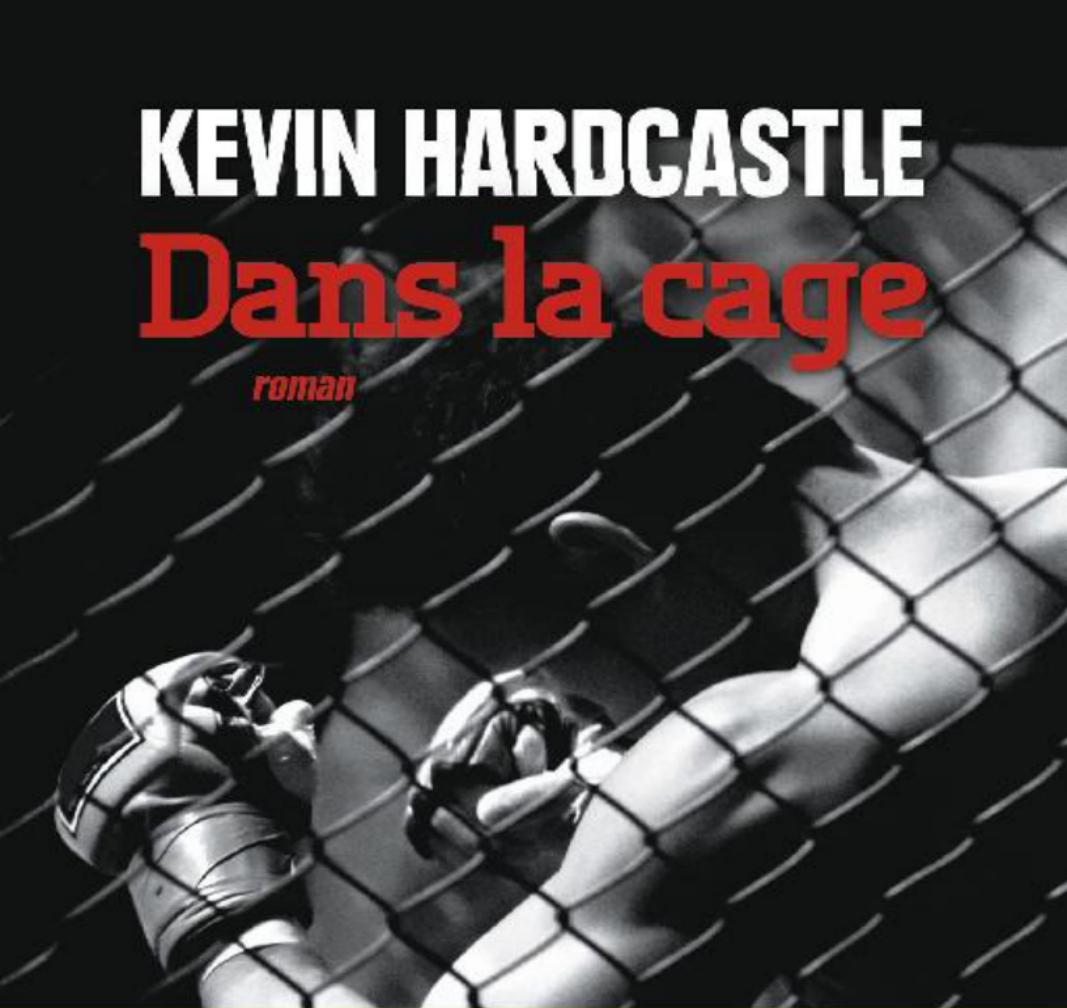


Dans la cage

Kevin Hardcastle

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



KEVIN HARDCASTLE

Dans la cage

roman

« Un roman impeccablement
conçu dont les personnages
vous briseront le cœur. »

■ ALBIN MICHEL

John Irving

KEVIN HARDCASTLE

DANS LA CAGE

roman

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Janique Jouin-de Laurens*

TERRES D'AMÉRIQUE

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2018
pour la traduction française

Édition originale canadienne parue sous le titre :

IN THE CAGE

Publiée par Biblioasis à Windsor, Ontario, en 2017

© Kevin Hardcastle, 2017

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-226-43177-6

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

« Terres d'Amérique »

Collection dirigée par Francis Geffard

La première fois que Daniel avait combattu dans la cage, c'était le jour de son vingt-septième anniversaire. Jusque-là, il avait boxé chez les amateurs et son palmarès était de 22-2, dont vingt victoires par K.O. Les défaites avaient toujours été sur décision de l'arbitre et il n'avait été blessé qu'à une seule occasion, mais il n'en avait jamais parlé à personne. Il n'aimait pas la boxe, et avant qu'on ne tente de le pousser à passer professionnel, son entraîneur avait été envoyé à la prison de Fernbrook à cause de son activité avec le club de bikers du coin. Il n'était jamais revenu. Daniel avait cessé d'aller au gymnase, et en regardant un combat de boxe thaï à la télé, il avait décidé de passer à autre chose. Au bout d'un an, il avait disputé douze combats de kick-boxing selon les règles nord-américaines et les avait tous gagnés par K.O. Il avait combattu au Québec, en Alberta et sur des réserves indiennes ; certains de ces combats n'avaient jamais été portés à son palmarès et d'autres s'étaient déroulés à la thaïlandaise, avec de pathétiques tapis de ring tachés et retachés par le sang des hommes.

Dans le sud de l'Alberta, il avait trouvé un gymnase, qui n'était en fait guère plus qu'un garde-meuble équipé de praticables. C'est là qu'il avait appris le jiu-jitsu auprès de deux Blancs qui en avaient eux-mêmes appris une version simpliste auprès d'un journalier à moitié brésilien. De retour dans l'Ontario, Daniel avait découvert un authentique gymnase brésilien fréquenté par de douteux descendants de lutteurs de Rio de Janeiro et Curitiba, qui lui avaient mis les oreilles en sang et l'avaient réduit en bouillie. Il en rêvait toutes les nuits, étendu meurtri et endolori dans son studio merdique à la limite est de la ville. Il ne parlait plus à son père et ne retournait jamais dans le Nord, là où il était né et avait grandi. Son vieux souhaitait qu'il rentre à la maison et devienne soudeur, mais le jeune homme ne voulait pas de cette vie-là. On lui avait proposé des postes dans des endroits isolés et glacés sans même un gymnase, mais ils n'étaient plus disponibles depuis longtemps, et donc Daniel nettoyait les couloirs et les toilettes de l'université qu'il aurait pu fréquenter, et parfois il pelletait la neige dans les allées et répandait du sel sur la pierre poreuse des marches extérieures.

Le jour de son vingt-septième anniversaire, donc, il se retrouva dans une cage près de Fort McMurray. L'homme qu'il affrontait avait une énorme tête de mutant, des oreilles en chou-fleur et l'arête du nez déformée. À

quatre-vingt-douze kilos, Daniel était dans une catégorie de poids bien inférieure à celle de son adversaire, mais comme il n'avait pas de véritable manager, le combat fut requalifié hors catégorie et il n'aurait pas vu la couleur de son argent s'il s'était retiré. La seule frappe que lança l'énorme type fut esquivée, puis celui-ci encaissa un une-deux, chuta, et Daniel le matraqua, lui fendit l'arcade sourcilière à coups de coude et sa tête rebondit sur le tapis tandis qu'il essayait de lever ses avant-bras.

Daniel combattit dans une salle de la Canadian Legion à Lethbridge où il laissa un ancien catcheur américain au sol, collé au grillage de la cage, une côte cassée et l'œil tout enflé, presque fermé. Il combattit à Red Deer et à Grande Prairie contre des adversaires plus jeunes qui ne tinrent pas plus d'une minute et, quand il se rendit dans un casino de bas étage à Lloydminster pour son affrontement suivant, son adversaire n'était même pas là. L'organisateur ne voulait pas le payer mais il le fit quand même, et Daniel s'installa dans une chambre de motel et but tout l'argent qu'il n'avait pas gagné. Il combattit ensuite sur une réserve dans les environs de Vancouver, là il eut le nez cassé par un coup de tête irrégulier que l'arbitre ne vit pas et, entre les rounds, il se mit à cracher du sang et des saletés. Son oreille lui faisait mal à l'endroit où elle avait été déchirée par l'arête du gant de l'autre homme, sous le lobe. Moins d'une minute après le début du deuxième round, le type était à plat ventre et inconscient après un coup de pied du gauche à la tête, et le tibia de Daniel lui cuisait tandis qu'il faisait le tour de la cage les bras levés et que son soigneur essayait de lui enfoncer de la gaze dans les narines. Il combattit à Olympia et à Portland et en plein air sur un ranch du Montana, les cow-boys et les péquenauds assis sur des gradins en bois, buvant de la bière comme s'ils assistaient à un match de football de l'équipe du lycée. Lui et un autre homme franchirent la porte de la cage à Lincoln, dans le Nebraska, sans savoir quoi faire une fois arrivés sur le béton froid devant un public épars et des bancs qui ne cessaient de se vider. Une fois de plus, il mit son adversaire à terre d'une violente droite plongeante, et celui-ci eut tant de mal à revenir à lui que Daniel en fut terrifié. Puis il se rendit dans une petite ville à l'extérieur de Kansas City, Missouri, dont il n'arrivait pas à se rappeler le nom, et dut sortir en douce de la salle des fêtes par la porte de derrière – ce fut la dernière fois qu'il combattit si loin au sud. Il y avait désormais des combats au Québec, auxquels il participa souvent, et il gagna deux matchs retransmis à la télévision. Dans l'Ontario, les combats n'étaient pas autorisés, mais il se battit sur les réserves d'Akwesasne et de Rama avant de partir vers l'Ouest.

Dans une clinique perdue à l'extérieur de Medicine Hat, une aide-soignante aux longs cheveux roux recousit son arcade sourcilière, puis lui fit dix-sept points sur une entaille au tibia. Elle lui demanda ce qu'il faisait de sa vie et il lui retourna la question. Elle avait vingt et un ans et sa famille était américaine, mais elle était née du côté canadien du quarante-neuvième parallèle dans des circonstances qu'elle ne connaissait pas ou ne voulait pas révéler. Elle avait passé quelques années en Colombie-Britannique avec sa sœur aînée jusqu'à ce que celle-ci reparte aux États-Unis pour s'occuper de leur père malade. Elle dit à Daniel qu'elle était venue dans l'Alberta pour travailler, comme tout le monde – comme lui. Il avait sursauté dès le premier point et elle n'avait pas laissé passer ça. Un homme qui se prenait des coups au visage pour toucher des clopinettes mais qui n'aimait pas les aiguilles. Il n'avait plus de combat à Medicine Hat, mais il arracha ses points et revint se faire soigner, puis il se mit à s'inventer de nouvelles blessures et des affections postopératoires fantaisistes. Avant les premières chutes de neige cette année-là, il avait encore combattu deux fois, et ils étaient déjà mariés lorsque l'hiver froid et rude arriva, laissant la région sans vie à l'exception des lumières des maisons qui brûlaient dans la nuit noire de la plaine, éclairant les champs désolés et les routes désertes.

Ils eurent une fille aux cheveux roux durant cette morne saison. Plus de quatre kilos, qui gigotait et vagissait. S'il pensait savoir ce qu'était l'amour, il avait tort. Être aimé seulement parce qu'on est en vie. Être aimé jusqu'au désespoir pour la petite place qu'on prend. C'est ainsi qu'il aimait la fillette et, parfois, il pouvait à peine la regarder car il ne savait pas quoi faire de ça.

Ils roulaient au milieu des champs de maïs, à l'heure où le soleil se levait et inondait les rétroviseurs latéraux d'un éclat blanc incandescent. La voiture de patrouille tanguait comme un dinghy à l'approche d'une tempête, les pneus s'enfonçant tout d'abord, puis patinant dans la boue collante. Ils avaient roulé longtemps sans parler. Les tiges avaient été déchiquetées et éparpillées et la voiture suivait ce chemin accidenté, encadrée de chaque côté par un mur de maïs flasque en cette fin de saison. Ils débouchèrent dans une clairière qui semblait avoir été aplatie par une tornade. C'est là qu'ils trouvèrent le pick-up de Daniel.

Le véhicule était couché sur le côté, la portière passager enfoncée dans le sol. Des tiges de maïs écrasées passaient à travers la calandre et l'aile avant, et pointaient sous les essuie-glaces tordus. D'autres étaient enroulées autour des essieux avant et arrière, entortillées et serrées en une sorte de corde grossière, sale et effilochée. Le pare-brise avait été désencastré et pendait vers l'extérieur comme la languette d'une vieille chaussure. La voiture de patrouille s'arrêta, Daniel en sortit et marcha vers l'épave, ses grosses chaussures à bout renforcé faisant clapoter la terre détrempée et s'alourdisant de boue à chaque pas. En approchant du châssis exposé, il étudia la façon dont le pick-up s'était renversé. Il penchait encore fortement et Daniel s'éloigna et contourna la cabine à la tôle froissée jusqu'à ce qu'il puisse voir le plateau. Là, il s'arrêta.

L'agent Smith n'était plus très loin et essayait de garder ses chaussures aux pieds en pénétrant dans la clairière. Il beuglait quelque chose, mais Daniel n'écoutait pas. Le poste à souder n'était plus là. Daniel s'accroupit sur un genou et fit courir ses doigts le long de l'intérieur du coffre, sur les trous de boulon percés dans le métal. Il se releva et vit de profondes marques sur le plateau, à l'endroit où le poste à souder avait été arraché à ses fixations. Il se cramponna des deux mains au rebord. Ses jointures blanchirent, il laissa retomber une main et resta planté là, le bras ballant et le regard rivé au champ. La forêt au loin était noire et immobile. Le brouillard s'accrochait,

fantomatique, aux sapins.

Daniel poussa brièvement sur le pick-up et le sentit bouger avant de revenir en place. Il le contourna une nouvelle fois et étudia le châssis en silence. Il tendit la main et fit tourner la roue arrière. Le moyeu dirigé vers le ciel. Il renversa la tête en arrière et distingua une formation d'oies retardataires qui volaient en un V inconstant tout en cacardant. En quelques secondes, elles rétrécirent dans le ciel, au sud, et quand elles disparurent, rien d'autre ne bougea pendant très longtemps.

Le policier se tenait à trois mètres du pick-up et l'observait.

« Hé, ne reste pas à côté de ce truc, lança Smith. Que tu ne te retrouves pas dessous ou je ne sais quoi, si jamais il se retourne.

– J'aimerais bien que ce soit le cas, dit Daniel.

– Quoi ? »

Daniel n'ajouta rien. Il attendit encore quelques secondes et revint de l'autre côté de l'épave. Il fit un pas en arrière et donna un coup de pied dans le toit de la cabine, alors le pick-up gémit et commença à verser. Quand il tomba, ce fut d'un coup. Les pneus se plantèrent droit dans le sol et le véhicule ne bascula pas, mais vibra suffisamment pour qu'un enjoliveur se détache.

2.

Dans la ruelle obscure et humide de pisse, Daniel se tenait sous une maigre lumière. Une unique ampoule sortant en biais d'une douille fixée à la brique moisie, d'où émanaient une pâle lueur orangée et un petit bourdonnement aigu. La pluie tombait dessus et mourait dans un sifflement. Il avait les deux mains dans les poches de sa veste et regardait d'un œil vide le mur opposé de l'allée à moins de trois mètres de là. Quatre jours avaient passé depuis qu'ils avaient retrouvé son pick-up et il l'avait amené au garage pour le remettre en état, avec un résultat désastreux. Il s'était garé quelques rues plus loin et il espérait que le châssis ne prendrait pas l'eau. Les voitures filaient près de l'accès tout proche et faisaient jaillir le gravier des nids-de-poule peu profonds, éclaboussaient le trottoir d'eau de pluie qui se répandait hors des trous, lesquels ne tarderaient pas à se remplir de nouveau. Le mobile prépayé qu'il tenait dans sa main droite commença à ronronner et à vibrer. Il le sortit de sa poche et, tandis qu'il le regardait, une camionnette noire quitta la chaussée et tourna, bringuebalante, dans sa direction. Il remit le téléphone dans sa poche et coinça ses pouces dans les passants en cuir de sa ceinture. Quand le véhicule s'arrêta, la portière latérale était ouverte. Il grimpa à l'intérieur en refermant derrière lui, et la camionnette descendit la ruelle dans les ténèbres qui semblaient n'attendre qu'elle.

Ils se trouvaient dans un entrepôt rudimentaire fait de parpaings et de tôle dont la taille était plus ou moins celle du gymnase d'un lycée. Cinq hommes en tout. Un sac de sport posé sur une table au centre de la pièce. Pas grand-chose d'autre à l'intérieur. Clayton y était installé sur une chaise en bois, les bras croisés. Un homme maigre et nerveux aux épaules larges et à la taille fine, vêtu comme un cadre cherchant à se donner un air décontracté. Des cheveux gris coupés court, sans raie, et un visage rasé de près qui laissait voir la peau ridée et tannée sur son menton et sur ses joues. Un seul homme était assis en face de lui, qui fumait. Un dealer francophone du nom d'Asselin. Tandis que

Wallace King, à côté de Clayton, comptait les liasses de billets retenues par une bande puis les mettait de côté, celui-ci fixait le dealer du regard. L'homme recrachait trop fort la fumée, tapait sur sa cigarette pour faire tomber la cendre même quand il n'y en avait pas. Il ne portait pas d'arme sous sa veste en cuir, mais son garde du corps, qui attendait dans l'embrasure de la porte, avait un semi-automatique dans un holster en bandoulière, rabat et bouton-pression ouverts. Daniel se tenait de l'autre côté du chambranle en métal et il observait la table, le comptage de l'argent et l'homme en face de Clayton. Et il surveillait le garde du corps sur le seuil, lui jetait des regards obliques.

« Toi, je te connais », dit le gorille.

Daniel l'examina l'espace d'une seconde. Le garde du corps aussi portait un blouson en cuir, et Daniel se dit qu'il avait fallu abattre un certain nombre de bêtes pour en fabriquer un à sa taille. Sa peau avait la teinte bouillie, rosâtre, d'un homme chargé à la testostérone en vente dans le commerce. Daniel ne connaissait pas son prénom, il savait seulement qu'on l'appelait Lumpy parce qu'il était boursoufflé de muscles.

« On joue pas trop du revolver à l'intérieur de la cage, si ? demanda celui-ci.

– Putain, t'as vraiment besoin de l'ouvrir ? » répondit Daniel.

Le garde du corps sourit et s'adossa au mur extérieur. Essaya de s'étirer pour paraître encore plus grand.

De son côté, Wallace King posa sur la table la dernière liasse de billets et regarda Clayton. Pas un mot ne fut prononcé. Clayton hocha la tête et tendit la main à Asselin, serra fermement la sienne pendant un certain temps. L'homme lâcha sa cigarette et l'écrasa sous son pied en se levant. Son garde du corps commença à se diriger vers la table, fit quelques pas avant de s'apercevoir que Daniel n'était pas à ses côtés. Il s'arrêta et regarda en arrière. Daniel quitta sa place près de la porte, rattrapa Lumpy, et ils traversèrent ensemble le reste de la pièce. Clayton et Wallace étaient maintenant debout. Wallace avait glissé l'argent dans le sac, qui pendait lourdement au bout de sa main droite serrée sur les poignées. Lumpy se tenait à côté de son patron et se trouvait de nouveau face à Daniel, avec la table entre eux deux. Wallace commença à tendre le sac à Clayton qui avança la main pour le prendre, mais il la retira et, soudain, un rasoir s'y matérialisa, qui glissa sur la joue d'Asselin et dessina une ligne sur sa peau. D'un coup,

l'entaille enfla et la peau se sépara, laissant apparaître un instant des gencives roses et des dents blanches avant que le sang ne se mette à couler.

Asselin s'écarta de la table en titubant, et son garde du corps ne vit pas immédiatement la coupure mais sa main commença à bouger sur son flanc. Daniel recula et donna un coup de pied sur le bord de la table qui heurta Lumpy en haut des jambes, lui fit rater son arme. Comme il n'y avait plus de table pour faire barrage, Daniel frappa Lumpy d'une droite courte au menton et, en s'écroulant, l'homme encaissa un crochet du gauche et une autre droite sèche, et ses yeux se révulsèrent, le muscle oculaire tendu d'un coup, ne laissant voir que le blanc. Daniel accompagna le garde du corps dans sa chute et se saisit du pistolet avant même que Lumpy ne s'écroule sur le sol en béton froid comme un pantin désarticulé. Daniel se releva l'arme à la main et vit Clayton parler à l'homme qu'il avait tailladé tout en pressant sur sa tempe le revolver qu'il avait sorti de sa veste. Asselin était accroupi, essayant de rapprocher les morceaux de son visage tandis que le sang s'échappait de ses doigts et coulait sur ses avant-bras et ses manches de chemise. Il sautillait sous la menace de l'arme et le sang dansait sur le béton, dessinant d'étranges motifs.

Daniel tenait toujours le flingue de Lumpy et, en baissant les yeux, il vit qu'il n'avait même pas le doigt sur la détente. Wallace avança et Daniel se tourna brusquement vers lui. L'homme tendit une grosse main glabre.

« Je vais le prendre, monsieur le costaud », dit-il.

Daniel abandonna l'arme et Wallace lui confia en échange le sac de sport. Il vérifia la chambre et laissa le verrou de la culasse se remettre en place, puis il se dirigea vers son patron qui tenait Asselin en respect, à genoux au bout de son arme. Clayton lui parlait quand soudain les yeux du dealer s'écarrillèrent, et il retira la main de sa joue et empoigna son épaule au niveau du cou. Ses muscles devinrent raides et tendus sous la peau. Puis il bascula.

Clayton baissa l'arme et regarda l'homme. Il se tourna vers Wallace qui haussa les épaules.

« Qu'est-ce que t'as fait ? demanda celui-ci.

– Rien, dit Clayton. Enfin rien de plus, quoi. »

Wallace donna un coup de pied dans la botte d'Asselin. Il ne bougea pas. Daniel lâcha le sac de sport et se précipita. Il s'agenouilla

sur le béton près du corps. Posa sa main près de la bouche et du nez de l'homme, se pencha tout près. Le sang continuait à s'écouler de la balafre qui entaillait sa joue.

« Tu voulais le tuer ? dit Daniel d'une voix forte.

– Pas vraiment », répondit Clayton.

Daniel le regarda, puis regarda Wallace.

« Espèces de débiles », lâcha-t-il.

Il se pencha au-dessus d'Asselin et plaça son oreille sur sa bouche. Au bout de quelques secondes, il se tourna face à lui, fit un cercle sur ses lèvres avec son pouce et son index, et souffla. La joue de l'homme se rouvrit et des bulles rouges apparurent.

« Putain de merde », dit Daniel.

Il fit son possible pour couvrir à la fois la blessure et la bouche d'Asselin et souffla de nouveau. Il commença une série de compressions sur sa poitrine. Il compta jusqu'à trente, se pencha et écouta encore. Il insuffla de l'air à l'intérieur du corps de l'homme.

« Arrête », dit Clayton.

Daniel continua.

« Qu'est-ce qu'on va faire s'il revient à lui ? reprit Clayton. Appeler une foutue ambulance, peut-être ? »

Daniel avait presque fini de compter, mais avant qu'il n'arrive à trente, Clayton contourna le corps d'Asselin et pointa son pistolet sur Lumpy. Il tira trois fois dans la région du cœur et lui mit une balle supplémentaire dans la cervelle.

La camionnette était garée dans ce qui n'était guère plus qu'un chemin en terre battue à environ six mètres de l'entrée de la baie. Des branches de pin gris ployaient contre les flancs de la camionnette, côté rivage. Une passerelle avait été aménagée jusqu'à la plage, au-dessus du bas bouclier rocheux. Elle menait à une jetée branlante sans véritable propriétaire, construite et reconstruite au fil du temps selon les besoins. Les trois hommes étaient assis, silencieux, dans le véhicule, et les chiffres bleus sur l'horloge du tableau de bord ne cessaient de défiler. À part ça, l'obscurité complète. Peu après, ils entendirent le lointain grondement d'un petit moteur.

« C'est lui », dit Wallace.

Il sortit de la camionnette avec un sac-poubelle à la main,

suffisamment lourd pour se balancer au bout de son bras tandis qu'il avançait sur la passerelle. Loin, plus loin, là où la jetée quittait la plage. Le bateau qui arrivait ne possédait qu'un phare, lequel s'éteignit brusquement. Le moteur tournait au ralenti. Wallace attendait sur les planches. Il s'agenouilla et tendit la main vers quelque chose. Un autre type apparut dans l'ombre et entreprit de nouer des cordes aux taquets du ponton. Il se redressa complètement et les deux hommes se mirent à parler. Au bout de quelques secondes, Wallace siffla suffisamment fort pour effrayer quelque chose qui s'enfuit dans les broussailles.

Clayton fit marche arrière et recula sur la passerelle, jusqu'au bout de la plage. Du sable qui avait volé recouvrait l'extrémité la plus basse de la rampe. Ils s'arrêtèrent à nouveau et Clayton mit le frein à main. La double porte arrière s'ouvrit et Wallace posa les mains sur la bâche en plastique qui enveloppait le plus petit des hommes.

« Tu vas pas sortir l'aider ? » dit Clayton.

Daniel remua sur son siège, mais n'y alla pas. Ses mains avaient pris une teinte rougeâtre. Il avait essayé de les laver à l'entrepôt, mais l'endroit était depuis longtemps abandonné et il n'y avait rien pour se nettoyer. Le spectre du goût métallique du sang qui ne cessait de revenir.

« Je ne crois pas, répondit-il.

– Non ? lança Clayton.

– Pas question. »

Clayton l'observa un moment et finit par sortir. Claqua la portière. Il fit le tour jusqu'à l'arrière, où Wallace avait déjà décroché de ses suspensions un diable en métal. Il réussit tant bien que mal à le faire descendre sur la jetée, puis il retourna à la camionnette et traîna l'homme empaqueté en s'aidant des sangles d'arrimage qui maintenaient en place le plastique. Une main dans chacune d'elles. Il souleva le cadavre et le posa lourdement sur la bavette du diable. Au deuxième chargement, Clayton s'accroupit dans le van et poussa le second corps. Il redescendit sur le ponton et se débrouilla avec Wallace pour le déposer sur l'engin en métal. Ce dernier entreprit de tirer le diable le long de la jetée, les roues claquant dans les trous. Clayton remercia ironiquement Daniel et suivit Wallace jusqu'au passeur.

Ils regardèrent le bateau s'éloigner dans le noir avec sa cargaison. Ils l'entendaient à peine. De là où ils se tenaient, ils distinguaient de petites lumières sur le flanc de la colline opposé au lac. La lointaine lueur de lampes allumées là-bas, sur la grande île. Clayton devinait l'endroit où passait le ferry, mais il n'y voyait pas suffisamment pour en être certain. Il avait un quart de sang iroquois et ses parents n'entretenaient pas vraiment de liens avec la réserve indienne, plus loin dans la baie.

« La dernière fois qu'il a été là-bas, ça remonte à quand ? demanda-t-il.

– Dan ? dit Wallace. Sais pas. Des années.

– À l'époque, il fréquentait cette fille. »

Wallace hocha la tête.

« Les membres de sa famille n'aimaient pas trop ça. Ils ont essayé de l'en dissuader », poursuivit Clayton.

Il cracha depuis la jetée.

« C'est une façon de le dire, répliqua Wallace.

– Il a battu le frère de la fille jusqu'au sang. Puis gardé ses distances un moment avant qu'ils finissent par avoir le dessus. Ils ont mis du temps à le lâcher. Il a eu de la chance de pouvoir quitter l'île.

– Comment tu sais tout ça ? demanda Wallace.

– Son père et moi, on l'a récupéré à l'arrivée du ferry. Arthur voulait y retourner et tuer quelqu'un.

– C'est vrai que son père avait du sang ojibwé ? »

Clayton haussa les épaules.

« Il ne s'est jamais vraiment penché sur la question. Il a toujours été évasif à ce sujet. »

Les hommes attendirent de voir les lumières du bateau se rallumer. Ça n'arriva pas. Wallace commença à descendre la jetée. Traînant le diable derrière lui.

« Si je me souviens bien, c'est quelqu'un qu'il connaissait qui l'a mis sur ce ferry, dit Clayton.

– Il ne trouvait pas ça juste de le voir se faire tuer », ajouta Wallace.

Wallace arriva le premier à la camionnette. Daniel en sortit immédiatement, saisit une extrémité du diable et le souleva pour le

ranger à l'arrière. De la sueur dégoulinait sur le visage de Wallace, sur sa joue et jusque dans son cou. Clayton, lui, se trouvait toujours près de la rampe de mise à l'eau, essayant de voir où le bateau était allé. Daniel et Wallace s'assirent sur le garde-boue et la camionnette s'enfonça d'une quinzaine de centimètres sur ses suspensions.

« Tu as une grande confiance en cet homme et son bateau merdique, lâcha Daniel.

– C'est mon cousin », dit Wallace.

Daniel secoua la tête.

« Ils risquent d'avoir du mal à tenir la police provinciale à l'écart de la réserve s'ils découvrent qu'il y a des corps dissimulés là-bas. Quoi que t'en penses.

– Merci de te soucier de nous, mec », dit Wallace.

Daniel descendit du garde-boue. Regarda l'eau et l'obscurité. La silhouette de l'homme qui se tenait plus loin sur les planches gauchies de la jetée.

« Je commence à en avoir assez de toute cette merde », dit-il.

Wallace eut un petit sourire. Il n'ajouta rien.

Le pick-up de Daniel avança lentement dans l'allée, le gravier roulant sans bruit sous ses pneus lourds. Aucune lumière ne brillait dans la cabine. Le métal était froissé là où la carrosserie avait été tordue dans un sens par l'accident, et dans l'autre par un treuil et un harnais lorsque le garagiste avait arrimé le véhicule à son élévateur. Daniel laissa rouler le pick-up jusqu'à l'arrêt, coupa le contact et resta assis là près d'une heure, les mains tremblantes sur le volant et la poitrine serrée. La buée de sa respiration sur le pare-brise. Il était arrivé juste avant cinq heures du matin alors que le ciel commençait à pâlir, et il ne bougea pas de son siège avant qu'une fine bande jaune apparaisse lentement à l'horizon. Il serra deux ou trois fois les poings puis tira sur la poignée de la portière. Il dut l'ouvrir d'un coup d'épaule, ce qui fit grincer le métal, et la referma de la même manière. Trop de bruit. Il regarda la maison et attendit que la lumière s'allume. Rien ne se passa. Daniel était debout, les mains posées sur le pick-up cabossé, à regarder le monde prendre forme. Des champs d'herbes hautes et un mince ruisseau sinueux. La ligne des arbres au loin. Rien qui lui appartienne.

Il se glissa doucement à l'intérieur par la porte d'entrée, et il était déjà à mi-chemin du frigidaire quand il se souvint de ses chaussures aux pieds et fit demi-tour pour les ôter. Il retraversa la pièce et prit une bière dans le frigo, ses mains tremblaient encore un peu mais il posa sa paume sur la capsule et la dévissa. Il inclina légèrement la bouteille contre ses lèvres et la but quasiment d'un trait. Quand il la reposa sur le comptoir, ses yeux s'emplirent de larmes. Il crut être sur le point d'éternuer, mais se retint. Rota en silence contre le dos de sa main. Il cligna des yeux jusqu'à ce qu'il puisse à nouveau voir clairement la bouteille sur le plan de travail. Secoua la tête et essaya de réfléchir à l'endroit où il pourrait trouver du whisky. Au bout de quelques secondes, il retourna au frigo, prit une autre bière et, quand il décida d'aller se coucher une demi-heure plus tard, cinq bouteilles vides étaient soigneusement alignées à côté du grille-pain.

Lorsqu'il entra dans la chambre, il vit Sarah étendue sur le dos, la tête tournée vers le mur. Des cheveux roux s'étaient en éventail sur les deux oreillers. Sa main droite était posée, paume en l'air, dans le creux du matelas où les hanches de Daniel reposaient chaque nuit. Il la regarda dans la faible lumière, les ailes de son petit nez parsemées de taches de rousseur, qui se clairsemaient au niveau des pommettes. Elle portait un débardeur qui révélait la peau boursouflée sur son épaule. La cicatrice grossière d'une opération après une déchirure de la coiffe des rotateurs. Sa poitrine qui se gonflait lentement à chaque respiration. Il appuya son avant-bras contre le chambranle, le menton dans le creux du coude. Elle s'agita soudain, puis ouvrit les yeux. Et plissa fortement les paupières. Lui sourit.

« Salut, dit-elle.

– Salut.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– J'ai fini tard au boulot.

– Je voulais dire : qu'est-ce que tu fais tout là-bas ?

– C'est une bonne question. »

Sarah se souleva sur les avant-bras.

« On dirait que tu t'es battu ce soir, dit-elle.

– Ah bon ?

– Oui. »

Il regarda ses pieds. Chaussettes de travail effilochées et usées par endroits. Silence dans la pièce. Il releva les yeux vers elle.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda-t-elle.

Daniel continuait de la regarder.

« Viens ici, dit Sarah.

– Je vais prendre une douche, répondit-il. Il faut que je me lave de tout ça.

– Et après, viens au lit, dit-elle en repoussant les couvertures. Mais il va falloir que tu surveilles tes sales pattes.

– Je ne peux pas faire ce genre de promesse.

– Je sais. »

Elle se laissa retomber sur le matelas. Leva ses deux mains pour se frotter les yeux, puis les reposa sur la couverture, au niveau de son ventre. Daniel s'écarta du chambranle, mais n'entra pas dans la pièce.

« Hé, dit-il doucement.

– Quoi ?

– Il faut que je voie la petite d'abord. »

Sarah avait les yeux fermés.

« Ça, je m'en doutais bien. »

Madelyn dormait au milieu des couvertures en désordre, des oreillers éparpillés tout autour d'elle. Elle s'était débrouillée au cours de la nuit pour que le coin de l'édredon lui arrive au menton et le portait comme une toge. Elle était étendue là, bras et jambes écartés, des membres maigres dans son pyjama froissé. Depuis peu, son lit d'enfant était devenu trop petit. Daniel secoua la tête.

« Bon sang, ma petite fille », dit-il.

Il se pencha au-dessus d'elle et posa la main sur son front. Sa peau très douce sous ses paumes rugueuses. Il lui lissa les cheveux et vit la taille de ses doigts à côté de sa tête, les jointures enflées. Il mit sa main droite dans sa poche et l'embrassa aussi doucement que possible sur le haut du crâne, puis se releva et sortit. Laissa la porte entrouverte. Il lâcha la poignée et avança dans le couloir, la tête basse.

Il fit un rêve qu'il avait souvent fait. Dont il se souvenait toujours. Une cage au grillage peint en noir et la foule juste derrière. Le bruit de

tous ces gens en train de parler. Il affrontait un homme bien plus lourd que lui, mais il n'avait pas peur. Sur le tapis, il se déplaçait bien, il prenait le centre et ils échangeaient des coups. Mais l'homme était rapide et les frappes de Daniel étaient lentes, comme portées dans l'eau. Il s'accrochait, puis son œil droit devenait noir. Il se retrouvait au sol près de la paroi de la cage. Une jambe coincée dans l'espace étroit entre le tapis et le grillage. Il essayait de se protéger, mais son bras ne se levait plus. De son bon œil, il voyait deux hommes sur le côté du ring. Celui qui ressemblait à Daniel les montrait du doigt. Son autre œil lâchait. Il entendait son cœur et sa respiration. Le bruit sourd d'un poing qui trouvait son visage et ses côtes.

Quand Daniel se réveilla, il vit sa fille assise jambes croisées au pied du lit. Il avait brusquement saisi son bras à travers le drap. Ça ne semblait pas la déranger.

« Salut, dit Daniel en la lâchant.

– Ça va, papa ?

– T'es assise là depuis combien de temps ? »

Elle haussa les épaules. Daniel toussa et passa une main dans ses cheveux courts. Il se souleva pour s'adosser à la tête de lit. Il ne portait pas de T-shirt et la fillette étudiait sa silhouette.

« T'as dormi longtemps, dit Madelyn.

– C'est vrai ?

– Oui.

– Je te rappellerai ce que tu viens de dire quand tu commenceras à travailler pour gagner ta vie et que le samedi arrivera. »

Madelyn resta silencieuse un moment. Elle avait les cheveux noués en une queue de cheval lâche et portait un short de basket et un T-shirt des Raptors, l'équipe de Toronto. Un corps athlétique sous ses vêtements. Elle avait à peine douze ans, mais ses yeux semblaient plus vieux. Son nez se plissa.

« La vache, papa, tu sens pas la rose », dit-elle.

Daniel se tourna lentement vers elle. Elle l'imita.

« C'est à peu près la sensation que j'ai, dit-il.

– Quoi ?

– Rien. »

Daniel se redressa complètement dans le lit. Il chercha son T-shirt

et le vit par terre. Madelyn se pencha pour l'attraper et le lui tendit.

« En fait, tu sens pas si mauvais, dit la gamine.

– C'est gentil de me dire ça.

– Maman avait dit de pas te réveiller.

– Et tu as respecté la consigne !

– Tu disais des trucs bizarres et tu t'agitaïs dans tous les sens. T'as fait un cauchemar ? »

Daniel y réfléchit quelques secondes.

« Je ne me souviens pas, dit-il finalement en rejetant les couvertures. Allez, debout, allons voir ce qui se passe.

– D'accord. »

Il enfila son T-shirt, se mit debout à côté du lit et Madelyn fila vers la porte. Quand il la rejoignit, Daniel lui donna un léger coup de poing sur l'épaule, de sa main gauche, et la suivit dans le couloir. Elle s'arrêta brusquement et planta ses pieds au sol. Daniel la poussa un peu et elle s'accrocha aux montants de la porte. Tint aussi longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle lâcha prise, elle dut faire quelques foulées pour ne pas tomber.

Sarah lisait le journal, assise à la table de la cuisine, une canette de Coca Light à la main. Quand elle les vit, elle se leva, se dirigea vers le four et l'ouvrit.

« Assieds-toi », dit-elle.

Ce que fit Daniel. Et la petite fille aussi. Elle glissa ses cheveux derrière ses oreilles et but une gorgée de ce qui restait dans la canette de sa mère.

« Madelyn, tu as déjà pris ton petit-déjeuner, dit Sarah. Tu devrais retourner dehors et t'entraîner. J'arrive dans une minute.

– Laisse-la », dit Daniel.

Sarah sortit du four un plat de bacon et de saucisses, puis mit le micro-ondes en marche et commença à disposer la viande sur une assiette. Elle fit ensuite griller du pain, puis attendit la sonnerie du micro-ondes et en sortit les œufs brouillés bien chauds, la vapeur s'élevant du bol. Elle en prit une bouchée à l'aide d'une fourchette pour goûter et versa le reste dans l'assiette, qu'elle lui apporta.

« Dis-moi si c'est bon.

– Oui, m'dame », dit-il.

Elle retourna chercher les toasts sur le plan de travail. Daniel y étala une épaisse couche de beurre, sous le regard perplexe de

Madelyn.

« C'est vraiment beaucoup, dit-elle.

– Ta mère va me dire la même chose, alors n'en rajoute pas. »

Sarah attrapa une tasse dans le placard et versa du café. Lui tendit.

« Je ne pensais pas dormir aussi longtemps, dit Daniel. Quelle heure il est ?

– Pas si tard que ça, répondit Sarah. Mange, maintenant. »

Elle se réinstalla à table et reprit sa lecture. De temps en temps, elle le regardait par-dessus la page. Madelyn se versa du jus de fruit dans un verre et lut le reportage en quatrième de couverture. Consacré à un incendie dans un entrepôt de la ville qui s'était propagé jusqu'à la limite des champs de soja et faisait encore rage quand le quotidien avait été mis sous presse. Sarah ne l'avait pas vu. Elle cessa bientôt de lire et posa le journal.

« Allons-y », dit-elle à l'intention de sa fille.

Sarah alla se changer dans la chambre et revint en survêtement. Des chaussures de jogging à la main. Madelyn laissa son père finir son petit-déjeuner et trouva dans l'entrée ses tennis en piteux état, les enfila sans défaire les lacets. Sa mère protesta d'un grognement, puis abandonna. Elles sortirent et laissèrent la porte se refermer derrière elles. Le bruit d'un ballon de basket sur le gravier aggloméré. Daniel avait construit un panneau en contreplaqué pour Madelyn et y avait rivé un anneau solide, fixant l'ensemble au bord du toit. Tout en mangeant, il pouvait les voir par la fenêtre de la cuisine. Madelyn faisait des lancers francs, des tirs difficiles où elle catapultait le ballon par-dessus son épaule droite. Le plus souvent, Daniel n'entendait que le filet ou l'intérieur en fer de l'anneau tandis qu'elle mettait des paniers. Sarah rattrapait le ballon ou le récupérait après les tirs ratés et le renvoyait à sa fille. Daniel se racla la gorge et baissa la tête pour terminer son assiette. Le couteau et la fourchette tremblaient un peu dans ses mains, qu'il observa un moment tout en écoutant le bruit des tennis déplaçant le gravier.

3.

Daniel attendait dans l'allée et examinait le pick-up. Il y avait de légers interstices là où le pare-brise était mal encastré, visibles à trois mètres. Le plateau lui-même s'était détaché près de la cabine et avait été ressoudé au châssis. Les feux arrière ne marchaient tout simplement plus. Mais Daniel avait les papiers du contrôle technique, qu'il avait réglé au mécanicien avec une bouteille de whisky et une heure passée au garage à la boire au goulot. Il cracha sur le gravier, puis avança vers le pick-up et examina à nouveau le plateau, les marques de crampons à l'endroit où son gagne-pain était encore récemment fixé au métal. Daniel ne pouvait même pas prétendre ne l'avoir jamais perdu, puisque l'arrière du véhicule avait été surélevé pour tenir compte du poids et, sans le poste à souder, il se dressait vers le ciel comme s'il faisait la course sur un étrange circuit de dragster au fin fond d'un endroit paumé.

Il essuya la sueur au-dessus de ses oreilles. Le dos de sa chemise lui collait à la peau. Le ballon de basket avait été abandonné sur le plateau du pick-up, alors il le repêcha puis retourna vers la maison. S'arrêta à mi-chemin et leva les yeux vers le ciel bleu pâle. Une traînée de vrilles blanches derrière un seul et unique nuage. Il fit rebondir le ballon à deux mains sur l'allée.

Quand Daniel entendit la porte d'entrée s'ouvrir, il cessa d'un coup et se racla la gorge. Il prit le ballon dans la paume de sa main droite et le tint contre son flanc. Madelyn sortit dans l'allée et essaya de s'en emparer. Daniel fit une feinte, puis le leva assez haut au-dessus de sa tête pour qu'elle ne puisse pas l'atteindre. Sa fille lui dit de tirer. Il regarda le filet et tenta un lancer, sans grâce aucune. Le geste dans son ensemble était raté. Le ballon manqua totalement l'anneau, accrocha le bord du panneau et ricocha sur le côté.

« Bon sang », dit-il.

Madelyn rit en passant devant lui et Daniel en profita pour lui glisser un billet de dix dollars dans la main. La petite fille continua à avancer sans rien dire et plongea sa main dans la poche de son jean sans même regarder. Elle grimpa sur le garde-boue à l'arrière du pick-

up et balançait ses jambes à l'intérieur l'une après l'autre, puis s'assit sur le coffre et attendit, les yeux rivés à la route.

Sarah finit par sortir de la maison, les clés pendues à l'un de ses doigts. Elle souffla sur une mèche folle pour l'écartier de ses yeux et regarda Daniel.

« Elle en aura assez avant même que vous arriviez là-bas, dit-il.

– Je sais.

– Je viendrais bien, mais il faut que je voie ce type dans les collines.

– Tu crois que c'est lui qui a “emprunté” ton pick-up ?

– Je le saurai très vite.

– Comment comptes-tu t'y rendre ?

– Je vais aller chez Murray. Il a dit qu'il me prêterait sa voiture. »

Sarah laissa échapper un léger grognement, se pencha vers lui, l'entoura de ses bras et l'embrassa dans le cou. Elle lui murmura quelque chose à l'oreille, ce qui fit se dresser les petits poils fins qu'il avait à cet endroit. Puis elle relâcha son étreinte. Monta dans le pick-up, tira la portière et baissa la vitre.

« T'es prête, ma puce ? » cria-t-elle.

Madelyn descendit du coffre et fit un signe de la main à Daniel.

« À plus tard », dit-il.

Il se dirigea vers la portière côté conducteur et attendit que Sarah soit bien installée sur son siège. Elle tenta de tirer la portière vers elle pour bien la fermer, mais elle n'y parvint qu'avec l'aide de Daniel, qui appuya dessus de toute la force de son épaule. Il lui donna une poussée supplémentaire puis regarda sa femme et essaya de sourire, sans vraiment y parvenir. Il recula pour les laisser partir et fixa l'allée pour surveiller la circulation, même s'il n'y en avait pas. Il n'y en avait jamais.

« Hé ! » cria Sarah.

Il se retourna.

« On revient vite. Ne saccage pas la maison en notre absence !

– Je ne te promets rien », dit-il.

Daniel était sur le point de tourner les talons, mais Madelyn l'appela.

« Papa, dit-elle. Tu saignes. »

Elle avait la main levée et montrait ses jointures. Il leva la sienne et vit qu'un pansement s'était décollé. Un filet rouge serpentait le long de

son doigt.

« Ne t'inquiète pas, dit-il. C'est juste une égratignure. »

La fillette se rassit. Le pick-up s'engagea dans la pente et Daniel pressa sa plaie d'une main tandis que le véhicule s'éloignait. Sarah avait un bras passé derrière le siège de Madelyn et regardait la route par-dessus son épaule. L'enfant avait toujours les yeux sur son père. Il attendit de les voir faire demi-tour dans l'allée et regagna la maison.

Daniel se doucha et resta un moment debout dans la chambre, pensif, avant de lâcher la serviette qu'il avait nouée autour de sa taille. Il trouva des sous-vêtements dans le tiroir de la commode, mais pas de jean. Il enfila donc un vieux bermuda et partit chercher un pantalon au sous-sol, tâtonnant avant de trouver l'interrupteur. Il y avait installé un sac de frappe, le cuir sec et craquelé couvert de ruban adhésif. Celui-ci s'était usé, avait été maintes fois recollé, et il s'enroulait désormais sur lui-même un peu partout. Daniel passa à côté du sac comme s'il n'était pas là, trouva son jean dans le sèche-linge et repartit vers l'escalier. Quand il passa à nouveau près du sac, il y donna un petit coup de la main gauche et le pantalon glissa de son épaule. Il le posa par terre et lança un jab léger, puis un plus puissant, il sentit le poids du sac sous ses jointures à vif et balança un une-deux avant de le cingler d'un direct du droit qui le fit tourner en spirale dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Des traînées de sang sur le vieux ruban adhésif. Il secoua sa main droite et regarda l'ecchymose, les petites déchirures dans la peau. Il immobilisa le sac. Il recula, balança un une-deux foireux, et d'un large fouetté de la jambe droite transperça le cuir avec son tibia. Un bruit de clou enfoncé au marteau dans cet endroit caverneux. Daniel se sentit un peu déséquilibré, alors il se remit d'abord en position puis balança un nouveau coup de pied circulaire. Tourna mieux son bassin. La poutre à laquelle le sac avait été fixé vibra et ses grincements se répandirent dans toute la maison. Il sautilla pour lancer un coup de pied haut du gauche, pivota sur le bol de son pied droit et enfonça profondément son tibia à l'endroit où la tête d'un homme aurait pu se trouver. Daniel termina la rotation, les hanches et les épaules tournées vers la droite, sa jambe reprit rapidement sa place et il fut de nouveau prêt à l'attaque. Il transperça le sac de quelques coups de pied bas

supplémentaires, de plus en plus précis, et ses tibias glabres rougirent, mais ils ne le brûlaient pas au point de vraiment le déranger. Sensation étrange dans la peau, à l'extrémité de terminaisons nerveuses qu'il avait depuis longtemps réduites au silence dans les salles d'entraînement et dans la cage.

Daniel ramassa son jean, éteignit la lumière et grimpa l'escalier plongé dans l'obscurité. D'un coup il se retrouva dans le couloir éclairé. Il referma la porte derrière lui et essuya la sueur qui perlait sur son front. Toujours en bermuda, il s'assit à la table de la cuisine et parcourut la pièce des yeux. Il y avait des fissures dans le plafond, et le vent sifflait à travers la porte qui donnait sur la cour et les montants de la fenêtre au-dessus de l'évier. La gazinière était déjà vieille quand elle avait été installée quinze ans plus tôt et Sarah faisait la vaisselle à la main dans l'eau calcaire, qu'il fallait toujours laisser couler plusieurs minutes pour en éliminer la teinte marronnasse provoquée par la rouille et les infiltrations. Il examina le vieux frigo avec sa poignée déglinguée et sa porte jaunie et remarqua que les magnets ne tenaient rien d'autre que quelques notes écrites à la main. Pas d'enveloppes pour leurs factures. Daniel jeta un dernier regard circulaire et se leva de sa chaise. Balança son jean sur le canapé du salon en passant. Quelques secondes plus tard, il revint dans la pièce avec un sweat-shirt sur les épaules et des baskets aux pieds, et il sortit par la cuisine en ouvrant grand la porte-moustiquaire qui claqua contre le montant.

Daniel courait sur le sol inégal, mottes de terre dure et herbes hautes, et il pouvait entendre dans ses oreilles les battements de son cœur. Il grimpa une pente douce et passa devant un bosquet d'ormes. À côté, une croix abîmée par les intempéries, plantée en pleine terre. Il ne vivait pas ici depuis suffisamment longtemps pour savoir qui reposait à cet endroit, mais il y songea longuement tout en courant. Il se dirigea vers l'orée des bois, mais le temps qu'il y parvienne, il sentit une douleur naître dans sa poitrine. Il ralentit et s'arrêta en s'accrochant aux branches basses d'un sapin, si longtemps que sa main se retrouva toute collante de résine. Il était sur le point de faire demi-tour et de rentrer lorsque dans l'ombre, à la limite de la forêt, il vit quelque chose bouger derrière les rangées d'arbres. Une silhouette. Une seconde plus tard, elle avait disparu et il était incapable de dire s'il s'agissait d'un animal ou si son cerveau lui jouait des tours. Il fit

un pas sur le sol jonché d'aiguilles qui voyait rarement le soleil et ce pas suffit à l'inciter à quitter les lieux.

Daniel trouva la bonne foulée sur le terrain dégagé et repartit chez lui, laissant dans son sillage de petits nuages de poussière. La maison vers laquelle il se dirigeait était solitaire, coincée entre un chemin de terre, des champs et les arbres au-delà. La porte-moustiquaire de la cuisine battait, comme il l'avait laissée. Mue sur ses gonds épuisés par un vent d'est frais.

Sarah conduisit Madelyn en ville par une série de petites routes sinueuses. À un endroit, la voie plongeait brusquement dans une vallée profonde mais Sarah ne ralentit pas et le pick-up dévala la pente, Madelyn s'agrippant au montant de la fenêtre. Les arbres de chaque côté de la route étaient nus en cette saison, mais le reste de l'année, leurs branches portaient un feuillage si épais qu'elles étaient presque pliées en deux et ombrageaient la chaussée. Parfois, certaines tombaient sur la route pendant les violents orages d'été et, l'hiver, la glace et la neige s'amoncelaient dans la pente abrupte, faisant verser les voitures au milieu des fougères sur le bas-côté ou par-dessus les congères formées par le vent, dans les marécages gelés. Quand elle était plus jeune, Madelyn avait reçu l'interdiction d'aller jouer dans cette vallée avec son amie qui habitait l'une des fermes environnantes. Daniel et Sarah lui avaient dit que c'était dangereux. Les enfants qui vivaient là disaient que l'endroit était peuplé par les fantômes de tous les voyageurs qui y avaient perdu la vie. Madelyn en connaissait chaque taillis et chaque cuvette.

En ville, Sarah et elle allèrent de place en place, se garant sur les parkings extérieurs de bâtiments rectangulaires en briques peintes. Des drapeaux usés flottaient au vent sur les mâts en métal devant les façades. Puis le pick-up se retrouva en biais le long d'un trottoir, face à des banques et des officines de prêteurs sur gages. Sarah y entraît avec des liasses de documents à la main et en ressortait avec encore davantage de paperasse, elle remontait dans le pick-up et calait son livre de comptes contre le tableau de bord, puis en remplissait les colonnes avant de mettre les papiers en ordre et de repartir. Madelyn attendait dans le véhicule et écoutait de la musique à la radio, ou s'affalait dans son siège et tripotait les boutons du tableau de bord. Relevait les loquets des portières puis les rabaisait du plat de la main. Elle lut un moment un bouquin qu'elle avait apporté. Baissait la tête quand elle voyait quelqu'un qu'elle connaissait.

Parvenue devant un énorme bâtiment d'angle, Sarah se gara et mit une nouvelle fois les papiers en ordre. L'édifice était si grand qu'il

plongeait dans l'ombre la moitié du pâté de maisons. Construit en épais grès brun, avec des encadrements de fenêtres en chêne. Madelyn posa son livre.

« Tu veux m'accompagner ? demanda Sarah. Jeter un coup d'œil à l'intérieur ? »

Madelyn hocha la tête, alors sa mère lui fit signe de descendre avant de sortir elle-même du côté passager. Elles traversèrent le trottoir et gravirent les marches en pierre, si larges qu'on aurait pu s'y étendre. Madelyn entra à la suite de Sarah, la suivit sur le plancher abîmé qui craquait sous leur poids. Le rez-de-chaussée était constitué d'une seule et gigantesque pièce avec un plafond cathédrale et d'innombrables rayonnages. Toutes sortes de choses bizarres et indéfinissables étaient posées à côté de bibelots bon marché et d'objets cassés ou obsolètes. Il y avait des pieds de lampe ternis et des appareils d'éclairage à côté de tasses à café et de cendriers fantaisie. Une vieille chaîne stéréo et des enceintes. Des pistolets à bouchon dans leur emballage et de rudimentaires petites voitures et camions jouets. Des boîtes de figurines auxquelles manquaient les bras, avec des traces de dents dans le plastique mâchonné. Des plaques en céramique sur lesquelles on avait gravé des prières. Des bateaux en bouteille. Toute une série d'armures debout dans l'allée centrale. Madelyn et sa mère bifurquèrent et passèrent devant une succession de comptoirs vitrés où étaient exposées des cartes de base-ball et des bandes dessinées. Il n'y avait personne à la caisse, alors Sarah appuya sur la sonnette et attendit. À proximité, elle distingua des bijoux, des colliers étalés sur des napperons et des alliances glissées dans les fentes d'un coussinet en velours. Madelyn avait déjà tourné les talons pour refaire un tour dans la boutique. Une femme sortit finalement de la réserve, les cheveux blancs, des lunettes trop grandes pour elle. Elle marchait à petits pas rapides, tout en plissant les yeux pour mieux voir qui patientait au comptoir.

Sarah parla un moment à l'employée, qui hocha la tête et repartit dans la réserve. Puis il y eut du vacarme, quelque chose se fracassa au sol et on entendit au loin la femme jurer doucement. Madelyn continuait à longer les étagères face au comptoir ; des rangées de poupées en porcelaine se trouvaient là, certaines mesurant près d'un mètre de haut. Toutes étaient parées de leurs plus beaux atours et plusieurs avaient même leurs propres petites poupées, elles avaient

toutes des yeux de verre et des cheveux bouclés et portaient de petites chaussures brillantes ornées de boucles en métal. Madelyn tendit lentement la main et toucha la joue de l'une d'elles, puis la retira. Elle regarda son doigt et, au bout d'un moment, elle tendit de nouveau la main et toucha les yeux morts de la poupée.

Quand elles quittèrent le magasin, Madelyn avait à la main un sac en papier soigneusement fermé. Elles montèrent dans le pick-up et Sarah écrivit une fois de plus dans son livre de comptes, puis referma le cahier et le fit glisser sur le tableau de bord, le stylo clipsé à la couverture. Puis elle se tourna vers sa fille.

« Bon, dit-elle. Qu'est-ce que tu veux faire maintenant ? Tu veux aller sur les quais, manger des frites ? »

Madelyn serra le petit sac contre sa hanche.

« Maddy ? »

L'enfant leva les yeux.

« Qu'est-ce que tu as acheté ? »

Madelyn souleva le sac et le lui tendit. Sarah l'ouvrit, mit la main à l'intérieur et en sortit un petit canif. Dont le manche était en bois véritable. On aurait dit un jouet mais, quand elle le déplia, elle vit que la lame était en métal bien solide.

« Tu ne vas pas me demander de le rapporter, si ? » s'enquit la fillette.

Sarah referma le couteau. Le remit dans le sac qu'elle posa sur le tableau de bord.

« Nous aurons cette conversation plus tard », dit-elle.

Elles avaient atteint la limite nord de l'agglomération et rejoint la route à deux voies qui commençait à cet endroit et menait à l'ouest, puis au sud vers le centre-ville. Elles étaient censées continuer tout droit et rentrer à la maison. Au lieu de quoi Sarah franchit lentement l'intersection, puis tourna en direction de l'est. Seul un homme sur un chopper les doubla dans l'autre sens, vêtu d'un blouson en cuir couvert de patches aux couleurs d'un club. Pendant tout le reste du trajet, il n'y eut aucun autre véhicule sur cette portion déserte. La route n'était pas sous la responsabilité du comté, elle traversait des marécages et des promontoires en granit et passait par un étroit pont en béton surplombant les marais qui menait à des lieux isolés et peu

peuplés.

« C'est là-bas que vivent ces motards ? » demanda Madelyn.

Sarah répondit sans détourner les yeux.

« Il y a des gens bien ici aussi, et pas seulement des mauvaises personnes. Comme partout ailleurs. »

De temps à autre, elles croisaient une artère plus large que des ouvriers repavaient tronçon par tronçon. Puis elles dépassèrent un panneau qui marquait l'entrée sur la réserve indienne de Wahta Mohawk. Des hommes se tenaient debout à côté et regardèrent passer le pick-up. Qui avançait lentement sur cette route sinueuse, encadrée de part et d'autre par la forêt. Sarah accéléra pendant un moment, observa les panneaux rouillés et en partie dissimulés jusqu'à ce qu'elles atteignent une trouée dans la lisière des arbres. Aucune indication. Elle tourna là et manœuvra tant bien que mal le pick-up sur l'asphalte gauchi. Six cents mètres plus loin, le chemin n'était plus que terre et argile compacte.

Sarah gara la voiture sur le bas-côté et dit à Madelyn de ne pas bouger. Elle sortit. Il y avait un portail de sécurité entre deux longs murs surmontés de barbelés dont on ne voyait pas le bout. Un interphone était encastré dans la pierre. Sarah leva les yeux et fouilla du regard les arbres alentour. Elle avait la certitude de voir le reflet de la lentille d'une petite caméra de sécurité visant à surveiller la route. Elle avança et appuya sur le bouton d'appel. Comme personne ne répondait, elle recommença. Puis appuya sur le bouton pour parler :

« Il y a quelqu'un ? dit-elle. Il faut que je parle à Clayton. »

Elle lâcha le bouton et regarda le pick-up. Madelyn s'était retournée pour s'agenouiller sur le siège. Observait Sarah à travers la vitre arrière de la cabine. Cette dernière scruta le portail et la caméra encore une minute. Puis elle commença à se diriger vers le véhicule. Elle n'avait pas parcouru un mètre que l'interphone se mit à grésiller.

« Qui est là ? » entendit-elle.

Sarah prit une profonde inspiration et repartit vers le portail. Elle appuya sur le bouton.

« Tu sais très bien qui c'est, dit-elle. Tu me vois, Clayton. »

Elle recula un peu et fit signe à la caméra. L'interphone cliqueta à nouveau.

« Très bien. Entre. »

Le portail se déverrouilla et s'ouvrit lentement.

Sarah se gara sur le terrain gravillonné à côté de trois autres voitures et d'un pick-up customisé bicolore, avec un râtelier fixé à la vitre arrière de la cabine. Trois rangées de crochets, mais rien dessus. Elle garda la main sur la poignée un moment avant de sortir.

« Je ne serai pas longue, dit-elle. Tu ne sors sous aucun prétexte. »

Madelyn hocha la tête.

« Je veux l'entendre.

– OK », dit-elle.

Sarah posa la main sur la tête de Madelyn.

« Promets-le-moi.

– Je te le promets, dit-elle. Bon sang. »

Sarah descendit du pick-up et se dirigea vers la maison. Deux étages en brique et en bois agrémentés d'une étroite galerie en façade, suffisamment d'espace pour se tenir debout ou assis entre les murs extérieurs et la balustrade en bois qui courait le long de la terrasse. Un homme était assis là qui la regardait, les pieds à plat sur le plancher et les mains sur les genoux. Il portait un jean, des bottes et une veste en cuir marron. Malgré les cicatrices qu'on distinguait nettement sur son visage, il y avait une certaine beauté chez lui. Une peau brun clair. Des yeux très, très noirs. Les cheveux courts, fraîchement rasés.

« Salut, Wallace, dit-elle.

– Salut, dit-il. Ça fait un bail. »

Sarah avait rencontré Wallace King lorsque Daniel avait emmené sa famille vivre au nord de la ville, dans la maison de son père. Wallace était né et avait grandi sur la réserve de l'île mais, pendant ses années de lycée, il avait pris l'habitude de loger tout l'hiver avec Arthur et Daniel plutôt que de prendre le ferry pour le continent et de passer encore une heure dans le bus pour se rendre à l'école. Il y avait presque vingt-cinq ans de cela. Quand Sarah avait rencontré Wallace, il avait une femme et des jumeaux sur l'île. Puis plus tard, lorsqu'il eut assez d'argent, il les emmena vivre à Marston, côté sud. Sa famille était toujours installée dans cette maison, mais Wallace n'y habitait plus depuis des années.

Sarah s'approcha des marches et resta plantée là.

« Clayton a dit que je pouvais venir. J'ai juste besoin de lui parler une minute », dit-elle.

Wallace hocha la tête.

« Il est là-haut, dans le bureau. »

Elle gravit les marches et Wallace la regarda monter. À la porte, Sarah se retourna. Elle observa le terrain derrière elle. Wallace plissa les yeux et se pencha un peu en avant, puis se radossa.

« Elle te ressemble.

– C'est ce qu'on dit, répondit Sarah. Les garçons vont bien ?

– Ils sont en pleine forme. Très intelligents. »

Elle sourit.

« Je garde un œil sur elle », la rassura Wallace.

Sarah traversa la galerie et ouvrit la porte-moustiquaire. Derrière, il y avait une porte blindée, grande ouverte. Le rez-de-chaussée de la maison se composait de deux grandes pièces principales, dont l'une était meublée de lits superposés collés contre le mur, avec une porte qui ressemblait à une entrée de salle de bain. Il n'y avait pas de cuisine. Sarah fit un pas à l'intérieur.

« Où sont les autres ? demanda-t-elle en se retournant. Les propriétaires de ces voitures. »

Wallace l'observa fixement.

« Ils sont quelque part par là », dit-il en indiquant la direction de la maison.

« Entre. »

Et c'est ce qu'elle fit.

Clayton était assis, les mains jointes sur la table. Il consultait des chiffres dans un livre de comptes. Quand Sarah entra, il s'inclina en arrière, ferma le registre et l'écarta, puis désigna la chaise de l'autre côté du bureau.

« Tu veux boire quelque chose ? demanda-t-il. Je ne suis pas sûr d'avoir grand-chose à t'offrir. Je ne reçois pas beaucoup de visiteurs.

– C'est pas la peine, dit-elle. Je ne reste pas longtemps. »

Il leva les sourcils, posa les mains sur ses cuisses. Même chez lui, il portait une élégante chemise blanche sans un pli qu'il avait soigneusement rentrée dans son jean bleu foncé.

« Allez, accouche, dit-il.

– Qu'est-ce que tu lui as fait hier soir ? demanda-t-elle.
– Je te demande pardon ?
– Qu'est-ce que tu lui as fait faire ?
– Je ne peux pas lui faire faire quelque chose qu'il n'a pas envie de faire, dit Clayton.

– Tu connais Daniel depuis toujours ou presque, dit Sarah. Et Wallace, je ne sais pas, quel âge avait-il ?

– Treize ans, je dirais.

– Si c'était ton fils, tu le laisserais tremper dans ce merdier ? »

Clayton réfléchit un instant. Haussa les épaules.

« Ce n'est pas mon fils. »

Sarah le dévisagea un long moment. Clayton garda le silence, longtemps, puis tendit la main vers un tiroir. En sortit une enveloppe qu'il laissa tomber sur le bureau devant elle. Elle n'avait pas besoin de l'ouvrir pour savoir ce que c'était. Ou pour deviner combien une telle enveloppe pouvait contenir.

Sarah secoua la tête.

« Je n'ai pas besoin de ta putain de charité, dit-elle. J'ai juste besoin qu'il rentre à la maison en un seul morceau.

– Il est doué pour ça, Sarah. Tu devrais le laisser travailler. »

Elle se leva et ramassa son sac sur la chaise. Puis parcourut la pièce des yeux. De vieux fusils de chasse pendus à des crochets sur le mur. Des meubles faits à partir de gros morceaux de bois flotté repêchés dans la baie. Des tableaux dont elle savait que même lui ne pouvait se les offrir. Deux diplômes encadrés sur le mur le plus proche, aisément déchiffrables que l'on se tienne d'un côté ou de l'autre. Le premier relevait d'un programme technique de criminologie et l'autre était une certification en gestion des risques. Il n'y avait en revanche aucune photo et Sarah trouvait cela étrange. Clayton avait des frères et des cousins dans la région. Dont elle savait que certains lui étaient assez proches. Il s'était marié jeune avec une Indienne Mohawk pure souche, mais elle était morte depuis une vingtaine d'années. Suite à une rupture d'anévrisme survenue dans son sommeil. Aucune trace d'elle nulle part.

« Dans pas longtemps, on aura assez d'argent, dit Sarah.

– En travaillant avec les gâteaux, entre les pilules et les seaux de pisse ?

– J'ai des projets », insista-t-elle.

Clayton dit d'accord. Il n'avait pas touché à l'enveloppe, toujours posée devant lui.

« Il a une piste pour récupérer le poste de soudure du pick-up, dit-elle. Et si ça ne donne rien, on se débrouillera.

– Toi et moi savons très bien qu'il ne peut pas s'en offrir un neuf.

– Il n'a pas besoin d'en acheter un nouveau. Il connaît le type qui l'a volé. »

Clayton se raidit sur sa chaise. Et fit en sorte que Sarah ne le voie pas.

« Comment ça ? dit-il.

– Tu ne crois pas qu'il a des gens autour de lui pour lui apprendre ce qu'il veut savoir ? Et mieux encore, les gens l'aiment bien. Certains lui parlent même sans menace ou contrainte. Tu imagines ? »

Clayton se détendit un peu.

« Eh bien, parfait alors », dit-il.

Sarah se dirigea vers la porte. L'ouvrit mais resta encore un moment sur le seuil, la main sur la poignée.

« Son père t'aurait tué pour ces conneries. S'il avait vécu assez longtemps pour voir ça. Tu le sais, pas vrai ? » lança-t-elle.

Clayton hocha la tête.

« Peut-être », dit-il.

Sarah referma la porte derrière elle et avança dans le couloir, sans quitter des yeux la porte du bureau. Elle dut bien regarder ses pieds en descendant rapidement l'escalier en colimaçon.

Quand Sarah sortit de la maison, la chaise de Wallace était vide. Elle l'aperçut au milieu du terrain gravillonné, les yeux rivés à son pick-up. Trois hommes étaient en train de monter dans une berline noire. Le conducteur était debout entre sa voiture et le pick-up et parlait avec Madelyn par la fenêtre. Il avait des cheveux très blonds et un air bizarre. Il tenait quelque chose à la main tout en discutant avec la fillette. Sarah accéléra le pas pour rejoindre Wallace.

« Tout va bien ? demanda-t-il.

– Ouais, répondit-elle sans quitter des yeux l'homme aux cheveux blonds.

– T'inquiète pas, dit Wallace. C'est le neveu de Clayton. »

Depuis l'intérieur de la voiture quelqu'un appela l'homme, qui se

retourna pour répondre. Puis il regarda à nouveau Madelyn et lui tendit l'objet qu'il avait dans les mains. C'était le couteau qu'elle avait acheté, entièrement ouvert, le manche tourné vers elle. La fillette replia la lame devant lui et il dit une dernière chose avant de monter en voiture et de démarrer le moteur.

« Putain de bordel de merde », lâcha Sarah.

Wallace la regarda.

« Merci de l'avoir surveillée, lui dit-elle.

– Pas de problème. »

Elle chercha ses clés au fond de son sac et partit en direction du pick-up. Wallace la suivit.

« Comment se fait-il que la partie principale de cette maison soit à l'étage ? demanda-t-elle en marchant. Toutes les pièces à vivre, la cuisine et tout.

– Une idée de Clayton, dit Wallace. Il dit que c'est bien plus facile de n'avoir qu'un escalier à défendre. »

Sarah ne posa pas d'autres questions et monta dans le véhicule. Wallace ne bougea pas et la regarda s'éloigner. Elle lui adressa un petit signe d'au revoir et il leva la main en retour. Puis elle gravit la pente et quitta le parc avec sa fille, et longtemps après leur départ, Wallace était encore là à regarder l'allée, tandis que la lumière du jour déclinait lentement.

Daniel explora les lieux à pied, les yeux rivés sur la maison. Rien ne bougeait et les rideaux étaient baissés derrière les fenêtres de l'étrange bungalow. Les lambris étaient en bois teinté, mais ils avaient depuis longtemps perdu leur couleur et commençaient à se détacher. Certains étaient tombés. La maison était entourée de tous côtés par les bois à l'exception de l'allée sinueuse qui menait à la route forestière. Daniel voyait distinctement les eaux de la baie lointaine à travers une zone clairsemée à la lisière des arbres. Il y avait dans la cour des motoneiges démontées en train de rouiller au milieu des herbes hautes. De vieilles remorques plus ou moins entassées dans un coin du terrain. Un petit atelier automobile de fortune collé au corps de la maison, un panneau indiquant que « ce qu'ils ne pouvaient pas réparer ne pouvait être réparé ». La porte était fermée à clé. Aucun véhicule dans l'allée qui y menait.

Parvenu près d'une souche d'arbre déchiquetée, Daniel s'accroupit. Il avait là une vue dégagée sur les fenêtres à l'arrière de la maison, où se trouvait la terrasse. Il attendit assez longtemps pour savoir que s'il y avait des gens, ceux-ci étaient planqués ou endormis. Alors il traversa la cour en direction du bâtiment, d'un pas aussi léger que possible. Il gardait un œil sur ses pieds, se méfiant des pièges qui pouvaient être dissimulés, intentionnellement ou non. Près de la terrasse se trouvait une autre grosse souche avec une hache plantée à son sommet et une petite pile de bois à côté. Daniel s'en approcha et libéra la hache. La soupsa d'une main. Avant de l'emporter avec lui et de grimper lentement les marches.

Par les interstices entre les rideaux, il pouvait voir une partie de la maison. Un salon décoré de meubles vieillots, d'anciens objets de famille et de photographies, le tout immaculé. Pas de canettes qui traînaient, aucun désordre nulle part. Il saisit à deux doigts la poignée de la porte coulissante et tira légèrement. Il resta là une minute et tendit l'oreille. Puis il ouvrit en grand et franchit les rideaux.

Daniel était debout dans la pièce principale assombrie, la hache pendant le long de son flanc. Il écouta, écouta encore. Un parfum de

poussière et de bois sec, une vague odeur chimique qu'il ne parvenait pas à identifier. Il y avait une télé dans un coin de la pièce et une chaîne stéréo contre le mur juste à côté. Les deux étaient éteintes, tout comme les lampes et les plafonniers. Il traversa la cuisine et vit un égouttoir vide et complètement sec au bord de l'évier. Ni bouilloire ni cafetière. Pièce après pièce, il parcourut la maison, et une étrange sensation l'envahit. Dans la chambre, des vêtements pendus à une tringle fixée dans une découpe du mur, un trou en plein milieu où ne se trouvaient que des cintres vides. Aucun signe de l'homme, et Daniel réinspecta toute la maison pour en être sûr. Le garage non plus ne lui apprit rien, avec ses outils bien rangés dans leurs casiers à proximité de motoneiges et plusieurs voitures dont il était impossible de dire si elles étaient juste entreposées là temporairement ou si elles avaient été abandonnées pour de bon.

En sortant, Daniel s'arrêta dans la cuisine et fouilla placards et tiroirs. En ouvrant le frigo, il constata qu'il était presque vide, hormis deux bouteilles de bière, des condiments, et de la viande sous vide plein le congélateur. Il attrapa une bière et s'assit sur le plan de travail, la hache posée en travers de l'évier. Il décapsula la bouteille et but. En quittant les lieux, il referma derrière lui la porte en verre coulissante, puis la porte-moustiquaire. Dans la cour, il replanta la hache dans la souche, exactement comme il l'avait trouvée. Il se tourna vers la maison et l'examina une dernière fois. Il ne se souvenait pas d'avoir eu à ouvrir la porte-moustiquaire en arrivant, alors il remonta les marches pour la remettre dans sa position initiale. Mais à un moment il s'arrêta et s'agenouilla sur le plancher de la terrasse. Il y avait là une fente nette, assez large pour qu'il puisse y passer la main. Daniel retira vivement ses doigts et pivota vers la cour. Des cris d'oiseaux au fond des bois. Il finit par ouvrir en grand la porte-moustiquaire et quitta l'endroit par un sentier pédestre qui menait dans la vallée et la ville même.

Daniel raccrocha et posa le combiné sur la table de la cuisine. Il retourna dehors, sur les marches du perron, s'assit sur le béton froid et fixa le chemin de terre qui menait à leur maison. De vieilles lignes télégraphiques étaient tendues, très haut, qui se balançaient légèrement dans le crépuscule. La silhouette frénétique d'une chauve-souris chassant des moustiques en plein vol. Une bouteille de bière presque pleine était posée sur la marche près de lui, il la prit et la vida dans l'herbe. Il se pencha en arrière, les mains à plat sur la pierre, et attendit là jusqu'à ce qu'il voie une minuscule lueur apparaître au loin dans l'obscurité. Il regarda la lumière enfler, se séparer en deux et descendre la route, comme dédoublée, de plus en plus brillante à mesure qu'elle approchait.

Quand le pick-up s'arrêta dans l'allée, Daniel resta assis là quelques secondes encore, puis il se leva et essuya la poussière sur son jean. La portière côté conducteur grinça et Sarah la poussa pour l'ouvrir, sortit et glissa les bretelles de son sac à main sur son épaule. Madelyn descendit de l'autre côté et claqua la portière. Se hâta vers la maison, des sacs de courses dans chaque main. Elle passa devant son père sans un mot et entra. Daniel rejoignit sa femme, attrapa le sac qu'elle lui confia et garda la main tendue un moment, mais elle ne lui donna rien d'autre. Elle replongea dans la cabine du pick-up, en sortit le reste des provisions et ferma la portière d'un coup de hanche.

« C'était comment ? dit-il.

– Long. »

Daniel fit un signe de tête vers la maison.

« Qu'est-ce qu'elle a ? demanda-t-il.

– Par où commencer ? dit Sarah. Ça fait longtemps que tu es rentré ?

– Un moment, oui. Je suis resté assis dehors pour vous attendre.

– Je ne pensais pas qu'on rentrerait si tard. La nuit est tombée d'un coup.

– C'est pas grave, dit-il.

– Comment ça s'est passé de ton côté ? »

Daniel secoua la tête, désappointé. De sa main libre, il s'empara des sacs qu'elle portait. Les souleva et les secoua légèrement. Elle finit par les lâcher et le suivit dans la maison. Elle passa à côté de lui pour atteindre la porte, mais ne l'ouvrit pas.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas encore. Probablement rien. »

Elle l'examina de la tête aux pieds.

« J'ai préparé le dîner, dit-il. Je ne sais pas si ce sera très bon, et je suis sûr que c'est froid maintenant. Mais ça doit quand même être mangeable.

– Je m'attends au pire ! » répondit-elle en ouvrant la porte.

Daniel s'attarda un instant sur le seuil.

« Tu dois partir travailler à quelle heure ? » demanda-t-il.

Elle ne répondit pas tout de suite, se contentant de lui donner un petit coup de genou dans les fesses, alors il se décida à entrer. La porte-moustiquaire s'ouvrit, puis le loquet se referma.

« Trop tôt, dit-elle. Mais on a un peu de temps. »

Elle déposa un baiser sur sa joue et traversa la cuisine. Alluma toutes les lampes et commença à mettre la table. Madelyn était là, en train de vider les sacs de courses. Daniel jeta un dernier coup d'œil à l'obscurité au-dehors, puis les rejoignit.

À minuit, il retourna dehors s'asseoir sur les marches du perron. Sarah avait pris le pick-up plusieurs heures plus tôt et Madelyn s'était endormie tout habillée sur ses couvertures, sa petite télé scintillant dans le coin de sa chambre. Il était allé la voir trois fois tandis qu'il attendait. Quand la voiture s'arrêta dans l'allée, il porta son index à ses lèvres. Le conducteur hocha la tête. Daniel se leva et rentra dans la maison.

Il en sortit quelques secondes plus tard avec son blouson et le chauffeur descendit avec précaution en laissant la portière ouverte.

« Salut, Murr, dit Daniel en serrant la main de l'homme. Merci d'être venu.

– Pas de souci, dit l'homme.

– Je sais que ça fait deux fois dans la même journée, mais je ne veux pas que ces enfoirés viennent chez moi.

– Pas question, dit Murray. Je comprends. »

L'homme approchait de la soixantaine, il mesurait environ un mètre soixante-dix et ses épais cheveux poivre et sel auraient bien eu besoin d'une petite coupe. Un jean usé, des bottes, et sur ses larges épaules une chemise à carreaux boutonnée jusqu'en haut. La peau brune et rêche sur ses joues et son menton, même s'il n'avait rien à raser hormis la moustache clairsemée qui poussait au-dessus de sa lèvre supérieure.

« Le réservoir de ce vieux tas de ferraille est plein », dit-il.

Daniel hocha la tête. Il regarda longuement la Monte Carlo noire garée dans l'allée.

« La porte est ouverte, dit Daniel. Et n'hésite pas à allumer la télé, rien ne peut réveiller la gamine.

– Qu'est-ce que je lui dis si elle se réveille quand même ?

– Dis-lui juste que je reviens vite. Et ne te laisse pas faire.

– Et ta femme ? Qu'est-ce qu'elle sait ? »

Daniel prit les clés de Murray.

« On verra ça demain, dit-il. Aujourd'hui n'est pas encore terminé. »

Murray lui donna une bourrade dans l'épaule et se dirigea vers la maison. Il revint quelques instants plus tard sur la pointe des pieds, alors que Daniel était en train de monter dans la voiture, et désigna quelque chose derrière le pare-brise. Un pack de six canettes de cinquante centilitres était posé sur le siège passager. Daniel l'attrapa par les anneaux et le lui tendit.

« Bon sang, lâcha Murray. J'ai failli tout foutre en l'air d'entrée de jeu.

– J'ai aussi de la bière au frigo, dit Daniel.

– Eh bien, tu n'en auras peut-être plus quand tu reviendras ! »

Daniel ferma la portière et Murray attendit là une seconde, les pouces coincés sous le montant de la vitre, les paumes à plat sur le toit.

« Fais attention à toi, mon pote », dit-il, puis il tendit la main et Daniel la serra dans la sienne.

Son ami semblait vouloir réduire ses doigts en bouillie. De l'inquiétude dans ses yeux noirs.

« Je serai de retour dans deux ou trois heures », dit Daniel.

Murray hocha la tête et le lâcha. Il retourna vers la maison et gravit les marches. Daniel recula dans l'allée aussi lentement que possible. Il patienta là, dans le chemin, jusqu'à ce qu'il voie la porte de chez lui se

refermer, puis il avança doucement sur la route. Quelques secondes plus tard, il distinguait toujours la lueur de la lampe du porche, minuscule dans son rétroviseur. Il appuya alors sur la pédale d'accélérateur et les pneus projetèrent des gravillons tandis qu'il se dirigeait vers la ville à travers la campagne froide et sombre.

Ils l'attendaient, cette fois. Wallace était assis, le dos voûté, à côté de la camionnette noire sans vitres sur un parking en béton désert. Daniel s'était garé à un pâté de maisons de là et arriva à pied. Aucun véhicule ne passait dans les rues alentour et la zone industrielle était faiblement éclairée. Des hangars, garde-meubles et entrepôts gardés seulement par des chiens et de fausses caméras de surveillance. Ils se trouvaient à la limite ouest de cette ville-champignon de banlieue, entre les comtés du nord et le centre, une zone qu'on ne s'était pas soucié de développer ou qu'on avait carrément oubliée. Les lumières de la ville recouvraient d'un tapis les montagnes à l'est. À l'ouest, il y avait des rails abandonnés près d'un bois clairsemé et, plus loin, des marais, des herbes folles et le néant.

Daniel marchait à pas feutrés et Wallace ne le reconnut pas avant qu'il soit parvenu à quelques mètres de la camionnette. La main de Wallace se glissa sous sa veste l'espace d'une seconde. Il secoua la tête, se pencha en avant et posa ses mains sur ses genoux. Quand il se releva, Daniel distingua les flingues cachés contre son flanc, les sangles du kevlar détachées sur sa poitrine par-dessus un T-shirt noir. La porte latérale de la camionnette avait été laissée entrouverte et Wallace la fit doucement glisser sur le côté.

Clayton était assis avec deux hommes que Daniel avait déjà vus. Mike Moreau et Troy Armstrong, des voleurs et des petites frappes auxquels le patron faisait régulièrement appel. Ils avaient des fusils à pompe posés sur les genoux. Tous deux tenaient l'arme par la poignée, l'index à plat sur le pontet. Il y avait un autre type avec eux que Daniel ne connaissait pas ; il avait des cheveux blonds coupés court et une cicatrice qui courait le long de son cuir chevelu et venait mourir dans son sourcil gauche. Un homme sec et large d'épaules sous son camouflage noir et son gilet pare-balles. Bâti à peu près comme Clayton, mais bien plus charpenté. Ses yeux étaient si pâles qu'ils semblaient irréels. Cet homme était adossé à la cloison de séparation

de la camionnette, les jambes étendues devant lui, croisées au niveau des chevilles. Des rangers sous un treillis noir. Il dévisagea Daniel assez longtemps pour que les autres se mettent à tripoter leur matériel. Quand Clayton commença à parler, l'homme détourna les yeux et regarda d'un air absent les rues et les parkings au-delà.

« T'es en retard », dit Clayton.

Daniel observa de nouveau chacun des hommes. Clayton avait des armes en bandoulière, bien visibles par-dessus sa chemise.

« Pourquoi vous avez tous ces putains de kevlar ? demanda-t-il.

– Pose pas de questions et contente-toi de monter », répondit Clayton.

Daniel jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers l'endroit où il avait garé la voiture. Une odeur de caoutchouc brûlé dans l'air. La fumée d'un feu de bois, au loin. Il grimpa. Wallace ferma la porte coulissante et Daniel prit place contre la séparation à côté de l'homme aux yeux pâles. Il s'assit, les avant-bras sur les genoux, et sentit la camionnette s'enfoncer un peu quand Wallace s'installa sur le siège avant. Puis le bruit de la portière côté conducteur qui se fermait et le moteur qui se mettait à vrombir, et ils étaient en route.

« Je croyais que t'avais dit qu'on allait seulement parler à ce type ? » s'étonna Daniel.

Clayton était en train de vérifier la chambre d'un de ses pistolets et ne leva pas les yeux.

« C'est ce que j'ai dit ?

– Ce qui est sûr, c'est que tu n'as pas dit qu'on allait prendre d'assaut une tête de pont. »

Clayton examinait toujours son revolver. Puis il le remit dans son holster et s'adossa au siège. Joignit les mains sur ses genoux.

« Cette bande de feignasses dégénérées ont fauché une bagnole qui m'appartenait et un pick-up plein d'herbe et d'oxy, dit Clayton. Et en plus, ils ont tabassé le type qui conduisait avec un démonte-pneu. Ce gamin, Jimmy Maher.

– Je le connais, dit Daniel.

– Eh bien, ils lui ont fendu son putain de crâne et l'ont laissé là, étendu au bord du trottoir contre une bouche d'égout qui a failli le noyer. »

Daniel se racla la gorge. Fit pivoter son cou pour le faire craquer.

« Il va bien ?

– Oui, merveilleusement bien, dit Clayton en jouant avec les sangles en velcro de son gilet. Il n'est pas mort, si c'est ce que tu veux dire. Mais ça a pris un moment pour en être sûr. »

La camionnette s'inclina dans un virage large et les hommes s'accrochèrent à leur siège. Puis le véhicule se redressa et le conducteur accéléra lorsque la route le lui permit.

« Ce jeune biker qui t'a dévalisé, il s'appelle Dubeau, non ? dit Daniel.

– Oui.

– Il est de la famille d'un gros bonnet du club, un des fondateurs.

– Je sais qui c'est.

– Tu ne peux pas y aller trop fort avec ce gars. Sinon, ils viendront te baiser jusque chez toi. »

Clayton n'ajouta rien. Au bout d'un moment, il s'inclina en avant et attira l'attention d'Armstrong, assis à la place du mort, qui, sur un signe de l'index, se pencha de côté et sortit un semi-automatique. Clayton le lui prit des mains par le canon, se pencha et tendit la crosse à Daniel.

Celui-ci ne bougea pas jusqu'à ce que la main de Clayton retombe. L'homme aux yeux pâles installé à côté de lui continuait de le jauger, mais Daniel l'ignore. Clayton rendit le pistolet, que Moreau et Armstrong coincèrent entre eux deux. Ils étaient d'un coup tous devenus graves. Peu après, la camionnette ralentit et continua d'avancer au pas. Armstrong tendit la main vers l'endroit d'où il avait sorti l'arme et y attrapa deux masques de hockey qu'ils entreprirent d'enfiler. Ils avaient été peints pour figurer des crânes humains, ombrés de gris pour marquer les arêtes des os. Clayton montra du doigt les deux hommes et leur dit d'enlever ces putains de trucs. Moreau et Armstrong se regardèrent et, irrités, retirèrent leurs masques. Clayton semblait convaincu qu'ils n'en auraient pas besoin et cela inquiéta Daniel.

« Et si tu me laissais parler à ce gars avant de te mettre à envoyer des types au tapis ? » proposa-t-il.

Clayton regarda par la fente de l'une des portières arrière. Il ferma un œil pour mieux voir, puis se retourna.

« C'est pour ça que tu es là.

– Vous êtes vraiment tous finis à la pisse, par ici », dit l'homme aux yeux pâles.

Daniel pivota alors pour le regarder. Le type souriait vaguement, puis se remit à le fixer du regard. Quelque chose de malsain dans ces profondeurs délavées. Il bougea légèrement et la crosse raccourcie d'un fusil à double canon pointa sur son flanc opposé. Les fûts aussi avaient été sciés, mais l'arme disparut sous son manteau lorsque l'homme changea à nouveau de position. Daniel reporta son regard sur Clayton.

« Tu as d'autres kevlar ? demanda-t-il.

– Pourquoi t'en aurais besoin si tu te contentes de discuter ? »
répliqua l'homme aux yeux pâles.

Daniel le montra du doigt.

« Putain, c'est qui ce mec ?

– Mon neveu, répondit Clayton. Rentré des États-Unis pour bosser.

– Il a un nom ?

– Tarbell, dit Clayton. Aaron Tarbell.

– Jamais entendu parler de lui », dit Daniel.

Il tenta de rester calme et respira posément. La camionnette ralentit, ralentit encore, puis s'arrêta. Wallace sortit, ferma sa portière et laissa les clés cliqueter dans le démarreur. Il fit le tour jusqu'à la porte latérale, l'ouvrit, et les pieds de Daniel furent les premiers au sol. Il avança au milieu de la terre et des graviers, sans arme ni gilet pare-balles, et n'attendit pas de savoir si les autres le suivaient.

Trois hommes étaient assis sur leurs choppers devant un garage prévu pour quatre voitures, surmonté de l'inscription « Dubeau Motors » boulonnée au-dessus du hangar. Deux d'entre eux étaient grands, les cheveux longs, le père et le fils, portant le même nom : Lennox Merritt. Des cheveux blonds pour Merritt Jr et en grande partie gris pour Merritt Sr. Tout près se trouvait Billy-Jo Contois, mince et torse nu sous sa veste sans manches couverte de patchs, de nombreuses cicatrices tortueuses sur les bras et la poitrine. Leurs motos étaient tournées vers le bâtiment, un grand monstre de brique au store en métal fatigué courant sur toute sa longueur. Devant se trouvaient des tables de pique-nique et un barbecue à charbon, d'où s'échappait de la fumée par les côtés. Dubeau sortit du garage une bière à la main et s'assit à califourchon sur son moteur Panhead. Les patchs sur son gilet en cuir parfaitement visibles. Il but sa bière tandis

que les trois autres bavardaient et juraient, avant d'exploser de rire. Même affalé sur sa moto, Dubeau était bien plus grand qu'eux. Il vit d'abord arriver Daniel et se redressa. Puis, quand il aperçut Clayton suivi de son neveu, il se leva.

« Rassieds-toi, mec, dit Daniel. Tout va bien. »

Les trois autres bikers se turent, mais Contois porta la main à sa taille.

« Sors pas ton arme, lâcha Daniel. Putain, fais pas ça. »

Contois continua comme s'il n'avait rien entendu.

« B.J., brailla Dubeau. Arrête tes conneries ! »

Le type finit par obéir.

« Qu'est-ce qui se passe, les gars ? demanda Dubeau. On vous voit pas souvent dans le coin. »

Il montra un point derrière eux.

« Je te connais pas, toi », lança-t-il au neveu de Clayton.

Tarbell fit un pas en avant et commença à dire quelque chose.

« Ferme-la », lui ordonna Daniel.

Tarbell se figea et regarda Clayton, qui se contenta de dévisager les bikers. Dubeau ne bougeait pas.

« T'es au courant de ce que t'as fait, dit Daniel. T'as piqué une bagnole et envoyé un gamin à l'hosto. J'imagine que tu ne savais pas pour qui il travaillait. Mais tu vas devoir rendre ce que t'as pris ou rembourser sa juste valeur. »

Dubeau hocha la tête.

« J'ai déjà eu droit à ce sermon à la réunion, de la part des grands manitous, dit-il. On savait que vous alliez venir tout récupérer.

– Qu'est-ce qu'ils t'ont dit d'autre ?

– De vous rendre ce qui est à vous. »

Dubeau se redressa et la moto se souleva sur ses suspensions. Il finit sa bière d'un trait, se gratta la poitrine et passa sa jambe gauche par-dessus la selle. Il culminait à environ un mètre quatre-vingt-dix et avait les épaules larges, quasiment pas de cou et de courts cheveux noirs gominés qu'il avait plaqués sur un côté de sa tête. Il lança la canette de bière dans un bidon d'huile à quelques mètres du barbecue, puis se dirigea vers le garage.

« Attends, dit Daniel. Je viens avec toi.

– OK », dit Dubeau.

Clayton tenta de retenir Daniel, mais celui-ci avait déjà commencé

à rejoindre Dubeau sous le regard attentif des autres bikers. Dubeau entra le premier dans le bâtiment par le hangar ouvert.

« J'avais entendu dire que tu avais laissé tomber ces conneries, dit Dubeau.

– Et pourtant je suis là, non ? »

Ils traversèrent l'atelier, passèrent devant d'innombrables pièces détachées, des rayonnages tout crasseux, et même un ancien pont hydraulique. Daniel gardait les yeux rivés au dos et aux mains du biker. Quand ils arrivèrent à la réserve, Daniel resta sur le seuil. Il fit un rapide inventaire de la pièce pendant que Dubeau récupérait un grand sac de sport. Le soupesait sur le sol de l'atelier afin que l'intérieur soit visible sous les néons du plafond.

Daniel ne vérifia pas. Il se contenta de hocher la tête et de saisir les poignées. Fit signe à Dubeau d'avancer et le suivit vers la sortie de l'atelier.

Ils n'avaient pas fait deux mètres sur le parking quand le fusil se mit à rugir. Daniel s'accroupit et repartit aussitôt en crabe vers le bâtiment. Les flammes d'un canon zébraient l'obscurité. Dubeau pivota à quarante-cinq degrés et, au moment où il se tournait, des giclées écarlates jaillirent. Une partie de lui s'envola presque. Tout un pan de sa veste en cuir avait été réduit en lambeaux et collait, humide de sang, à son flanc. Il était assis sur le goudron, la jambe droite pliée au genou et la gauche tendue, et il resta bizarrement ainsi avant que son poids ne l'entraîne face contre terre sur l'asphalte. Le métal vibrait dans l'atelier. Dans l'obscurité, les secousses résonnaient et leur revenaient à travers les champs durs et marbrés.

Daniel parvint à se redresser près du mur du garage et les Merritt père et fils firent de même. Ils regardaient Clayton et surtout Tarbell, son fusil tenu bas, les canons sciés laissant échapper de la fumée et de la vapeur. Les Merritt étaient à peine debout que Moreau et Armstrong apparurent de l'autre côté du parking et ouvrirent le feu dans leur direction. Ils avaient tous deux fait le tour du bâtiment et attendu, et ils avançaient maintenant d'un pas décidé. Contois, toujours assis, avait sorti son arme et tira à deux reprises, mais il rata sa cible, fut touché au cou et à la poitrine et s'effondra sur sa moto ; pourtant, tandis qu'il se pliait en deux, il réussit tant bien que mal à faire feu encore une fois et toucha sa propre jambe, juste en dessous de la hanche. Son jean commença à virer au marron. Moreau et Armstrong

ne s'accordaient aucun répit, les douilles étaient crachées aussi vite qu'ils inséraient de nouvelles cartouches, et les Merritt volèrent en arrière jusqu'à heurter leurs motos pour atterrir, morts ou agonisants, étrangement ratatinés près de la façade de l'atelier. Le barbecue avait essuyé un tir et s'était renversé lentement, vomissant un mélange de viande grillée et de charbon enflammé en touchant le sol.

Quand la fusillade cessa, Daniel se remit debout près du garage, les mains levées. Un son aigu et continu qui résonnait dans son oreille droite et de la poussière de brique partout sur son blouson. Il regarda les tireurs et les hommes à terre. Dubeau s'était vidé de son sang, la jambe droite pliée selon un angle impossible et la bouche ouverte, ses yeux écarquillés lançant un regard aveugle en direction de l'ouest. Les motos dégouлинаient de traînées rouges et celle de Merritt Sr l'avait écrasé sous son poids en basculant après qu'il était passé par-dessus. Daniel fit un pas en avant pour voir ce qu'il en était du fils, étendu près de sa bécane, ses fluides corporels répandus sur l'asphalte. Il le connaissait depuis qu'il était gamin.

Daniel fixa l'intérieur du hangar faiblement éclairé. Il compta les pas du seuil jusqu'à l'endroit où Dubeau était tombé. Songea à quel point il était près quand l'homme avait été touché. Il posa la main sur le guidon de la moto toute proche et le serra aussi fort que possible. Empoigna le rétroviseur et l'arracha à ses fixations. Puis il se retourna et se dirigea vers Clayton en jetant un regard glacial à son neveu. Tarbell contemplait son œuvre et attendit que Daniel soit presque sur lui pour lever les yeux, et même à ce moment-là, il semblait ne pas comprendre ce qu'il voyait. Il leva son fusil comme pour faire un signe et Daniel le repoussa de la paume de sa main droite avant de lui démolir la joue d'un crochet du gauche. Sans aucune retenue, en y mettant presque tout son poids. Tarbell lâcha l'arme en tombant et elle heurta le sol. Daniel l'écarta d'un coup de pied et continua. Un vilain trait rouge marquait le haut de la joue de l'homme à terre et, quand il essaya de reculer, l'entaille s'ouvrit, le sang jaillit et coula sur son visage. Daniel s'arrêta et attendit, Tarbell se dressa sur un genou dans un sursaut, la main déjà sous sa veste. Daniel le devança et lui arracha son flingue, puis il saisit le garçon par sa chemise et lui frappa l'arête du nez d'un coup de crosse. Tarbell se serait de nouveau effondré, mais Daniel le retenait et asséna un coup net entre ses deux yeux révoltés avant que Clayton et ses deux mercenaires l'enserrent de

leurs bras, lui retirent le flingue des mains et le traînent à l'écart.

Ils quittèrent les abords de la ville par l'autoroute étroite qui menait vers le nord. Daniel les suivait au volant de la voiture qu'il avait empruntée. Bientôt, la camionnette abandonna la voie rapide et plongea dans une ravine de gravier sous un pont en cours de construction, les barres de béton armé à l'air libre. Une bâche attachée sur toute la longueur, ondulant dans le vent, un coin détaché claquant violemment contre la structure en béton. Daniel refusait d'aller plus loin. Il s'était garé sur l'accotement et patientait, puis ils se mirent à lui faire des appels de phares. Son téléphone vibra dans son blouson.

« Si tu crois que je vais descendre là-dedans, tu délires complètement », dit-il, et il raccrocha.

Ils attendirent encore un moment sur le chantier. Daniel pressa ses jointures de toutes ses forces sur le klaxon jusqu'à ce que les feux de position de la camionnette s'allument et qu'elle commence à gravir la pente.

Il les suivit jusqu'à Marston. Il devinait déjà où ils se rendaient. Ils arrivèrent par de sinistres routes de campagne et furent arrêtés par l'unique feu rouge. Daniel roulait derrière eux sur la même file, à distance, même s'il n'y avait aucun autre véhicule entre eux. Tandis qu'ils attendaient que le feu passe au vert, une voiture de patrouille rutilante doubla Daniel et s'arrêta à hauteur de la camionnette peinte en gris et noir pour passer inaperçue sur les petites routes et dans les ravines. Daniel distingua une tête qui s'agitait sur le siège conducteur.

« Putain, ne t'avise pas de faire ça », dit-il à voix basse.

Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, puis le feu passa au vert. La voiture de patrouille s'écarta vers la droite et tourna à l'intersection, sans mettre son clignotant. La camionnette traversa lentement le croisement, suivie par Daniel qui avançait à la même allure.

L'entrée de la ville à peine franchie, ils prirent une route qui les conduisit le long d'un modeste alignement de boutiques et d'appartements, dont un bon nombre étaient vacants ou à vendre. Seules quelques voitures étaient garées dans la rue. Les lampadaires

étaient rares et pas tous allumés. Tache sombre au milieu des bâtiments, un bar, que Clayton possédait de fait, même s'il n'était pas à son nom, et qui devait être fermé depuis au moins deux heures quand la camionnette s'arrêta devant. Daniel ralentit et fit une marche arrière pour se garer le long du bâtiment dans une rue perpendiculaire. De l'endroit où il était, il pouvait voir une issue de secours et une porte dont il savait qu'elle s'ouvrait par une barre antipanique de l'autre côté.

Wallace sortit de la camionnette et avança sur la chaussée en direction de Daniel. Tout ce que ce dernier possédait comme arme était un vieux gourdin que Murray rangeait entre les sièges. Il observa Wallace approcher et sortit de la voiture les mains vides.

« Tu ferais mieux de veiller à ce qu'il reste dans la camionnette, dit-il.

– Je sais », répondit Wallace.

Daniel avait les pouces coincés dans sa ceinture et les poings collés aux cuisses. Il lui fit face avec colère jusqu'à ce que le colosse s'arrête, croise les bras et pose ses fesses sur le capot de la Monte Carlo.

« Putain, qui se trimballe avec un flingue comme ça ? » lâcha Daniel.

Wallace secoua la tête. Il n'avait pas de réponse.

Clayton avait ses revolvers posés sur la table et les mains bien visibles, une à plat sur le bois, l'autre tenant un verre de whisky. Des piles de billets étaient alignées à côté de Wallace, qui les comptait. Ils avaient récupéré leur dope et tout ce qu'ils avaient pu trouver dans le garage. Daniel était assis en face d'eux, le dos droit, et semblait ne même pas cligner des yeux. Clayton n'arrêtait pas de lui dire de se calmer, mais il était comme branché sur haute fréquence.

Wallace donna à haute voix le compte à Clayton, celui-ci dit d'accord, prit cinq des liasses qui venaient d'être empilées et les posa sur la table entre Daniel et lui.

« Si tu restes, dit-il.

– Ça n'a rien à voir avec l'argent, dit Daniel. Le club des bikers va tous nous enterrer, jusqu'au dernier. »

Clayton ne semblait pas bouleversé à cette idée. Ni Wallace.

« Ils bossent pour les mêmes gens que moi, expliqua Clayton. Ceux

du club qui veulent en être, qui veulent participer à ce qui se prépare, savaient qu'ils allaient devoir se débarrasser des branches pourries.

– Je n'y crois pas, dit Daniel. Il va y avoir un retour de manivelle.

– Tu ne comprends toujours pas, hein ? Les choses ont changé, mon vieux. »

Quelqu'un frappa à la porte du bureau de Clayton. Qui continua à boire son whisky sans même se retourner. Wallace se leva, regarda par l'œilleton et ouvrit pour parler à l'homme qui se tenait sur le seuil. Puis il referma le battant en prenant soin de remettre le verrou.

« Il n'a pas le nez cassé, dit Wallace.

– Tant mieux », fit Clayton.

Wallace alla au bar et revint avec la bouteille de whisky. Il la posa devant Daniel à côté de son verre vide. Daniel but directement au goulot et la posa près des piles de billets.

« Tu vas devoir te débarrasser de ce gamin, dit-il.

– Il fera ce que les autres refuseront de faire, répondit Clayton après un silence.

– Il est beaucoup trop blond pour bosser dans ta baraque sur la nationale. Ils ne vont pas tolérer longtemps quelqu'un comme lui.

– Il a du sang indien. Je peux fournir des preuves de son ascendance, qu'ils le connaissent ou pas, dit Clayton. Peu importe à quoi il ressemble. En fait, c'est plus qu'utile, son apparence. Tu vois souvent les flics arrêter un Blanc qui présente bien ? »

Daniel se leva et avala une autre gorgée de whisky. Il s'essuya la bouche du dos de la main et demanda à Wallace de lui ouvrir la porte. Wallace ne bougea pas avant que Clayton lui donne son accord et Daniel n'arriva pas à dissimuler son exaspération. Alors Clayton se leva, prit une liasse de billets puis la lança comme une arme blanche, et elle toucha Daniel en haut de l'épaule avant d'atterrir à ses pieds. Daniel se retourna brusquement et, avec un temps de retard, mit la main à l'endroit où la liasse l'avait atteint, puis il vit l'argent par terre.

« C'est quoi ce bordel ? lâcha-t-il.

– Je te connais depuis des années, et tu as toujours eu trop peur pour aller jusqu'au bout, dit Clayton. Fais-le maintenant et tu auras plus d'argent que tout ce que tu pouvais imaginer. »

Daniel se pencha pour attraper de sa main droite la liasse de billets au sol. Puis il la balança sur Clayton, trop fort, et le rata de plusieurs dizaines de centimètres. Clayton se retourna avec désinvolture pour

voir où elle avait atterri.

« Je ne suis pas comme ce psychopathe que t'as dégoté, dit Daniel. Merde, je suis même pas comme Wallace.

– Si, dit Clayton. Et je suis mieux placé que quiconque pour le savoir. »

Wallace s'était adossé au mur près de la porte. Daniel l'examina de haut en bas. Puis il saisit le bouton de la porte et le tourna, se tenant de façon à garder un œil sur les deux hommes. Clayton avait quitté son siège et fait le tour de la table pour s'asseoir au bord.

« L'argent n'est pas tout, dit Daniel en commençant à sortir de la pièce.

– C'est aussi ce qu'a dit Sarah », répliqua Clayton.

Daniel s'immobilisa.

« Quoi ?

– Quand elle est venue me voir à la maison l'autre jour. Elle te l'a pas dit ?

– T'aimerais mourir comment ? » demanda Daniel.

Wallace fit un pas en avant. Clayton l'arrêta de la main.

« Réfléchis juste au boulot, insista-t-il.

– Je fais que ça. »

Clayton se leva et traversa la pièce pour rejoindre Daniel, posa une main sur son épaule. Daniel le laissa faire.

« Si tu abandonnes maintenant, ne reviens jamais », dit Clayton.

Daniel attendit que la main le lâche, franchit le seuil et referma la porte en acier. La salle principale du bar était à peine éclairée et les porte-flingues Moreau et Armstrong buvaient tranquillement, assis sur un banc et adossés au mur, faisant face au bureau et au comptoir. Ils levèrent les yeux sur lui en même temps. Daniel ne s'approcha pas d'eux. Au lieu de quoi, il emprunta le long couloir qui passait devant la cuisine et les toilettes et quitta les lieux par l'issue de secours. Une alarme hurla durant les quelques secondes qu'il lui fallut pour franchir la porte et la pousser pour la refermer, se répandant dans tout le quartier. Il s'était mis à faire froid, la rosée recouvrait la Monte Carlo et il pouvait la sentir dans l'herbe. Il monta dans la voiture et roula vite dans les rues désertes, en direction de chez lui.

Sarah se tenait devant les portes vitrées de la maison de retraite et lisait son roman à la lumière des spots extérieurs. Elle avait bloqué l'entrée avec une chaise pour empêcher la porte de se refermer complètement et pouvoir ainsi entendre si on la bipait ou si elle recevait un appel à l'accueil. Il y avait quelques véhicules garés sur le parking, dont le pick-up cabossé de Daniel. Certains appartenaient à des résidents, mais personne ne les conduisait jamais. Des grosses américaines à la peinture luisante et au faible kilométrage avec des banquettes à l'avant. Plusieurs étaient si anciennes qu'il avait fallu les mettre aux normes en les équipant de ceintures de sécurité.

Le bâtiment et le parking étaient construits sur une élévation de terrain et Sarah pouvait voir la route principale sur presque toute sa longueur et dans les deux directions. Au cours de la demi-heure où elle resta dehors, elle vit passer en tout et pour tout trois véhicules, dont deux côte à côte qui filaient à toute allure vers la sortie de la ville. Le parc de la maison de retraite se résumait à une pelouse vaguement entretenue et des massifs de fleurs fanées. Une longue clôture grillagée en marquait la limite à l'arrière. Au-delà, une colline de rochers, d'herbe et de fleurs sauvages descendait en pente constante sur huit cents mètres, avant de s'aplanir et de faire place aux marais et aux eaux du lac.

Sarah entendait le chant des grillons et le bruissement des arbres. Elle termina son chapitre et abandonna le livre sur la poubelle à côté d'elle, puis tira la chaise et rentra.

Elle parcourut les couloirs après avoir jeté un œil à sa montre. Et elle se mit à chanter tout bas, pour elle-même. Lorsqu'elle se trouvait à court de mélodies ou de refrains, elle en inventait, des notes qui traînaient dans la nuit, en suspens dans l'air recyclé. Elle passa devant de nombreuses portes fermées, une faible lueur ou le noir total dans l'interstice en dessous, mais il y avait aussi des portes laissées ouvertes, l'obscurité ou la lumière d'une lampe offerte à son regard, ainsi que les sifflements, les gémissements ou les ronflements à l'intérieur. Les corps qui bougeaient avec difficulté. Sarah jeta un coup

d'œil à chacun et écouta, attentive aux bruits qu'elle connaissait et encore davantage à ceux qu'elle aurait pu ne jamais avoir entendus auparavant.

Elle tourna l'angle du couloir et vit un rectangle de lumière qui se répandait sur la moquette au sol. Elle s'arrêta un instant, puis traversa le couloir et vint s'appuyer au chambranle de la porte, les mains dans les poches de sa blouse. À l'intérieur de la chambre, un vieil homme était assis dans un fauteuil, une bouteille de bière à la main. Une petite table d'appoint devant lui. À l'autre bout de la pièce, la télé était allumée, mais le son avait été coupé et l'homme avait tourné son fauteuil vers la fenêtre, les rideaux ondulant légèrement sous la brise nocturne. Il était en pantalon et T-shirt, sa poitrine puissante soulevant le coton et ses poils blancs pointant sous le col. Ses épais cheveux argentés, peignés et repeignés pour obtenir une raie, restaient tout de même rebelles. Il avait un grand nez, l'arête parcourue d'une vieille cicatrice, et une mâchoire large en dessous. Certaines parties de son corps s'étaient amollies avec l'âge, mais il avait encore une large carrure, des membres longs et des avant-bras forts et musclés. La bouteille dans laquelle il buvait paraissait petite entre ses gros doigts nouveaux. L'homme ne prêtait pas attention à la porte, de minuscules écouteurs dans les oreilles, le câble relié à une chaîne stéréo posée sur la table près de lui.

« Hé ho, monsieur Bradshaw », appela doucement Sarah.

L'homme ne semblait pas l'entendre. Ça ne la tracassa pas.

« John, reprit-elle. La police est là. Ils disent qu'ils ont un mandat contre vous. »

L'homme but une nouvelle gorgée de bière. Il tripota l'écouteur dans son oreille gauche et reposa la main sur l'accoudoir.

« Il y a une bande de filles toutes nues qui sont venues vous voir, continua Sarah. Elles disent qu'elles veulent seulement votre autographe. »

La bière s'arrêta à mi-course.

« Vous feriez mieux de me les envoyer », dit-il.

Il finit sa bière d'un trait et se retourna pour poser la bouteille vide sur la table de nuit derrière lui, avant d'appuyer sur un bouton de la stéréo. Il se redressa dans son siège et enleva ses écouteurs.

« Bonsoir, dit-il.

– Bonsoir. Comment ça va ?

– Bien, dit-il. J'avais juste besoin de m'aérer un peu la tête.

– Je comprends. »

Le vieil homme se pencha et farfouilla dans une corbeille à papier. La glace tinta contre le métal. Il en sortit deux bouteilles en les pinçant par le goulot et les posa sur la petite table devant lui. Il y avait une chaise vide de l'autre côté, qu'il désigna d'un geste à Sarah.

Elle était encore sur le seuil et se pencha en arrière pour examiner le long couloir sombre. Elle regarda à nouveau la chambre. Le vieil homme n'avait ni bougé ni changé d'expression. Elle souffla sur la mèche de cheveux qui lui tombait sur les yeux, quitta l'encadrement de la porte et entra.

« Vous savez que vous n'êtes pas censé rapporter de bières de la salle à manger, n'est-ce pas ?

– Ah ouais ? dit-il.

– Il me semble qu'on vous a déjà rappelé cette règle par le passé.

– Première fois que j'en entends parler. »

Sarah se laissa tomber sur la chaise. John attrapa une des bouteilles, et à peine avait-il passé sa paume dessus que la capsule était dévissée et se trouvait dans sa main en coupe. Il fit glisser la bouteille en direction de Sarah, puis décapsula la sienne et la leva à hauteur des yeux. Ils trinquèrent au-dessus de la table et commencèrent à boire en silence.

Le vieil homme la regardait fixement.

« Ils vous font bosser dur ici ?

– Comme partout, je pense.

– À vous voir, je dirais que le rythme est plutôt rude.

– C'est très gentil de vous en soucier », dit-elle.

Le vieil homme prit une autre gorgée de bière et s'inclina en arrière. Il agrippa le bord de son fauteuil de sa main libre. Sarah le regarda en plissant les yeux comme si elle essayait de distinguer quelque chose au loin. Puis elle jeta un coup d'œil à la porte. Personne.

« C'est aussi dur qu'on veut bien que ça le soit, j'imagine. Ça dépend à quel point on s'investit. »

Il hocha la tête.

« C'est ce que je me disais. Certaines infirmières ne semblent pas trop crevées à la fin de la journée.

– Elles ne sont pas infirmières, dit Sarah.

– Quoi ?

– J’ai dit qu’elles ne sont pas infirmières.

– Vous non plus ?

– Pas encore. »

Le vieil homme grommela.

« Dans ce cas, je veux une baisse de loyer. »

Sarah sourit.

« Je vais voir ce que je peux faire.

– Et ne m’emmerdez plus avec la bière. Ou en tout cas ne dites rien à votre chef.

– Ce n’est pas mon genre de lui répéter quoi que ce soit. »

Le vieil homme marqua un temps d’arrêt.

« Je sais », dit-il.

Il posa sa bouteille vide. Puis il tendit la main vers la corbeille et, tandis qu’il en attrapait une autre, il regarda Sarah qui lui montra la sienne encore à moitié pleine. Il en décapsula donc une seule et avala une lampée avant de la poser à côté de celle qu’il venait de descendre.

« Qu’est-ce que vous faites des bouteilles vides, John ? demanda-t-elle. Je n’en ai jamais trouvé ici et je n’ai jamais entendu aucune des autres filles râler à ce sujet.

– Oh, dit-il. Je me contente de les balancer par la fenêtre. J’imagine qu’elles roulent jusqu’au lac. »

Sarah secoua la tête. Puis termina sa bière et regarda fixement la nuit à travers le fin tissu des rideaux. Des lampadaires brillaient légèrement sur le terrain boisé, sans doute installés là de nombreuses années avant sa naissance.

« C’est difficile de vous regarder parfois, dit le vieil homme. Vous le savez, ça ?

– Vous me l’avez déjà dit en effet.

– Si elle avait vécu plus longtemps, je pense qu’elle vous ressemblerait. »

Sarah essaya de sourire, mais elle eut du mal.

« Ne vous dites jamais que vous avez du temps devant vous. Rien n’est jamais sûr, poursuivit John.

– Je ne m’y risquerais pas. »

Sarah se redressa et tendit la main par-dessus la table. Le vieil homme s’était remis à contempler les bois. Ses doigts quittèrent le bras du fauteuil, restèrent en suspens, puis l’agrippèrent de nouveau.

Au bout de quelques secondes, sa main se leva et vint recouvrir celle de Sarah.

« Ça va ? lui demanda-t-elle.

– Très bien, dit-il. Pas de raisons de me plaindre. J'ai de quoi boire et la nuit est belle. Je suis en agréable compagnie. »

Il retira sa main, mais ne regarda pas Sarah.

« Des nuits comme celle-là, je rêve que je suis sur le bateau. De retour dans l'Est. Des baleines, à l'endroit où elles fuient la côte. Je me réveille et je peux encore sentir l'eau salée, je dois me toucher le visage pour être sûr qu'il n'est pas gercé par le froid. »

Ils restèrent silencieux quelques minutes. John n'avait pas touché à sa deuxième bière depuis qu'il l'avait sortie, alors Sarah tendit le bras pour la lui piquer et avala une lampée. Le vieil homme eut un grand sourire et récupéra la bouteille. Puis il but et s'essuya les coins de la bouche avec son avant-bras, la bière posée sur les genoux.

« Alors, où sont ces foutues nanas que vous m'avez promises ? » dit-il.

Sarah rit, et plus il attendait placidement la réponse, plus elle riait.

Au petit matin, Sarah était seule au bureau des surveillantes, au rez-de-chaussée. Elle avait reçu très peu d'appels pendant son service et aucun n'était sérieux. Pilules perdues et tours aux toilettes. Un état de confusion général au milieu de la nuit. Sarah commença un nouveau livre jusqu'à ce que ses paupières se fassent lourdes, et quand elle se mit à dodeliner de la tête, elle se malaxa les joues de la paume de la main, puis se leva et alla chercher du café dans la petite cuisine du couloir. Alors qu'elle se tenait près de la cafetière électrique, elle eut une drôle de sensation et se retourna à temps pour voir passer dans l'encadrement la traîne d'une chemise de nuit. Elle laissa le café couler et sortit.

Une octogénaire se trouvait près de la porte qui donnait sur l'extérieur.

« Hé, madame Robitaille », dit Sarah.

La vieille femme ne bougea pas.

« Qu'est-ce qui se passe ? Il est encore un peu tôt pour faire une promenade, vous ne trouvez pas ? »

La petite dame pinça les lèvres de toutes ses forces. Elle refusait de

lâcher la poignée.

« Je suis cet homme qui a quitté sa chambre, dit-elle. Je l'ai vu sortir en me réveillant, et j'ai décidé de le suivre pour voir où il allait. »

Sarah fixait la femme voûtée. Des cheveux blancs tout fins et des plis de chair dans le cou. Un réseau de veines bleues sur ses mains décharnées. En tout cas, les yeux de la femme étaient déterminés. Sarah posa la main sur l'épaule de Mme Robitaille.

« Qui était cet homme ? » demanda Sarah.

La vieille femme jeta un coup d'œil au parking par la porte vitrée. Elle tira une dernière fois sur la porte, puis leva les yeux vers Sarah.

« C'était ce grand monsieur. Il s'est levé et il est parti comme une fusée. Il ne boitait plus du tout. Je pense qu'il devait se sentir mieux. »

Sarah se redressa et parcourut le terrain des yeux. Il n'y avait personne dehors. Elle se demanda s'il était possible qu'elle se soit assoupie et qu'elle ait eu un blanc, mais le bourdonnement de la porte l'aurait réveillée. Il ne s'était jamais déclenché et aucun voyant ne clignotait sur le panneau du bureau.

« Il fait froid dehors, reprit Mme Robitaille. Et il n'avait même pas sa veste. »

Sarah regarda la vieille femme poser la tête sur son oreiller et se rendormir presque instantanément. Elle attendit encore un moment jusqu'à ce qu'elle entende un sifflement s'échapper de ses lèvres. Elle sortit et referma doucement la porte. Tourna la poignée jusqu'à ce que la clenche glisse sans bruit dans la gâche. Puis elle parcourut le couloir jusqu'à la chambre suivante et vit la porte ouverte. À peine. Des rais de lumière vacillante dans l'interstice. Elle poussa la porte.

La télé était toujours allumée, sans le son, et jetait une faible lueur sur le mur opposé et sur toute la longueur du lit de l'homme. La pièce était devenue très froide. La fraîcheur du petit matin qui se glissait par les fenêtres ouvertes chatouillait les rideaux. Sur le lit, les couvertures formaient une énorme bosse. La tête du vieil homme reposait au fond de la vallée que son poids avait creusée dans les oreillers. Sarah contourna le lit pour fermer les fenêtres. Elle s'interrompit et se retourna.

Quand elle appliqua l'extrémité de ses doigts sur la partie tendre

sous sa mâchoire, la peau était déjà froide. Elle appuya plus fort, puis se pencha et posa son oreille et sa joue à côté de la bouche entrouverte. Elle trouva le poignet sous la couverture, le saisit et le lâcha presque aussitôt. Elle prit le visage du vieil homme dans ses mains et frotta de ses pouces ses joues bleuissantes. Elle s'écarta.

Sarah s'assit sur le lit, les mains posées sur les genoux. Elle respira profondément jusqu'à ce qu'elle puisse se remettre debout. Quand elle se leva, elle ne voyait plus rien et se rassit donc aussitôt. Elle s'essuya les yeux et vit une bouteille plongée jusqu'au goulot dans l'eau glacée de la corbeille en métal. Elle glissa ses cheveux derrière ses oreilles et renifla fort, puis se baissa et s'en empara. Elle la souleva et la laissa mouiller sa blouse. Puis elle saisit la capsule, la dévissa et but une longue gorgée. Elle essaya de regarder John, mais elle en était incapable, alors elle se leva et alla s'asseoir dans le fauteuil où il était installé quelques heures plus tôt.

Le vent soufflait plus fort à présent, les rideaux effleuraient en se gonflant le siège de Sarah et la peau de son cou pâle se couvrit de chair de poule. Elle but lentement dans la lueur vacillante de la télévision, qu'elle finit par éteindre. La bouteille vide à la main. La pièce ne s'assombrissait pas. Le matin se levait sur l'eau, au loin, et traversait les colonnes d'arbres. Le gazouillis des oiseaux et les feuilles des arbres bruissant sous le vent.

La Monte Carlo recula dans l'allée et s'engagea sur la route. De la poussière tourbillonnait dans le chemin et restait comme en suspens. Daniel était assis sur les marches du perron, une bière à la main et le froid dans les os. Murray ne lui avait rien demandé et lui n'avait offert aucune explication. Un léger givre recouvrait l'herbe, mais il s'était formé tard dans la nuit et il ne fallut que quelques minutes pour qu'il fonde lorsque le soleil se leva et répandit du jaune à travers les arbres, au loin. Daniel entra avec sa bouteille à la main et s'assit sur le canapé. Il termina sa bière et descendit à la cave.

Il l'entendit avant de la voir. Les lattes du plancher émirent un léger bruit sous ses pas. Daniel ne portait qu'un caleçon et ses vêtements trempaient dans l'évier de la buanderie à côté d'une vieille planche à laver. De la vapeur montait de l'eau.

« Papa », dit-elle du haut de l'escalier.

Il ne releva pas les yeux.

« Ça va ? »

– Oui, tout va bien, dit-il. Retourne te coucher. »

Il entendit quelques instants plus tard le pick-up qui remontait l'allée. Puis le moteur se tut, la portière s'ouvrit et se referma. Le pouls de Daniel s'accéléra un peu et il essaya de se calmer. Des clés cliquetèrent et le verrou tourna. Quand Sarah le vit là, elle se figea. Il était assis en caleçon au bord du canapé. Des bouteilles vides jonchaient la table du salon. Il regardait un documentaire animalier sur les carcajous, le son presque trop bas pour qu'on entende quoi que ce soit.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

– Salut, Sarah, dit-il.

– Comment va la petite ?

– Très bien », dit-il.

Sarah suspendit les clés dans l'entrée, alla à la cuisine et posa son sac à main sur la table. Quelques secondes plus tard, elle revint avec

deux bières et s'assit à côté de son mari. Elle commença à s'appuyer contre lui, puis finalement se releva, fit passer à deux mains sa blouse par-dessus sa tête et tira sur le bas de son T-shirt froissé. Elle jeta le vêtement au milieu du salon, retira son pantalon, le jeta par terre lui aussi et se rassit en sous-vêtements. Daniel se pencha vers le bout du canapé, attrapa la couverture qu'il avait laissée pour Murray et la lui tendit. Elle la secoua pour la déplier et l'étala sur les jambes et les pieds nus de Daniel, et ensuite sur les siens.

« Tu n'as pas dormi de la nuit », dit-elle.

Sarah s'empara des bouteilles posées sur la table, une par une. Décapsula la première et la lui donna, puis ouvrit la sienne. Elle passa un bras autour de lui, frotta la peau froide de son dos.

« Je crois que Clayton nous a entraînés dans un truc dont on ne peut pas se sortir, quoi qu'en pense cet enfoiré », dit Daniel.

Il lui raconta tout ce qui s'était passé et elle écouta, son cœur battant fort contre lui. Elle but sa bière en quelques gorgées, la posa et se prit la tête dans les mains.

« Je n'aurais jamais dû aller là-bas parler à ce fils de pute, dit-elle.

– Ça n'aurait fait aucune différence. Il m'aurait quand même appelé.

– Il faut que tu restes loin de lui désormais, dit-elle. Tu comprends ? »

Daniel se contenta de fixer la télé. Elle le prit par le menton.

« Quels que soient les problèmes qu'on a, c'est pas comme ça qu'on va les résoudre, continua-t-elle. Plus maintenant.

– C'est comme si tout le truc m'avait échappé, dit-il. Je ne l'avais pas vu venir.

– Les choses sont différentes aujourd'hui, rien à voir avec l'époque où tu as commencé à travailler avec lui, dit Sarah. Vous allez tous vous faire tuer, au train où ça va. Je l'ai compris rien qu'en parlant à Clayton. »

Daniel hocha la tête.

« Je ne veux pas finir comme lui, ça c'est une certitude, dit-il.

– Tant mieux », répondit Sarah, et elle prit son visage tout entier dans ses mains et l'embrassa. Daniel l'embrassa en retour, mais ce fut tout.

Elle cligna fortement des yeux puis balança ses jambes afin qu'elles reposent sur celles de Daniel et s'adossa au bras du canapé. Il posa ses

avant-bras sur ses chevilles et tint doucement ses mollets entre ses doigts épais.

« Un vieux monsieur est mort cette nuit à la maison de retraite, dit-elle. Et j'étais avec lui peu de temps avant. Pas le moindre signe avant-coureur.

– Je suis désolé, dit Daniel.

– Je l'aimais beaucoup. »

Sarah termina sa bière et la posa par terre. Elle mit ses mains sur sa poitrine, les leva et les reposa lentement. Elle lui parla de la vieille dame partie en quête du fantôme du défunt.

« Tu as vu quelque chose ? demanda Daniel.

– Je ne sais pas. Il était tard et j'étais un peu déboussolée. »

Ils entendirent soudain leur fille s'agiter dans sa chambre au milieu du couloir. Sarah se redressa. Ils tendirent tous deux l'oreille pour savoir si elle était réveillée. Silence total. Sarah prit les mains de Daniel afin de mieux voir ce qu'il avait dû faire avec. Elles ne tenaient pas en place.

« À quoi tu penses, là, tout de suite ? demanda-t-elle.

– Ces hommes que j'ai aidé à tuer n'ont pas laissé de fantômes. En tout cas, je n'en ai pas vu. »

Elle continua de l'observer, mais il n'ajouta rien. Il semblait avoir pris froid. Il frissonnait contre elle et elle le serra fort. Quand il se calma, Sarah l'embrassa et pressa sa tête contre son cœur. Puis elle le lâcha et le repoussa doucement afin qu'il se retrouve complètement étendu sur le canapé. Elle s'allongea sur lui et le tint dans ses bras jusqu'à ce qu'il s'assoupisse. Elle resta éveillée un long moment, puis finit elle aussi par céder au sommeil. Le soleil tachetait ses longues jambes pâles et les cicatrices de son bras posé à plat. L'ombre sur leurs visages endormis.

Il avait participé à près de trente combats en tout. Il avait perdu deux fois sur décision de l'arbitre et n'avait jamais été mis K.O. dans la cage. Il y avait peu de gymnases où s'entraîner dans l'Ouest, mais davantage de combats, et il roulait parfois des heures dans la même journée pour que des boxeurs essaient de le tuer à l'entraînement ou que des catcheurs le fracassent sur des tapis de sol usés et contre des murs en parpaings capitonnés tandis qu'il luttait pour se remettre debout. Il s'était cassé des doigts et des orteils et avait eu une fracture du maxillaire qui lui avait fait cracher du sang pendant un mois, des caillots marron, des mucosités striées de rouge. Quand il se touchait les globes oculaires, ses dents de devant lui faisaient mal. Daniel ne savait pas si ça disparaîtrait un jour mais ce fut le cas, alors il recommença les combats d'entraînement dans des gymnases aux abords des villes, et partout ou presque les hommes finirent par ne plus vouloir lui servir de sparring-partners. Ses coudes étaient éclatés et les terminaisons nerveuses de ses tibias avaient depuis longtemps cessé de se plaindre. Il subissait de moins en moins de dommages corporels et son nez un jour cassé demeura droit, si rares étaient les coups nets qu'il prenait.

Sarah restait à la maison avec le bébé, puis elle reprit le travail et Daniel passa dès lors le plus de temps possible chez eux. Sarah avait des amies qui gardaient parfois leur petite fille. Quand il venait la récupérer, elles semblaient toujours rechigner à la lui rendre. Elles avaient un mouvement de recul lorsqu'il prenait l'enfant dans ses bras, comme s'il allait lui écraser la tête entre ses mains monstrueuses. Elles n'avaient jamais serré la main d'un boxeur et elles étaient toujours décontenancées par la prudence avec laquelle ses doigts bousillés prenaient leur main.

L'homme qu'il affronta ensuite avait été entraîné dans le nord de la Californie, il avait des mains puissantes et réussit une prise sur Daniel sans toutefois parvenir à le faire tomber. Vers la fin du troisième round, Daniel le frappa d'un uppercut et d'une série de crochets qui le mirent à terre, avant qu'il se relève d'un coup et essaie de saisir Daniel à bras-le-corps. Celui-ci bloqua l'attaque de son adversaire visant à l'amener au sol et, sentant qu'il n'était pas stable, il l'accrocha avec un clinch thaï et lui balança des coups de genou dans le ventre et les côtes. Quand l'homme baissa sa garde, il prit un violent coup de genou dans la bouche qui mit fin au combat. Daniel retourna dans son coin, laissant une traînée de sang sur le tapis. Le cutman se dirigea rapidement vers lui et entreprit d'étancher son

entaille. Dans le dernier échange, il avait pris un coup de tête sur l'arcade sourcilière, au-dessus de l'œil droit, mais n'avait rien senti. Le médecin arriva après qu'ils eurent soulevé l'autre combattant pour l'installer sur son tabouret, et il examina Daniel, lui posa des questions et sortit de la cage. Daniel leva les mains et étreignit son soigneur, puis il alla à l'hôpital faire recoudre son arcade sourcilière.

Ce printemps-là, ils déménagèrent dans l'Est. Il n'était pas chez lui au milieu des Prairies et Sarah voulait voir la mer, d'autant que les hivers dans les grandes plaines étaient plus longs et plus rudes chaque année. Daniel connaissait du monde là-bas, il y avait désormais des tas de combats et il n'avait besoin que d'une ou deux victoires supplémentaires pour être appelé à participer à de plus gros événements pour davantage d'argent et le droit d'arrêter le moment venu. Ils s'installèrent au sud de la ville et devaient déménager dans le centre quand il gagnerait assez. Daniel économisait ses gains et versa un acompte pour une petite maison jumelée à la limite ouest.

Durant la dernière semaine d'un camp d'entraînement, avant de livrer un combat retransmis à la télé, l'œil droit de Daniel cessa de fonctionner. Il se mit à voir des flashes de lumière et des objets flottants qu'il essayait d'écarter en vain de la main avant de réaliser qu'ils n'étaient pas là. Il savait qu'il n'avait pas été commotionné. On l'emmena chez le médecin, qui examina son œil et lui annonça qu'il avait la rétine décollée. Ils l'opérèrent avant même que la semaine touche à sa fin pour en obturer les déchirures, et Daniel fut remplacé par un autre combattant.

Il avait affronté vingt-neuf adversaires et savait qu'il n'y en aurait jamais de trentième. Après sa guérison, il frappa des pattes d'ours, hanta le gymnase et aida à entraîner des jeunes. Il se mit à y aller de moins en moins et un jour, il partit avec son équipement et ils ne le revirent jamais. Il n'y avait pas de travail pour lui dans le coin et il perdit l'acompte pour la petite maison. En juillet de cette année-là, Daniel monta dans une voiture avec sa femme et sa fille et ils partirent vers le nord, dans la ville où il était né, dans la maison où il avait grandi et où son père avait vécu toute sa vie.

Daniel passa la fin de l'automne à souder des gradins en aluminium. Quand la neige commença à tomber, il fut envoyé comme sous-traitant pour découper des carrosseries de bus et de camionnettes et procéder à des soudures structurelles qui seraient ensuite de nouveau assemblées pour composer de nouveaux véhicules. Il travaillait sur des finitions de menuiserie, habillait l'intérieur des voitures, faisait de la plomberie et toutes sortes de réparations. Ses soudures étaient parfaitement solides et son savoir-faire reconnu de tous. L'entreprise grappillait du travail pour lui rendre service et il acceptait toutes les tâches qu'on lui proposait.

Il rentrait chez lui avec des marques sur les bras et les poignets, là où le métal brûlant avait fait des trous dans sa veste épaisse ou pénétré sous les manches. Parfois il rentrait tard, la peau du cou noire de suie là où son casque et sa visière ne le protégeaient pas. Sarah et Madelyn l'attendaient s'il était en retard pour dîner. Ou alors Sarah laissait la petite manger devant la télé en attendant qu'il arrive. Lorsque sa mère travaillait de nuit, Madelyn passait la soirée chez Murray, en bas de la route, où sa femme et lui la gâtaient pour tout le monde. Ces soirs-là où Daniel trouvait la maison vide en rentrant du travail, il s'asseyait, pas douché, sur le canapé et buvait une bière. Il faisait chauffer son dîner au micro-ondes ou alors oubliait totalement de manger. En l'absence de Sarah, il veillait à ce que Madelyn n'aille pas au lit trop tard, puis il s'asseyait sur la terrasse dans la nuit froide qui annonçait l'hiver et contemplait le ciel étoilé. Il était épuisé, mais il ne pouvait pas dormir sans sa femme près de lui. S'il dormait, c'était de ce sommeil léger qui vient après l'alcool et, le lendemain matin, il avait souvent l'impression de ne pas avoir fermé l'œil.

La neige se mit à tomber le premier vendredi de décembre alors que Daniel était sur le toit de leur maison avec un karcher qu'il avait emprunté, éjectant des gouttières de gros paquets de feuilles pourries. Il avait terminé sa journée de travail juste avant la tombée de la nuit

et installé l'appareil haute pression à l'arrière de son pick-up. Sarah n'était pas encore rentrée. Madelyn était allée chez une amie après l'école et avait prévu d'y passer la nuit. Il avait grimpé à l'échelle en tenant d'une main le pistolet au bout de son long tuyau. Il se tenait là dans le soir gris, l'autoradio hurlant à tue-tête par-dessus le grondement aigu du moteur de l'appareil, de gros flocons blancs tombant sur les bardeaux où reposaient ses pieds.

Il était toujours perché sur le toit quand Sarah sortit de la voiture de sa collègue et remonta l'allée. Il dut attendre qu'elle parvienne au niveau du perron pour la voir distinctement. Du blanc dans les cheveux et les épaules de son manteau déjà humides.

« Mais qu'est-ce que tu fiches là-haut ? » demanda-t-elle.

Il éjecta du coin de la gouttière une poche de paillis qu'ils regardèrent ensemble voler dans la cour.

« Tu crois que tu pourrais m'attraper une bière et me la lancer ? dit-il.

– Et si tu descendais avant de te casser le cou ? »

Daniel s'accroupit au bord du toit pour qu'elle puisse les voir, lui et le pistolet du karcher.

« Tu vas prendre une douche à l'intérieur ou tu veux t'en débarrasser ici, tout de suite ? » dit-il.

Elle mit les mains sur les hanches, ne bougea pas d'un pouce.

« Si tu fais ça, je ne te laisserai jamais redescendre de ce toit.

– Je te rejoins dans une minute. »

Sarah grimpa les marches, entra dans la maison et ne referma derrière elle que la porte-moustiquaire. La lumière à l'intérieur illumina la terrasse mouillée. Daniel retourna à sa place initiale. Il ouvrit le jet sur la dernière partie de la gouttière et le dirigea de façon à ce que les feuilles entassées là s'envolent ou soient emportées avec l'eau dans le tuyau de descente et atterrissent dans la cour. Puis il s'arrêta et fixa le ciel sans lune. La neige tombait dru. Il leva le pistolet à la verticale et un jet d'eau s'éleva vers les cieux.

Ils dînèrent en tête à tête, puis Sarah alla se doucher tandis qu'il retirait son jean et son sweat-shirt trempés et se changeait. Quand elle entra dans le salon, il était assis sur le canapé, s'escrimant sur le bouchon d'une bouteille de vin. Deux verres sur la table. Elle passa derrière lui et lui entoura les épaules.

« En quel honneur ? demanda-t-elle.

– On ne travaille ni l'un ni l'autre demain et ce soir on est sans enfant.

– Presque incroyable », dit Sarah.

Elle fit le tour du canapé et s'installa près de lui. Il remplit les verres quasiment à ras bord et lui en tendit un. Sarah y trempa les lèvres et Daniel en avala une pleine gorgée. Il avait mis un vieux CD de sa femme dans l'antique stéréo posée sur une table à l'autre bout de la pièce. Il y eut du Bruce Springsteen pendant un bon moment, suivi de plusieurs morceaux de Nirvana. L'enchaînement de la playlist ne semblait pas avoir de logique très claire.

« Tu ne m'as pas raconté grand-chose de ta journée, dit Sarah.

– Il n'y a rien qui vaille vraiment la peine d'être raconté, répondit-il. Ils me refourguent tous les boulots de merde. »

Sarah ne posa pas d'autres questions à ce sujet. Ils restèrent là à écouter la musique jusqu'à ce que le CD commence à sauter et à bégayer la même phrase d'« In Bloom », encore et encore. Sarah attrapa un oreiller et le jeta à l'autre bout de la pièce. Il heurta l'enceinte et la chanson continua jusqu'au bout. Puis Queen commença à jouer. Sarah but une nouvelle gorgée de vin et se balançait doucement avec la mélodie.

« Murray et Ella m'ont proposé de passer chez eux, si tu as envie », dit Daniel.

Sarah glissa une mèche de cheveux derrière son oreille, lissa l'ourlet de sa robe.

« Oui, bonne idée, dit-elle.

– J'ai l'impression qu'ils seraient contents de nous voir.

– D'accord, dit-elle. Mais pas tout de suite.

– Bien sûr », dit-il.

Elle souleva ses pieds et ramena ses genoux sous elle de façon à le regarder droit dans les yeux. Puis elle vida son verre et le posa. Donna un petit coup d'ongle à celui de Daniel. Il tinta légèrement. Daniel sourit et termina son vin. Sarah lui prit le verre des mains, se retourna et le posa derrière elle sur la table. Quand elle se tourna de nouveau, elle avait la poitrine collée à son épaule. Elle fit passer son genou par-dessus la jambe de son mari et monta sur lui.

« D'accord », dit-il.

Elle l'embrassa et il l'agrippa fermement par les reins. Elle le serra contre elle et lui mordilla le cou et l'oreille, puis se pencha en arrière,

son visage à lui dans les mains. Il glissa les doigts sous sa robe et empoigna ses fesses nues. Elle remua un peu, puis fit passer le vêtement par-dessus sa tête et le laissa tomber au sol. Elle fixa Daniel de ses yeux sombres. Les joues soudain très rouges. Il la fixa à son tour, et il avait du mal à faire entrer l'air assez rapidement pour respirer.

Cette année-là, Noël ne fut pas aussi difficile qu'ils auraient pu le craindre. Ils dépensèrent peu pour eux-mêmes et n'avaient de toute façon pas envie de grand-chose. Madelyn voulait moins qu'elle n'aurait dû et ils lui offrirent davantage. Ils avaient un sapin que Daniel avait repéré dans les bois alentour. Qu'il avait abattu à l'aide d'une hache et traîné à travers les champs enneigés sur une luge en bois. Ils avaient de la dinde et du vin, du chauffage et de l'électricité. Et aussi deux jours ensemble, sans travailler. Ce furent des heures douces qui passèrent vite, puis Sarah dut retourner à la maison de retraite le lendemain soir. Daniel se coucha seul et dormit mal, d'un sommeil léger. Le matin venu, il attendit près de la porte dans ses chaussures renforcées et sa combinaison pendant que sa femme se garait dans l'allée et sortait du pick-up. Le laissait tourner. Il l'embrassa au moment où elle passait près de lui et lui tendait les clés. Puis il monta dans le véhicule et lui fit reprendre la route, roulant sur de profondes ornières remplies d'eau gelée badigeonnée de sable.

Il se gara devant le chantier et vit quelques pick-up sur le parking. Le bureau n'était guère plus qu'une rangée de caravanes reliées entre elles et posées à même le sol sur des blocs de ciment. Daniel descendit de voiture, grimpa les marches de fortune et frappa à la porte. Le contremaître se leva et ouvrit sans lui accorder un regard. Daniel entra et observa l'homme se réinstaller derrière sa table de travail.

« On t'a mis sur une clôture en acier aujourd'hui, dit-il.

– D'accord. Où sont les autres gars ? Ils ont appelé pour dire qu'ils avaient la gueule de bois ? »

Le responsable du chantier eut un sourire en coin. Il enleva ses lunettes et les laissa pendre à son cou par le cordon.

« On a donné quelques jours supplémentaires aux plus anciens, expliqua-t-il. Il y aura des projets pour eux cette année. Alors ils pouvaient s'accorder un ou deux jours de plus. C'est les nouveaux comme toi qu'on fait bosser pour l'instant. »

Daniel mit ses mains dans ses poches et regarda ses chaussures. Puis à nouveau le contremaître.

« Qu'est-ce que ça signifie pour nous ? demanda-t-il. On va avoir du boulot en janvier ?

– Pour le moment, ça va encore, dit l'homme en posant ses coudes sur le bureau. On ne va lâcher personne ni rien de tout ça. Mais il y a moins de travail à cette époque de l'année. Certains gars vont perdre des heures pendant un moment.

– Tous ceux qui ont leur pick-up sur le parking ? » demanda Daniel.

Le contremaître commença à dire quelque chose puis s'interrompit. Il se pencha en arrière sur sa chaise. Puis il hocha la tête.

Daniel n'arrivait plus à le regarder, alors il fixa la fenêtre à barreaux du bureau. Des hectares et des hectares de sol gelé avec de grands espaces boueux au milieu de la blancheur et de profonds cratères qui attendaient qu'on y installe des fondations. Des kilomètres de métal, des pièces empilées ou déjà assemblées en éléments à moitié construits. Des pelleteuses de dix tonnes, des tractopelles et des bulldozers sans conducteur. Si vous ne saviez pas comment ce travail était mené ou combien d'hommes se proposaient de le faire, vous auriez pu croire qu'il n'aurait jamais de fin.

« Ne t'inquiète pas, dit le contremaître. Ce n'est que temporaire. Dans quelques mois, on verra ce que le printemps peut nous offrir. »

Daniel examina l'homme sur sa chaise. Autrefois sec comme un coup de trique, il avait désormais la peau flasque au niveau du ventre. Une chemise de travail qui lui allait mal et une alliance enfoncée de façon permanente dans son doigt nouveaux.

« Je ferais mieux de me mettre au boulot », dit Daniel.

Le contremaître lui fit un signe de la main et retourna à sa paperasserie. Daniel quitta le bureau, ferma la porte derrière lui et descendit lentement les marches. Arrivé au pick-up, il ouvrit la portière et resta là, une main sur le montant de la vitre et l'autre sur le rebord du coffre. Il sentit les bords déchiquetés des trous de boulon sur la paroi et serra jusqu'à ce que le métal écorche le coussinet de son majeur et sa paume, puis il serra un peu plus fort avant de lâcher.

Daniel retourna au parking à la fin de sa journée et rangea son équipement de travail dans le pick-up. Un fragment de métal s'était égaré dans sa manche pendant une soudure, l'avait brûlé et avait creusé un étroit sillon dans son avant-bras le temps qu'il réagisse et le

secoue pour s'en débarrasser. Les poils étaient roussis sur une ligne sinueuse qui allait du coude au poignet. Ça pouvait encore, comme sa chemise de travail.

Tandis qu'il fouillait la cabine à la recherche de pommade antiseptique, un gigantesque soudeur du nom de LeBlanc sortit du bureau du chantier et laissa battre la porte. Il tenait une enveloppe qu'il fourra dans la poche de sa combinaison. Il passa devant le pick-up de Daniel en se dirigeant vers le sien. L'homme semblait parler tout seul. LeBlanc, comme Daniel, était né et avait grandi dans la région, même s'il avait fréquenté le lycée francophone et était plus jeune de quelques années. Daniel appliqua la pommade sur son bras, mais il n'avait rien pour couvrir la brûlure. Il roula ses manches de chemise jusqu'au coude. LeBlanc monta dans son pick-up, qui bougea sous son poids et bougea encore quand il en redescendit.

« Ils t'ont baisé, toi aussi ? demanda-t-il.

– Ouais », confirma Daniel.

LeBlanc secoua la tête.

« Tu veux aller prendre une bière ? »

Daniel ne répondit pas tout de suite. Il regarda instinctivement son poignet, mais il ne portait plus de montre depuis des années. Il le fixa d'un air stupide une seconde de plus, puis laissa retomber son bras.

« Je te suis », dit-il.

Ils s'étaient installés sur des tabourets au bar et étaient seuls, sans personne ni d'un côté ni de l'autre. LeBlanc faisait presque une tête de plus que Daniel et avait des mains dignes de celles d'un monstre dans un film d'horreur. Des doigts massifs qui avaient été cassés s'étaient mal ressoudés et avaient été recassés. Ses ongles étaient rongés et réduits à des bosses calcifiées. LeBlanc avait encaissé un chèque de paie au bar et il donnait l'impression de vouloir essayer d'en boire une bonne partie. Derrière le comptoir, une télé diffusait une sorte de championnat de descente. LeBlanc prit une cacahuète dans le bol près de lui et la lança d'une pichenette en plein sur l'écran.

« Tu n'aimes pas le ski ? demanda Daniel.

– Tu connais un autre sport aussi parfait pour les trous-du-cul, toi ? » dit LeBlanc.

Daniel rit. Et approuva. Ils burent en discutant boulot, femmes,

enfants. LeBlanc avait quatre filles et un garçon. Le premier était né avant même qu'il ne se considère lui-même comme un adulte. Puis le gaillard imposant s'arrêta soudain en plein milieu d'une phrase et resta silencieux un moment.

« T'es toujours de mèche avec les bikers et ces Indiens ? finit-il par demander doucement.

– Pardon ?

– Ces trucs que tu fais au black, dit LeBlanc. Tu vois ce que je veux dire. »

Daniel n'essaya même pas de l'embobiner. Il avait l'estomac plein de bière et la fatigue le gagnait alors que la soirée avançait tant bien que mal. Il expliqua à LeBlanc qu'il ne faisait plus ce genre de boulot.

« Allez, dit LeBlanc.

– C'est la vérité, mon pote. »

Le visage de LeBlanc prit un air revêche. Il avala une gorgée de bière.

« On se connaît depuis longtemps, dit-il. Et tu sais quel genre de type je suis.

– Je sais. Mais je peux pas t'aider. C'est pas du tout ce que tu crois.

– Tu sais pas ce que je crois. »

LeBlanc gardait les yeux baissés.

« Tu devrais tout faire sauf ce que j'ai fait, dit Daniel. Je suis rangé, mec. Putain, t'aurais même pas dû poser la question. »

LeBlanc n'ajouta rien. Daniel se leva de son tabouret, traversa la salle et s'engagea dans le couloir qui menait aux toilettes. Celles des hommes étaient indiquées par un petit coq en bois sur la porte. Daniel entra et fit face à l'urinoir en métal. Personne d'autre dans la pièce. Tout en se soulageant, il lut les graffitis sur le mur devant lui. Quelqu'un avait écrit sur le plâtre, à hauteur de visage : « La vie, C chiant ».

La porte s'ouvrit alors que Daniel remontait sa fermeture éclair. LeBlanc fit un pas dans la pièce, mais n'alla pas plus loin. Il fit passer son T-shirt par-dessus sa tête et le jeta sur la rangée de lavabos contre le mur. L'homme avait le ventre un peu grassouillet, mais il était lourd de muscles en dessous et au niveau des épaules, du torse et des bras. On lisait dans ses yeux l'air déterminé d'un type bourré.

« Putain, c'est quoi ce bordel ? » dit Daniel.

LeBlanc se contenta de lever les poings.

« Je le prouverai, dit-il.

– Prouver quoi ? » demanda Daniel.

Mais l'énorme gars était déjà sur lui. Les toilettes devaient faire six mètres de long et entre les cabines et les lavabos, Daniel n'avait nulle part où aller pour l'esquiver. LeBlanc lui tomba dessus à bras raccourcis et le frappa violemment. Daniel se protégea et il était suffisamment calme pour lui demander d'arrêter. Il le saisit par le cou, mit sa tête sous son menton et le repoussa. LeBlanc continua à cogner, il avait des membres impressionnants et balançait un crochet du gauche sur le haut du front de Daniel qui le projeta, chancelant, contre les cabines. Daniel se remit sur pied avec, au début, une drôle de démarche. Son pied droit traînait, mou, sur le carrelage. Quand LeBlanc avança, Daniel lui asséna un coup de pied de face dans l'estomac avec sa jambe d'attaque, ce qui le fit reculer d'un pas. Daniel eut le temps de ramener sa jambe droite et lui balançait un coup de pied dans le gras de la cuisse.

LeBlanc laissa échapper un son bizarre et commença à trébucher en avançant sur sa jambe touchée. Mais il bougeait encore trop vite et avait les bras suffisamment longs pour agripper Daniel, et ils basculèrent ensemble, LeBlanc tombant sur Daniel et le clouant sur le sol dégueulasse des toilettes de tout son poids. Daniel ne voyait rien et était incapable de se libérer. Une odeur âcre, moite, qu'il ne pouvait s'empêcher de respirer à fond. Quelqu'un entra dans la pièce et ils entendirent le type jurer et repartir à la hâte. Des bruits de pas secs dans le couloir.

Et là, enterré sous le corps de géant, Daniel ressentit une chose qu'il n'avait pas ressentie depuis des années, pas depuis ses tout premiers combats, quand il était encore un bleu chez les amateurs. Une véritable panique. Il essaya de s'extirper tandis que LeBlanc pesait de tout son poids et l'étranglait presque. Daniel prenait des coups de poing courts sur le côté de la tête qui l'ébranlaient tant étaient grosses les paluches de LeBlanc, comme des battoirs. Il se calma, et quand LeBlanc tenta de se redresser, il lui donna un coup de coude par en dessous et se mit en garde papillon, les genoux repliés et les tibias sous les cuisses de son adversaire. Celui-ci ne savait plus quoi faire et lorsqu'il recommença à balancer des coups de poing, il se trouva déséquilibré et Daniel le souleva et le repoussa sur le côté. Il posa un genou sur le carrelage, arracha du sol la main qui supportait LeBlanc

et le fit rouler. Le mit sur le dos et le maintint là.

LeBlanc essaya de déplacer Daniel, mais il n'avait plus la moindre force et peinait à respirer. Daniel relâcha ses bras, passés autour du cou et de l'épaule de LeBlanc, le temps de repousser le bras de son adversaire contre sa tête massive. Puis il raffermi sa prise à l'aide de son biceps gauche et de son avant-bras en écrasant le cou de LeBlanc, sa tête et son épaule clouant d'une forte pression le bras gauche du grand costaud. Daniel l'étranglait déjà sérieusement, mais il écarta ses jambes et les balançait par-dessus les genoux de LeBlanc afin de se retrouver à plat ventre à côté de lui, parachevant la prise. LeBlanc essaya de ruer et frappa Daniel derrière la tête de sa main libre. Au bout de quelques secondes à lui marteler ainsi maladroitement le dos du poing, il abandonna et devint tout mou.

Daniel desserra enfin les mains et se mit à genoux. Le bras de LeBlanc avait un léger mouvement convulsif sur le sol. Daniel lui tapota la poitrine et se leva. Il se dirigea vers les miroirs près des lavabos. Une marque de coup sur le front là où LeBlanc l'avait touché. Une traînée de sang juste au milieu du menton, provenant d'une entaille sur sa lèvre inférieure. Des égratignures et des éraflures d'un côté du visage. Des pans de sa chemise assombris par la sueur, la sienne comme celle de LeBlanc. Il n'arrivait pas à reprendre son souffle. Il se sentait tout bizarre et vomit dans le lavabo. Encore et encore, jusqu'à n'avoir plus rien à rendre. À la fin, il but au robinet et rinça la cuvette. Il s'aspergea le visage et laissa l'eau froide couler sur ses mains. Retourna à l'endroit où LeBlanc était étendu. Il s'agenouilla et posa ses mains sur son visage. L'homme avait déjà commencé à s'agiter et à revenir à lui. Daniel gifla l'homme à terre pour lui faire reprendre connaissance.

LeBlanc était encore un peu chancelant quand ils le chargèrent sur le siège passager de son pick-up. Daniel et un autre homme de chaque côté ainsi qu'une serveuse arborant plusieurs tatouages furent nécessaires pour le pousser par derrière. LeBlanc ne vivait qu'à environ un kilomètre et demi du bar et Daniel conduisait son pick-up tandis que la serveuse suivait dans celui de Daniel. Sa journée était terminée et il avait accepté de la raccompagner ensuite chez elle, à la sortie de la ville.

Quand ils arrivèrent chez LeBlanc, toutes les fenêtres étaient sombres et il n'y avait pas d'autre véhicule dans l'allée. LeBlanc avait suffisamment récupéré pour parler et marcher, mais il ne prononça pas un mot. Il était encore assommé par l'alcool en plus d'être vraiment tombé dans les vapes. Une fois le véhicule à l'arrêt, les deux hommes se rejoignirent à l'avant du pick-up, et LeBlanc s'excusa et serra la main de Daniel. Lequel l'accompagna en haut du chemin, jusqu'à sa porte d'entrée, et tâtonna avant de trouver la bonne clé. Il s'avéra que la porte n'était pas verrouillée. LeBlanc pénétra à l'intérieur.

Daniel redescendit l'allée vers son propre pick-up et la serveuse se glissa sur le siège passager. Elle avait les cheveux noirs et un anneau à la lèvre. Il ne l'avait jamais vue, ne connaissait même pas son nom de famille.

« Sa bonne femme va probablement lui en coller une elle aussi », lâcha la jeune femme.

Daniel leva les yeux vers la maison. Toujours pas de lumière aux fenêtres.

« Je crois que personne d'autre ne vit là depuis un moment », dit-il.

Quand Daniel arriva chez lui, il lui restait plusieurs heures à tuer avant la fin de la journée. Il s'assit sur les marches du perron dans ses vêtements de travail, comme s'il pouvait être rappelé d'une minute à l'autre. Lorsqu'il entra dans la maison, il ouvrit le frigo et resta planté là. Il prit une bière, jeta un coup d'œil à la pendule et la remit au frais sans y toucher.

Il s'assit dans l'escalier de la cave et enveloppa ses mains. Quatre mètres cinquante de tissu pour mieux maintenir os et ligaments. Il enfila ses gants de seize onces usés jusqu'à la corde, et fixa solidement les bandes velcro. Il balança des jabs et un direct du droit jusqu'à ce que le sac et ses gants soient débarrassés de la poussière. Il se déplaçait sur la pointe des pieds. Faisait passer son poids d'un pied sur l'autre et secouait ses membres las. Il étira les tendons du jarret, les bras et le cou et balança jab sur jab. Il essaya des crochets, mais rien n'allait. Il revint aux jabs et de temps en temps lançait un lourd direct du droit. Le bol de son pied droit s'accrochait au béton et la puissance se transférait à son mollet, ses fessiers et son buste. Le couple de torsion du boulet de démolition qu'était son épaule. Le sac tremblait au bout de ses chaînes et la poutre transversale vibrait. Quand il décochait un direct du droit franc, le sac pliait, tressaillait et se balançait en décrivant une large orbite. S'il y avait eu quelqu'un en haut, cette personne aurait pu croire qu'il fracassait la machine à laver à coups de marteau.

Une heure plus tard, Daniel était debout, les mains derrière la tête. Pompait autant d'air qu'il pouvait. Il finit par laisser retomber ses bras, puis détacha avec les dents le velcro d'un de ses gants. Il retira les deux l'un après l'autre, les posa sur les marches et s'assit. Il déroula les bandes trempées, les mit en boule et les jeta dans la machine. Il se leva, se dirigea vers l'évier de la buanderie et ouvrit le robinet. Il se pencha et but jusqu'à ce que l'eau froide lui brûle les entrailles. Il se redressa, prit d'amples et profondes respirations et but à nouveau. Puis il ferma le robinet, alla à l'escalier et ramassa ses gants.

Il avait arrêté le pick-up sur le gravier au bord de la route de façon à avoir une vue dégagée, à travers une petite parcelle de champ pierreux, sur l'endroit où se trouvait la maison. Un modeste bâtiment à un étage dans un des plus anciens quartiers de la ville. Il observait les modifications apportées à la structure, l'agrandissement du garage. Un bateau sur une remorque au milieu de la pelouse, sous une bâche. Ils avaient récemment construit une piscine hors-sol qui occupait presque tout le terrain à l'arrière. Il y avait eu une mare à cet endroit qu'ils avaient dû combler.

Cette maison avait été celle de son père pendant quarante-sept ans et avait ensuite appartenu à Daniel encore cinq ans avant qu'il doive la vendre pour ne pas tout perdre. Ils s'étaient retrouvés fauchés peu après que Daniel avait dû cesser de combattre, et tout ce qu'ils possédaient alors, c'était la maison qu'on leur avait laissée. Deux ans de travail aléatoire, des postes minables et mal payés, les avaient forcés à prendre une hypothèque, et l'année encore pire qui avait suivi les avait conduits à souscrire un nouvel emprunt à la banque. Quand ils avaient finalement vendu la maison, ils avaient toute une série de prêts sur le dos et étaient plombés par le crédit hypothécaire qui leur coûtait plus que ce dont ils pouvaient s'acquitter. Ils avaient fini de payer la banque, mais remboursaient toujours les autres crédetes, mois après mois. Daniel avait même demandé de l'argent à Clayton, juste une fois, puis s'était juré de ne plus jamais le faire, vu le temps que ça lui prenait pour rembourser cette dette en travaillant de ses mains avant de pouvoir commencer à gagner sa vie.

Il attendit encore un peu, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus supporter de regarder l'endroit. À l'instant où il démarrait, quelqu'un sortit sur la terrasse à l'arrière et regarda dans sa direction. Se protégeant les yeux de la visière de sa main à plat. Daniel baissa la vitre et tendit le poing en lui faisant un doigt. L'homme sur la terrasse continuait de regarder. Puis il fit un signe de la main. Daniel quitta l'accotement et s'en alla.

Des autobus jaunes allaient et venaient sur la neige et la gadoue. Daniel était assis dans son pick-up, essayant de se souvenir s'il était déjà monté dans un bus comme ceux-là, en vain. Des gamins

couraient, avec leurs cartables qui se balançaient dans leur dos, et certains étaient bien habillés, tennis de marque aux pieds, des sacs à dos et des vêtements achetés neufs rien que pour eux. Leurs revers de pantalon salis peu à peu par la terre et le sel tandis qu'ils marchaient. D'autres enfants portaient des vêtements qu'on leur avait donnés et qui leur allaient mal, assortis d'une coupe de cheveux maison, et d'autres encore étaient débraillés, leurs sacs à dos et leurs baskets flingués. Leur âge s'échelonnait de cinq à treize ans et Daniel retrouva chez plusieurs d'entre eux les visages d'hommes qu'il connaissait, de filles qu'il avait connues dans sa jeunesse et qui devaient maintenant avoir la trentaine. Tous étaient regroupés là, quelques-uns minuscules et la voix haut perchée. Plusieurs parmi les plus vieux étaient trop grands pour leur âge et Daniel imaginait leurs problèmes ou ceux qu'ils causaient.

Il sortit du pick-up et ferma la portière, puis resta là à attendre. Des traces à peine visibles de son souffle dans l'air. Il portait une veste légère, mais le froid ne le gênait pas. Il voyait des parents qui patientaient au volant de leurs voitures, d'autres à la porte de l'école en train de parler aux professeurs ou de discuter entre eux. Il resta près du pick-up ; la fillette n'apparaissait toujours pas. Une nervosité soudaine au plus profond de sa poitrine qu'il ne pouvait ni contrôler ni justifier. Il attendit jusqu'à ce que presque tous les enfants soient partis, puis il remonta dans son véhicule et démarra le moteur.

Il ne roulait pas depuis longtemps, parcourant les rues du quartier à la recherche de sa fille, quand il la vit près de la clôture de l'école. Daniel la reconnut à sa démarche, malgré la centaine de mètres qui les séparaient. La fillette suivait trois garçons qui en suivaient un autre. Daniel grilla presque un stop et les rattrapa rapidement.

Lorsqu'il arriva à leur niveau, ils avaient commencé à se battre en plein milieu du trottoir, les trois copains contre l'autre gamin, qui était bien plus petit. Quelques rapides coups de poing désordonnés et le garçon était à terre dans un sale état avant même qu'ils commencent à le tabasser. Le plus balèze de la bande le frappa dans le dos et lui balança des coups de genou dans le flanc. Il cognait méchamment et ses poings avaient une certaine force. Mais les deux autres arrivaient à peine à maintenir au sol le gosse dépenaillé qui gémissait, grognait et jurait en leur demandant d'arrêter. Daniel donna un brusque coup de volant et stoppa violemment au bord du trottoir, que vint heurter son

pneu avant. En ouvrant la portière à la volée, il les vit qui traînaient leur victime dans la neige pour l'étouffer et en bourraient son blouson et l'arrière de son pantalon à pleines poignées. Les chaussures de Daniel touchèrent le sol juste au moment où Madelyn arrivait près des garçons.

Elle retourna le plus costaud de la bande en l'empoignant par l'épaule, lui balança un direct du droit dans la figure et il se retrouva assis sur le trottoir. Puis elle saisit le plus proche de ses deux copains par le col de son blouson et le mit à genoux. Il était bien plus grand qu'elle, mais il ne l'avait pas vue venir. L'autre fit volte-face et lâcha le gamin au sol assez longtemps pour la jauger. Le plus costaud était de nouveau debout, capable de la tuer, mais Daniel hurla si fort qu'il se figea et faillit perdre l'équilibre une fois de plus. Des gouttes de sang coulant de sa narine. Ils s'écartèrent, mais Madelyn était empêtrée avec l'autre garçon, qu'elle continuait de bourrer de petits coups dans le ventre, et en luttant, il la fit tomber dans la neige. Daniel passa entre les deux autres et saisit le plus balèze par le dos de son blouson et sa ceinture, avant de le soulever dans les airs comme un fagot de petit bois. Puis il l'emmena quelques mètres plus loin et le laissa tomber. Madelyn se releva en même temps que l'autre brute avec qui elle s'écharpait et ils se lâchèrent.

Dès que le gamin au sol vit de nouveau la lumière du jour, il sauta sur ses pieds et se précipita sur son adversaire le plus proche, le deuxième par la taille et le dernier à s'être jeté dans la bagarre, qui était toujours debout. Celui-ci prit un uppercut magistral dans l'oreille, bascula dos vers la route et se fracassa contre une vieille armoire électrique sur le trottoir enneigé. Il se tenait le côté de la tête et gardait les yeux fermés, les paupières serrées. Le gamin brutalisé avait des traces de larmes sur les joues. Les yeux fous. Daniel l'empoigna et l'immobilisa avant qu'il prenne un autre coup. Le garçon se débattit pour essayer de se libérer, mais au bout de quelques secondes il se calma, tout l'air sembla s'échapper de son corps et il se rassit lourdement. Ses cheveux mouillés étaient hérissés sur sa tête et il avait de la neige dans le creux de l'oreille. Son blouson pendait, ouvert, la fermeture éclair bousillée. Le grand qui avait pris un coup à l'oreille s'éloignait déjà dans la rue au petit trot et le plus costaud aidait son copain à se relever.

« Putains d'enfoirés, dit le gamin. On va vous tomber dessus. Et

aussi à tous ces sales Peaux-Rouges que vous avez comme potes. »

Daniel se dirigea vers lui et les garçons essayèrent de se carapater. Ils ne furent pas assez rapides et Daniel botta le cul du plus grand au moment où il commençait à courir ; le gamin trébucha et tomba tête la première sur la chaussée. L'autre était déjà debout et courait, rapidement suivi par le troisième de la bande, qui boitillait.

« Je connais ton père, petit ! cria Daniel. Tu peux lui dire qui a fait ça et lui demander s'il veut en discuter. »

Le gamin s'arrêta juste le temps de lui faire un doigt d'honneur.

« Si j'étais méchant, je te dirais pourquoi il ne bougera pas un cil », poursuivit-il.

Le gamin cracha sur la route et continua à courir. Daniel garda les yeux fixés sur le groupe un petit moment puis se retourna pour jeter un œil au même qu'ils avaient tabassé. Il n'y avait plus que Madelyn, le visage rouge et la queue de cheval en désordre. Le garçon était parti.

« Il s'est tiré », dit-elle en pointant le doigt.

Daniel parcourut des yeux les ruelles voisines et les allées entre les maisons, mais il ne vit pas le petit. Il y avait des taches de sang dans la neige, un sac à dos solitaire qu'une de ces petites brutes avait oublié dans sa fuite. Madelyn était partie chercher son cartable et revenait en époussetant la neige dessus. Elle alla vers le sac abandonné, le ramassa par la bretelle et le balança au loin. Il heurta le haut de la clôture de l'école et se retourna, répandant son contenu dans la cour. Daniel la rejoignit sur le trottoir et saisit son menton d'une main. Elle s'arrêta. Des égratignures sur sa joue droite et son front.

« Ça va ? demanda-t-il.

– Ouais.

– Bon. Maintenant, monte dans ce foutu pick-up. »

La vitre de Madelyn crissa et descendit par à-coups jusqu'à la moitié. Elle reçut de l'air froid sur le visage et mit la main dehors.

« Laisse-moi voir ça », dit Daniel.

Elle rentra la main, qu'il prit dans la sienne et dont il examina les jointures. Des rougeurs, mais rien de plus. Il appuya le pouce sur chaque articulation et elle n'émit pas un son jusqu'à ce qu'il arrive à celles de l'index et du majeur.

« Ça fait très mal ?

– Un peu. »

Il la lâcha et elle se frotta la main, la remit à l'extérieur. Ils ne dirent rien pendant un long moment.

« T'es fâché contre moi ? » demanda-t-elle.

Il secoua la tête, regardant fixement la route.

« Je ne veux pas que tu te battes.

– Tu t'es battu toi aussi, dit-elle. Mince, tu t'es même battu pas plus tard que la semaine dernière. »

Daniel secoua la tête. Il portait encore les marques de son échauffourée avec LeBlanc.

« Ça n'aurait jamais dû arriver », dit-il.

Madelyn respirait toujours fort. Daniel tendit la main et lui étreignit l'épaule. La fillette tremblait un peu. Toute cette adrénaline qui circulait dans ses veines et n'avait plus nulle part où aller.

« Peut-être que si tu m'avais appris...

– Ça suffit », dit-il.

Madelyn se tut. Daniel se contentait de regarder la route. Il sembla se ratatiner un peu sur son siège. Sa fille resta silencieuse une minute avant de lâcher :

« Tu connais vraiment le père de ce garçon ? Celui qui t'a insulté.

– Oui, et c'est justement pour ça que je sais de quoi il est fait », répondit Daniel.

Madelyn entreprit de refaire sa queue de cheval, ôta l'élastique et le remit, tandis que Daniel inspectait le quartier tout en conduisant. Des maisons de brique entourées de chênes dénudés et de clôtures en bois, auvents et terrasses sur mesure. Des lotissements aux façades en bois et en brique avec de larges allées et des revêtements extérieurs colorés. Des maisons en bardage et toile goudronnée, avec des bardeaux de toit bruts et noirs et des garages démolis, des jardins de rocaïlle, des pelouses envahies de digitale et couvertes de neige. Ils passèrent devant des maisons que Daniel connaissait et d'autres dont il ignorait à qui elles appartenaient.

« Au moins, tu as lancé correctement ce coup de poing, dit Daniel. Si tu t'étais cassé la main, t'aurais été foutue. »

Il pouvait la voir sourire dans le reflet de la vitre.

« Mais ce n'est pas une raison pour recommencer, tu m'entends ? » dit-il.

Elle dit qu'elle ne le ferait plus. Essayait de lui offrir un visage de pierre en faisant cette promesse. Daniel jeta un regard appuyé à sa fille et sut qu'il était trop tard depuis longtemps pour qu'elle la tienne.

C'était un jeudi après-midi, Daniel avait fini tôt sa demi-journée. Il se dirigea vers son pick-up, s'assit dans la cabine et fixa un instant le bureau du contremaître. Baissa la tête et respira consciencieusement. Puis il quitta le site et suivit la route de campagne qui menait hors de la ville. Il dépassa l'intersection où il était censé tourner pour rentrer chez lui et continua à rouler, apercevant depuis le pont la route de sa maison. À côté de lui, sur le siège, il y avait un vieux sac de sport plein à craquer.

Une demi-heure plus tard, il pénétrait sur un parking criblé de nids-de-poule devant un petit complexe industriel. Trente centimètres de neige sur le toit plat. Les pneus du pick-up traversèrent l'étendue de boue mêlée de neige fondue et de sel. Le complexe se composait de quatre ensembles de locaux dont un seul était occupé. Les autres étaient fermés avec des barreaux et des planches ; sur les portes étaient affichées petites annonces, offres de vente et de location, ou notifications d'abandon. Daniel repéra trois véhicules sur le parking, dont un qui lui était familier. Il finit par couper le moteur du pick-up et sortit avec son sac. Il traversa le parking en direction de l'unique façade éclairée. Une légère pluie glacée tombait sur ses cheveux et son visage tandis qu'il marchait.

De l'extérieur, Daniel observa le local vide, un ordinateur laissé sans surveillance sur un bureau. Des chaises usées jusqu'à la corde de chaque côté. Des photos encadrées étaient accrochées au mur derrière le bureau et des posters étaient punaisés autour de la pièce et scotchés sur la vitre en façade. De la lumière au fond d'un long couloir sombre. Il savait que la porte d'entrée ne serait pas fermée à clé, alors il la poussa et entra. Une odeur de sueur et de vieux cuir, d'humidité, de désinfectant. Puis il entendit un son ressemblant à une détonation. Des bruits de pieds nus traînant sur le sol. Quelqu'un qui se défoulait sur un truc, la pièce ouverte et le bruit qui résonnait contre les murs en parpaings nus. Daniel sourit et laissa ses chaussures à l'endroit où d'autres hommes avaient retiré les leurs. La porte d'entrée ne s'étant pas refermée complètement derrière lui, il prit le temps de la tirer

avant de s'engager dans le couloir.

Ils s'arrêtèrent en le voyant. Juste un instant. Puis ils reprirent. Deux hommes étaient sur le ring, l'un tenait les pattes d'ours et le second ne portait rien d'autre qu'un short et des gants. Un troisième sautait à la corde dans un coin de la pièce, sur un tapis de sol vert, et il se tourna quand Daniel entra, puis très vite se remit à sauter tout en observant les hommes sur le ring. Un chrono était posé sur une table au coin du ring et égrenait les secondes. À cinq minutes une sonnerie stridente retentit et l'entraîneur prit un dernier coup, puis baissa les palettes. Le combattant sur le ring leva les bras et noua ses mains derrière la tête. L'entraîneur lui parla tout près et l'homme hocha la tête en le regardant droit dans les yeux. L'entraîneur leva les pattes d'ours et il recommença à frapper de ses gants mais cette fois en bougeant les pieds, en avant et en arrière. La toile humide sous ses pieds, là où sa sueur s'était répandue. Daniel attendit au bord du ring jusqu'à ce que l'entraîneur se tourne vers lui. La peau mate. Le nez plat, le cartilage disparu depuis longtemps. Il se pencha sur les cordes. Plissa les yeux puis eut un léger sourire.

« Qu'est-ce que tu fais là ? cria-t-il.

– Salut, Jasper, dit Daniel.

– Ça fait un bail, mec.

– J'ai entendu dire que tu avais rouvert boutique. »

Jasper se redressa complètement et montra de la main le gymnase, les nouveaux tapis, le tablier du ring et les cordes. Des haltères sur un râtelier le long d'un mur, des sacs de frappe et des poires à uppercut pendus par des chaînes au plafond et alignés sur le mur opposé. Une seule tour de frappe de boxe thaï usée reposant sur un socle rempli de sable, aussi solide qu'un pilier en béton.

« C'est beau, non ? dit l'entraîneur.

– Ouais, c'est quelque chose, dit Daniel.

– C'est quand même pas comme l'ancien gymnase.

– Non. Mais c'est bien. »

Jasper montra le sac de sport de Daniel.

« T'es venu t'entraîner ?

– C'est l'idée.

– Tu as tout ce qu'il faut ?

– Oui, m'sieur.

– Les vestiaires sont là-bas sur la gauche. Si tu as besoin de strap ou

de bandes, appelle-moi. »

Daniel hochâ la tête et ramassa son sac. Il traversa tout le gymnase en direction des vestiaires. L'homme sur le ring avançait et reculait, l'air d'avoir oublié qu'il n'était pas seul. Celui qui s'entraînait dans un coin de la pièce n'avait pas cessé de sauter à la corde. Maintenant, il dévisageait Daniel. Son visage ne trahissait rien. Une peau sombre tendue sur un nez tordu et des arcades sourcilières rafistolées.

Daniel arriva chez lui au crépuscule. Au moment où il descendait du pick-up, Sarah ouvrit la porte d'entrée. Elle le détailla de la tête aux pieds tandis qu'il grimpait les marches avec son sac de sport, puis se retourna et entra. Daniel laissa tomber son sac dans le couloir et l'écarta du pied. Il suspendit son blouson et partit la rejoindre à la cuisine, mais elle en sortait déjà avec leur dîner.

« Il ne fallait pas m'attendre, dit-il.

– Ne t'inquiète pas », dit Sarah.

Elle déposa les plats sur la table. Poulet rôti et pommes de terre sautées, salade verte dans un grand bol au centre. Deux bouteilles de bière.

« Assieds-toi, dit-elle.

– Où est la petite ? »

Sarah fit un signe de tête en direction du salon.

« Je l'ai laissée manger devant la télé. Elle ne tenait pas en place. Et elle n'arrêtait pas de traîner dans la cuisine. Tout ce que je sais, c'est que son caractère impatient ne lui vient pas de moi. »

Daniel s'installa à la petite table de la salle à manger et attendit. Sarah était repartie à la cuisine éteindre le four, puis elle revint et s'assit à son tour. Il coupa un morceau de poulet et l'observa en mastiquant. Ils parlèrent peu. Percevant du bruit en provenance du salon, Daniel regarda par-dessus son épaule pour apercevoir Madelyn. Il avala une nouvelle bouchée, et encore une autre. Sarah s'arrêta et posa ses couverts sur la table.

« Va la voir, espèce d'idiot », dit-elle.

Presque chaque jour, Daniel quittait le chantier à midi. Roulait pendant une heure au volant de son pick-up, à l'extérieur de la ville, tout en mangeant d'une main le déjeuner que sa femme lui avait préparé la veille au soir. La porte du gymnase était toujours ouverte. Quand il entra, il trouvait généralement Jasper à l'intérieur qui tenait les pattes d'ours pour les jeunes combattants, mais parfois le coach était assis sur une chaise à l'extérieur du ring tandis que ses assistants dirigeaient les exercices. En semaine, des cours étaient programmés le matin et, lorsque Daniel arrivait, il y avait des jeunes dans le vestiaire, certains silencieux et d'autres qui se racontaient des conneries. Aucun d'eux ne savait qui il était. Mais ils remarquaient la marque en croissant sous son œil gauche, les tissus cicatrisés sur ses arcades sourcilières, ses mains cassées et recassées aux jointures épaisses. La musculature d'un type qui avait gagné sa vie sur le ring et peut-être aussi en partie sur une ferme, ou en traînant une lance à incendie, ou encore en soudant des pièces métalliques, comme Daniel le faisait désormais. Il attendait dehors et ne commençait à s'entraîner qu'une fois qu'ils étaient tous partis.

Le plus souvent, il n'y avait en début d'après-midi qu'une demi-douzaine de gars dans la salle. Certains connaissaient Daniel à cause de la photo accrochée dans l'entrée, ou parce que son nom était apparu au milieu des bavardages de vestiaires ou dans les rumeurs qui circulaient dans le milieu. Il était évident que Jasper était incapable d'ignorer la présence de Daniel quand il travaillait, il l'étudiait du coin de l'œil tout en entraînant d'autres combattants. Mais il ne perdait jamais de vue les pattes d'ours qu'il tenait ou les coups qui lui arrivaient dessus. Si un gars baissait sa garde, il prenait un coup de palette sur la tête ou un coup de tibia dans la cuisse, puis il se remettait en position et oubliait complètement Daniel.

Pendant une semaine, ce dernier ne fit rien d'autre que sauter à la corde, boxer dans le vide, et travailler un peu au sac. Il étirait ses ligaments et ses tendons et redécouvrait des muscles oubliés depuis longtemps. Tout en s'exerçant, il veillait à respirer profondément en

libérant le diaphragme. Expirait fort à travers le protège-dents en projetant ses poings. Sa sueur dégoulinait jusqu'à ce que ses pieds nus glissent sur le tapis. Il changeait alors son T-shirt trempé et revenait. Épongeait encore le sol et travaillait jusqu'à ce qu'il lui faille commencer à songer à rentrer.

Un jour, vers la fin du mois, quand Daniel arriva au gymnase, il n'y avait qu'un entraîneur adjoint et un adolescent, un moins de soixante-dix-sept kilos. Daniel se changea et rangea ses affaires au vestiaire, puis partit s'entraîner. Entre-temps, Jasper était sorti d'une chambre bricolée au fond du gymnase et il bâillait, assis au coin du tablier du ring. Il vit Daniel et lui fit signe d'approcher.

« Ça te dirait de passer à la vitesse supérieure aujourd'hui ? De bosser pour de bon ? demanda-t-il.

– Bien sûr », dit Daniel.

Jasper commença à étirer ses bras, passa ses coudes derrière la tête et se pencha un peu sur le côté. Il avait du sang thaïlandais et philippin du côté de sa mère, hollandais et canadien du côté de son père. Il avait passé la plus grande partie de sa vie dans des villes du centre de l'Ontario, à l'exception de quelques déplacements à l'étranger et d'un plus long séjour en Thaïlande, au cours duquel il s'était entraîné et avait combattu.

« Attrape des protège-tibias derrière toi si tu n'en as pas apporté, dit-il. Échauffe-toi et donne-moi une minute avant de commencer à me cogner dessus. »

Une fois prêt, Daniel fixa ses protège-tibias. Jasper l'attendait sur le ring. Il monta les quelques marches derrière le poteau, marqua un temps avant de franchir les cordes en baissant la tête. Jasper portait lui aussi des protections rembourrées sur ses jambes courtes qui ressemblaient à des troncs d'arbre, et un T-shirt usé qui tirait un peu sur son estomac. Plus empâté que dans le souvenir qu'en avait Daniel, mais derrière se cachaient toujours les mêmes muscles d'acier. Daniel sentit la toile sous ses semelles, un fin tapis de sol et des lattes de bois en dessous. Il étudia les parties de tissu fané là où on avait lavé et frotté les taches.

« C'est un des tapis de l'ancien ring, n'est-ce pas ?

– Il est neuf, répondit Jasper.

– Vraiment ?

– Il n'y a pas de sang à toi là-dessus. Si c'est à ça que tu penses.

– J’ai espéré et prié pour que ces vieux tapis soient brûlés. »

Jasper haussa les épaules.

« Celui-là n’a jamais servi », dit-il.

Puis, de sa main droite couverte d’une mitaine, il fit signe à Daniel de venir.

Celui-ci s’approcha, la garde haute, le pouce du gant droit collé au sourcil et l’autre légèrement tendu devant son visage pour frapper et parer. Quelques pas en avant, en arrière, faisant passer son poids d’une jambe sur l’autre. Le coach le laissa se mettre en position, puis lui demanda des jabs, des croisés du droit, des doubles jabs et des frappes du bras avant. Il réclama davantage de mouvements de la tête, et si les mains de Daniel retombaient après un coup, alors Jasper balançait sa patte d’ours et Daniel devait avoir relevé sa garde pour éviter que la palette ne claque sur sa tête. Ainsi il la prenait sur le gant, l’épaule, le coude. L’entraîneur lui demanda de respirer, puis des crochets à la fin de ses directs. Des crochets du bras avant, des crochets courts en position rapprochée, des crochets du gauche longs après un jab, le pied gauche pivotant brusquement et les jointures transperçant la patte d’ours.

Au début, Daniel était crispé, furieux et déséquilibré. Il se reprit et frappa jusqu’à ce qu’il se sente plus détendu, cesse de balancer toute sa puissance et se concentre sur ses pieds. Il baissa peu à peu sa position, les rotations de son bassin et de son corps s’améliorèrent. Épaules, bras et mains suivirent. L’entraîneur lui aboya l’ordre de frapper plus fort, alors il transperça les pattes d’ours et ses bras tremblèrent jusqu’au coude. Mitrailla encore, dans cette pièce en béton caverneuse. Quand le coach annonça la fin de l’exercice, Daniel recula, leva ses mains au-dessus de la tête et arpenta le ring de long en large. Les deux autres hommes qui s’entraînaient à l’extérieur des cordes s’étaient interrompus.

Daniel eut du mal à faire entrer l’air à travers ses dents pendant une petite minute. Puis Jasper lui fit signe de revenir.

Il lui demanda d’armer des coups de pied du droit avec un une-deux et Daniel plongea son tibia dans la chair de la cuisse de son coach. Pendant un temps, il était soit trop près de lui, soit trop loin. S’était trop avancé pour lancer ses frappes armées, ou n’avait pas mis assez de puissance dans ses poings pour être à la bonne distance afin que l’impact soit propre. Ce n’était pas encore ça avec le bassin, il

n'arrivait pas à obtenir la torsion voulue et n'était jamais au bon endroit. L'entraîneur le repositionna et lui cria de faire tourner son coup de pied et, finalement, il en plongea un profondément dans la cuisse de Jasper, qui hocha la tête.

« C'est mieux, dit-il. Fais-m'en plus comme ça. »

Daniel commença à retrouver des sensations familières et lança des coups de pied plus forts. Jasper dut renverser son bras pour protéger sa jambe avec une patte d'ours. Puis il demanda à Daniel de faire des changements d'appui, le fit sautiller d'un pied sur l'autre et balancer un une-deux et un coup de pied bas du gauche. Daniel avait maintenant moins de problèmes avec le changement d'appui, mais son bassin était encore raide et il lui manquait toujours la puissance. Il poursuivit les exercices en essayant de surveiller son jeu de jambes, pour rester léger. Il avança et balança des frappes jusqu'à ce qu'il commence à ne plus en pouvoir, son T-shirt trempé de sueur pendouillant autour de son cou. Ses bras étaient de plus en plus lourds mais il les gardait haut, de peur que Jasper ne gifle d'un coup de patte d'ours ses oreilles à moitié en chou-fleur. L'entraîneur lui accorda une pause, alors Daniel arpena le ring une fois de plus, les bras en l'air et les yeux rivés aux chevrons en acier du toit du gymnase. Puis Jasper le rappela.

« Une-deux. Swing bas du droit, dit-il. Vas-y. »

Daniel fit plier les pattes d'ours avec ses poings et balança le coup de pied derrière et, cette fois-ci, Jasper le contra, leva haut sa jambe gauche, le genou plié afin que son tibia arrête celui de Daniel sur sa lancée. Brûlure dans la chair de la jambe, jusqu'à l'os. Sensation de chaleur après qu'elle se fut répandue dans son mollet et jusqu'au pied, le temps qu'il se remette en position. Ça ne dura pas plus de quelques secondes. Il n'avait pas ressenti cette douleur cuisante depuis des années. Daniel lança de nouvelles frappes et eut les mêmes sensations, mais de moins en moins fortes. Le coach prolongea l'entraînement quelques minutes de plus. Lui fit alterner les coups de pied et les contra jusqu'au dernier. Daniel prenait son temps avec la technique et tournait mieux son bassin maintenant, et quand il entraît au contact, son tibia s'en trouvait ébranlé, mais il souffrait en silence. Jasper indiqua la fin de l'exercice. Il tendit une des pattes d'ours et Daniel la toucha avec son gant, puis recula et secoua les jambes.

« Tu te sens comment ? » demanda l'entraîneur.

Daniel continua de bouger, frotta son tibia droit. Saisit son pied et le ramena sur ses fesses pour l'étirer.

« Bien », dit-il.

Il lâcha son pied et tendit sa main gantée.

« Il y a un truc pas normal avec tes jambes, ajouta-t-il. J'avais presque oublié. »

Jasper eut un grand sourire.

« Ces jambes ? dit-il. Je les ai eues toute ma vie.

– C'est pas censé être comme ça, à la base », répliqua Daniel.

L'entraîneur défit les straps de ses pattes d'ours et les laissa tomber sur le tapis. Entreprit de se débarrasser des crampes dans ses mains. Il continua de sourire à Daniel, mais ne dit rien. Daniel ôta ses gants et se dirigea vers le coin du ring où il avait posé sa bouteille d'eau. Jasper était déjà sorti des cordes et le rejoignit en faisant le tour.

« Tu reviens demain ? » demanda-t-il.

Daniel répondit par l'affirmative. Jasper tendit le bras et abaissa les cordes. Daniel passa entre, ses gants à la main, sauta au sol et traversa la salle. Ses plantes de pied étaient à vif et se plaignirent alors qu'il marchait.

Il rentra chez lui dans ses vêtements de travail juste avant dix-huit heures et lorsqu'il descendit du pick-up, ses jambes étaient déjà foutues. Il resta debout quelques secondes et tapa du talon sur le goudron, comme si ça pouvait y faire quelque chose. Il finit par récupérer la gamelle de son déjeuner et était sur le point d'attraper son sac de sport quand il se ravisa. Il ferma la portière et remonta l'allée avec précaution. Lorsqu'il arriva au perron, il parvenait tout juste à avancer.

Dans la chambre, il commença à se déshabiller et s'interrompit au moment de défaire sa ceinture. Crut entendre une voiture. Il resta immobile quelques instants. Rien. Sarah avait travaillé jusqu'à quinze heures, puis elle avait dû aller chercher Madelyn et faire des courses avant de rentrer à la maison. Il essaya de la situer sur la route, puis renonça, retira son pantalon et étudia ses jambes rougies. Elles allaient virer au bleu, mais il n'y avait pas de véritables dégâts. Malgré tout, ses os le faisaient déjà souffrir et ses muscles étaient fourbus et pleins d'acide lactique. Il s'assit sur le lit et examina ses plantes de pied,

l'une après l'autre. Puis il les reposa au sol et se regarda dans la glace. Essayait de se rappeler à quoi il ressemblait quand il combattait. Il se leva et grimaça en se dirigeant vers la salle de bain, fit couler la douche aussi chaude qu'il pouvait le supporter.

Deux jours plus tard, Sarah et Daniel étaient tous deux assis sur le canapé. Madelyn dormait dans sa chambre, d'où l'on pouvait entendre le chant des baleines sortir de la petite stéréo posée sur sa table de nuit. Un son qui se répandait, fantomatique, dans le couloir.

« On va entendre ce truc déprimant jusqu'à la fin des temps, dit Sarah. Tu es au courant ?

– Tout ce que j'ai fait, c'est lui donner cinq dollars au supermarché... »

Sarah s'affala dans les coussins. Ils regardaient les infos à la télé. Aucune bonne nouvelle à signaler dans le monde.

« Tu veux une bière ? reprit Daniel. Ou il est l'heure d'aller se coucher ? »

Elle se tourna lentement vers lui, comme si elle n'avait pas entendu. Elle ferma un œil et le rouvrit.

« Je suis partante pour une dernière », dit-elle.

Daniel se leva et avança pieds nus sur le plancher gauchi et froid. Traversa la cuisine. Mit deux bouteilles vides dans une caisse à côté de la porte de derrière et soudain se figea. Le vent cinglait le panneau de bois et hurlait, sourd, à travers les joints du chambranle. En fond sonore, les vagissements et les hurlements d'un animal. Lequel gémit encore une fois, puis cessa, et Daniel ne le réentendit pas. Il se leva et ouvrit la porte. Rien d'autre que le froid et les marches sous la pâle lueur de l'ampoule, l'obscurité au-delà, où se découpait la silhouette tremblante des herbes sauvages. Une petite branche de pin s'agita, les aiguilles gonflées comme les voiles d'un bateau.

Daniel retourna dans le salon. Il se rassit à côté de Sarah dans le canapé, posa les deux bouteilles sur la table et se pencha pour les ouvrir. C'est à ce moment-là que Sarah se redressa et releva la jambe de pantalon de Daniel. Il ne bougea pas, tenant à deux mains l'une des bières. Sarah étudia longuement sa jambe, puis laissa retomber le pantalon, et examina l'autre. Très rapidement. Elle se réinstalla au milieu des coussins, tira ses cheveux en arrière et les attacha.

« Alors, quand avais-tu l'intention de me dire que tu ne travaillais plus qu'à mi-temps ? » demanda-t-elle.

Daniel vida sa bouteille presque cul sec.

« Je sais pas. Bientôt », dit-il.

Elle le fixait en silence.

« Je ne savais pas combien de temps ça durerait, dit-il.

– Et donc ça fait combien de temps ? »

Il réfléchit.

« Environ deux semaines. À un jour près. »

Elle hocha la tête.

« C'est bien ce que je me disais.

– Comment ça ?

– Parce que c'est moi qui achète le pain et les bières. Je sais exactement combien on a à dépenser. »

Daniel passa son bras autour d'elle et elle le laissa faire.

« J'imagine aussi que ça a pris du temps pour que tes tibias soient réduits en bouillie comme ça. Du temps que tu n'aurais pas eu dans la journée, sinon.

– Tu te souviens de Jasper ? demanda-t-il.

– Bien sûr.

– Il a ouvert un gymnase pas très loin d'ici.

– Ah oui ?

– J'y vais l'après-midi. Juste pour voir. »

Sarah leva la main pour se frotter la joue, puis la laissa retomber sur son genou.

« Et qu'est-ce que tu as trouvé là-bas ? » demanda-t-elle.

Il termina sa bière. L'écran de la télé scintillait et Daniel écarta sa femme de son épaule, se leva et l'éteignit. Il revint et planta ses fesses au bord des coussins du canapé, les coudes sur les genoux. Ils restèrent assis là tous les deux à écouter la complainte triste et sous-marine qui provenait de la chambre de leur fille.

Ils avaient parcouru plus d'un kilomètre et demi sur le chemin à l'écart de la route principale quand ils s'arrêtèrent. Une jolie clairière parsemée de fleurs sauvages. Wallace était assis sur le capot de la voiture à côté du livre de comptes de Clayton. À une extrémité se trouvait l'arbre au pendu avec ses longues branches lourdes qui ployaient dans tous les sens et dont certaines étaient repliées sur elles-mêmes. Le neveu de Clayton y avait ligoté un homme vêtu de ses seuls sous-vêtements. Un câble autour du cou noué comme un lasso, assez tendu pour entailler la chair. Les mains de l'individu étaient attachées et la plante de ses pieds reposait sur une caisse à lait posée au pied de l'arbre. Tarbell lui avait fendu l'arcade sourcilière et l'oreille, et lorsque Clayton lui avait dit d'arrêter, il s'était mis à travailler l'homme au corps. Celui-ci continuait de les insulter. Répétait qu'il ne leur devait rien.

Clayton alla à la voiture et Wallace lui tendit le livre de comptes. Il l'apporta à l'homme et l'ouvrit à la bonne page, marquée d'une bande de tissu.

« C'est ton nom, n'est-ce pas ? »

L'homme ne répondit pas.

« C'est ton nom. Et ce nombre, ici, c'est ce que tu dois, poursuivit Clayton, le doigt enfoncé dans la page. Ce nombre à droite. Ce que tu as payé. Ce n'est pas le même.

– Putain, il me reste encore du temps », dit l'homme.

Clayton secoua la tête. Il montra la caisse. Tarbell s'avança et alors qu'il approchait, l'homme lui donna un coup de pied qui faillit l'atteindre à la tête, mais Tarbell l'évita et dégagea la caisse d'un coup de botte. L'homme chuta et se retrouva suspendu par le cou. Cette fois-ci, il se mordit violemment la langue. Wallace arriva, écarta Tarbell et supporta le poids du pendu, l'épaule contre sa taille. Il réclama le marchepied. Clayton était reparti observer la scène depuis la voiture.

« Passe-moi ce putain de truc tout de suite », dit-il au neveu de Clayton.

Tarbell prit son temps pour le lui apporter. Le fit tomber par terre sur le côté. Wallace lui dit d'aller se faire foutre, redressa la caisse et fit redescendre l'homme. Il avait du sang partout sur les lèvres et le menton. Wallace leva la main et réussit à desserrer suffisamment le câble pour que l'autre puisse parler.

« Dernière chance », dit Wallace.

Le type avait du mal à respirer et agitait dans tous les sens sa tête qui semblait sur le point d'éclater comme une noix. Il était encore sacrément combatif. Il recommença à les injurier, mais rien n'était intelligible. Wallace le gifla du plat de la main sur le côté de la tête, et le bruit résonna dans toute la clairière. Quelque chose fila à travers l'herbe près de la lisière des bois. Il avait presque fait pivoter son prisonnier et celui-ci clignait furieusement des paupières tout en essayant de bouger la mâchoire. Ses yeux écarquillés posés sur Wallace.

« Je te fais une fleur », dit celui-ci, collé à lui.

L'homme lui murmura quelque chose. Avec sa langue ensanglantée, il fallut plusieurs tentatives pour que Wallace saisisse ce qu'il disait. À cet instant il recula et le regarda au fond des yeux. Puis il le saisit de nouveau par le cou et le souleva le plus haut possible. Le cloua au tronc, leva la main comme il l'avait fait précédemment et desserra suffisamment le lien pour le faire passer par-dessus la tête du type. Celui-ci se laissa tomber lourdement sur le dos de Wallace, qui donna à la caisse un coup de pied assez puissant pour qu'elle s'envole et atterrisse à l'envers dans un buisson. Il transporta l'homme à la voiture. Clayton était déjà au volant et avait ouvert le coffre, qu'on avait au préalable tapissé de plastique pour le protéger. Wallace y allongea le gars et s'assura qu'il respirait toujours et n'était pas sur le point de claquer. Puis il referma le hayon sur lui.

Quand il fit le tour du véhicule, il découvrit Tarbell assis à la place du mort. Wallace s'arrêta net et cracha sur le sol argileux. Il ouvrit la portière côté passager et monta à l'arrière. Les genoux hauts, enfoncés dans le dossier du jeune homme aux cheveux blonds.

« Avance ton siège, dit Wallace. Tout de suite, putain. »

Tarbell finit par trouver la manette.

« Il a planqué le reste dans un squat, dans son putain de bled », expliqua Wallace.

Clayton fit marche arrière et s'engagea sur le chemin de terre. Il

roulait à toute berzingue et on pouvait entendre l'homme dans le coffre hurler et donner des coups de poing contre le plastique.

Les semaines suivantes, Daniel alla au gymnase tous les après-midi, et chaque fois il trouvait un peu plus son rythme. La souffrance presque invalidante des premiers jours avait disparu et il ressentait désormais une douleur constante, les signes révélateurs de muscles abîmés qui se reconstruisaient. Ses mains l'élançaient parfois quand l'air humide suspendait des nappes de brouillard au-dessus des champs et des clairières de la forêt. La peau de ses jointures avait séché et s'était crevassée ; il avait des entailles sur toute la longueur des tibias. Il commença à s'entraîner sans forcer, avec comme sparring-partners les adjoints de Jasper ou quelques-uns de leurs espoirs. S'il ne pouvait pas faire certaines choses, il était toujours aussi doué pour enseigner la technique aux plus jeunes. Il partait travailler le matin, les pommettes violacées, le dessous des yeux légèrement enflé, le front rouge et égratigné. Il bossait dur et chaque jour, à midi, il quittait le parking du chantier pour se rendre au gymnase tandis que ses collègues traînaient là avec leur casque sur la tête, fumaient et discutaient tout en le regardant partir, les traits tirés et hagard.

Jasper avait embauché un entraîneur adjoint du nom de Jung Woo avec qui Daniel travaillait énormément. Jung Woo avait été un prodige de la boxe en Corée du Sud, mais ses coachs l'avaient fait participer trop jeune à un tournoi, et lorsque son nez avait été écrasé par un coup de poing au cours de la demi-finale, les chirurgiens avaient tenté de le lui remettre en place, puis fait venir leurs collègues dans la salle d'opération les uns après les autres, et tous avaient secoué la tête en le voyant. Ils avaient dit à Jung Woo qu'il faudrait attendre longtemps avant qu'il puisse boxer de nouveau, mais il avait toujours le combat dans la peau et il lui fallait trouver un exutoire. Il était tombé sur des cours de jiu-jitsu dans sa ville, puis il était parti au Japon et avait appris le grappling et la lutte et, quand son nez avait enfin guéri, il s'était entraîné à la boxe thaï et avait pris part à des combats partout en Thaïlande, en Australie et aux Philippines. Il avait

également participé à des combats en Birmanie mais il n'aimait pas en parler. Puis il était parti étudier la chimie à l'université de Kyoto. Là-bas, il avait rencontré une fille qu'il épousa après l'obtention de son diplôme, et il disputa encore trois combats avant que son nez ne soit brisé une fois de plus, l'obligeant cette fois à prendre sa retraite. Il avait obtenu une bourse de troisième cycle à l'université de Colombie-Britannique et s'était installé dans cette province avec sa femme. C'est là que Jung Woo avait découvert un gymnase dirigé par le cousin de Jasper, à Vancouver, où il s'était entraîné parallèlement à ses études. Il y avait passé de plus en plus de temps, puis s'était remis à combattre et avait démis l'articulation du bras d'un adversaire avec une clé Kimura. Il n'était pas souvent chez lui et, au bout d'un an, sa femme l'avait quitté pour un autre et avait déménagé à Seattle. Jung Woo avait alors arrêté les cours et s'était fait embaucher au gymnase, et c'est là que Jasper l'avait rencontré, sans un rond et tout sourire lorsqu'il mettait une raclée aux hommes qu'il entraînait sur le tapis. Il les clouait aux cordes avec des frappes au corps avant de leur expliquer dans son demi-anglais timide comment il s'y était pris, alors qu'ils étaient à genoux, respirant avec difficulté et hochant la tête.

Daniel dépassait Jung Woo d'une dizaine de centimètres à peine et pesait quinze kilos de plus. Mais la tête du Coréen était posée directement sur ses épaules et il avait des jambes épaisses ainsi qu'un bassin puissant. Les deux hommes travaillaient dur et assénaient des frappes lourdes, ils étaient précis et leurs mains, leurs épaules et leurs coudes étaient toujours là pour amortir ou parer les coups. Ils étaient aussi tous deux d'anciens combattants confirmés qui voyaient des hommes de presque la moitié de leur âge venir s'entraîner au gymnase, c'est pourquoi ils balançaient leurs poings avec vélocité dans l'intention de faire mal mais ils n'étaient pas là pour tuer, et ils ne se castagnaient pas, pas plus qu'ils ne laissaient l'exercice tourner au round d'entraînement brutal auquel un boxeur actif peut se livrer dans le but de se préparer pour son prochain combat. Ils discutaient pendant les pauses et se donnaient des conseils et, quand Jasper annonçait la fin de l'exercice, il y en avait toujours un qui tenait les cordes à l'autre pour descendre du ring.

Jung Woo enseignait le jiu-jitsu à de jeunes combattants mais, lors des après-midi plus tranquilles, il entraînait Daniel. Au début, celui-ci se faisait laminer pendant ces séances durant lesquelles il devait

mobiliser toutes ses forces pour s'arracher aux prises, aux étranglements et aux mauvaises postures, Jung Woo se cramponnant à lui en un éclair, changeant facilement de position, bougeant sans arrêt et se livrant à des ajustements presque imperceptibles. Quand Daniel arrivait à se tirer d'une soumission, il était déjà en train de lutter contre la suivante et, à la fin, il se faisait prendre et soumettre et il restait assis là à chercher l'air, son T-shirt trempé et en lambeaux. Jung Woo se tenait face à lui, lui donnant des consignes, respirant doucement, et son propre T-shirt de compression était souvent couvert de la seule sueur de Daniel. Ce dernier avait une technique au sol correcte, mais son jiu-jitsu était principalement défensif, utilisé pour prévenir les soumissions et revenir à une position dominante dans laquelle il pouvait frapper un homme à terre du poing et du coude, ou se remettre sur pied et boxer. Jung Woo en revanche pouvait gagner des combats, mais il n'avait pas la puissance de Daniel et il saignait pour un rien. Sa peau se fendait trop facilement, son nez déjà fragile avait été cassé lors de tous ses derniers combats et cela l'empêchait bien souvent de respirer et de voir correctement.

Lors de ces semaines d'entraînement, Daniel réapprit à rester calme sur le ring et retrouva de la fluidité dans ses mouvements. Il encaissait bien les coups, ne titubait jamais, et ses poings lourds étaient redoutés, même lancés à la moitié de leur puissance. Jung Woo appelait Jasper entre les rounds pour qu'il les regarde s'exercer – comme s'il ne les observait pas déjà. Il lui parlait ensuite très sérieusement tandis que Daniel faisait des étirements.

Par un après-midi glacial à la fin de l'hiver, les deux hommes s'échauffèrent puis bandèrent leurs mains pour s'entraîner. Jung Woo attendait Daniel et lorsque celui-ci entra en tenue dans le gymnase, le Coréen était déjà sur le tapis en train de boxer dans le vide et de danser sur la pointe des pieds.

« Qu'est-ce qui se passe ? dit Daniel. T'as gagné à la loterie ou quoi ? »

Jung Woo sourit. Continua d'envoyer des frappes légères. Il le fit pendant un moment puis laissa retomber ses mains et les secoua le long de ses flancs.

« Aujourd'hui, vrai entraînement, dit-il. Entraînement dur. »

Daniel s'était bandé les mains. Il commença à étirer ses bras.

« Ah ouais ? s'étonna-t-il.

– OK pour toi ? » dit Jung Woo.

Daniel le regarda un moment puis hocha la tête.

« Bien sûr, dit-il.

– Juste les poings.

– Entendu. »

Daniel cherchait son souffle dans le troisième round. Il maintenait une garde haute, mais ses bras étaient lourds et ses frappes avaient perdu un peu de leur mordant. Le nez de Jung Woo s'était mis à saigner, des taches maculaient le tapis et le Coréen avait bouché ses narines à l'aide de mouchoirs en papier qui avaient depuis viré au marron. Son casque n'aidait en rien à contenir le flux. Il se déplaçait aussi bien qu'au début de l'entraînement, d'un pas léger, bombardant Daniel de jabs et de combinaisons tout en se tenant hors de sa portée. Puis il attaqua au corps. Daniel se mangea des crochets courts dans l'estomac et les côtes, il encaissait bien mais il savait que ces coups allaient le ralentir et saper son énergie. Il saisissait les opportunités et reprenait le dessus lorsque Jung Woo faiblissait, mais ses frappes avaient un temps de retard ou restaient bloquées, et Jung Woo n'était déjà plus là. Vers la deuxième moitié du round, Daniel regarda le chrono au bord du ring et Jung Woo le redressa d'un jab, après quoi il ne regarda plus le compteur. Daniel entendait son cœur battre dans ses oreilles et pas grand-chose d'autre. Il respirait, respirait, et maintenant il reculait et sautillait sur la pointe des pieds et essayait de faire travailler ses jambes à nouveau. Il suivait Jung Woo pas à pas et le paya d'un crochet du droit dans la joue, puis il le coinça dans les cordes l'espace d'une seconde et entendit le chrono annoncer une minute.

Complètement folle, cette minute finale. Daniel repoussa Jung Woo et le bombarda de coups de poing. Jung Woo sortit des cordes en se balançant et Daniel se mangea un crochet du gauche pendant qu'il se déchaînait sur le corps de son adversaire. Celui-ci grogna et recula, lança une droite au passage qui atteignit Daniel au front mais manquait de puissance. Dans les ultimes secondes du round, Daniel accula Jung Woo et le frappa sauvagement. Il prit coup sur coup de son adversaire plus rapide, mais le poursuivait toujours. Jung Woo finit par se camper sur ses pieds et attaqua. Les deux hommes

échangèrent des coups à distance rapprochée. Le sang et la sueur éclaboussaient le tapis et leurs pieds. Les frappes de Daniel étaient plus lourdes, mais Jung Woo en balançait davantage, ses poings étaient plus véloce et Daniel devait se protéger. Jung Woo le poussait dans ses retranchements, mais Daniel ne cédait pas et, soudain, il se lâcha et matraqua le Coréen de crochets et d'un uppercut balancé bras ouvert qui l'envoya valser, les jambes raides et le gant frappant le vide, arrivé trop tard pour bloquer. Ils encaissèrent chacun une droite au moment où la sonnerie retentissait pour annoncer la fin du round.

Daniel s'arrêta et se redressa complètement, tandis que Jung Woo se laissait aller contre les cordes. Il se balançait en arrière et souriait à travers son protège-dents. Clignait fortement des yeux tandis que du sang gouttait de son nez plat et sans os.

Jung Woo tendit la main et cracha son protège-dents. Daniel posa ses mains sur sa tête, un poignet reposant dans l'autre gant. Il avait la mâchoire pendante et soufflait fort à travers le protège-dents noir ajusté qui recouvrait ses dents du haut. Il baissa les bras et tira sur la lanière sous son menton, arracha le casque et le laissa tomber sur le tapis. Ses cheveux se dressaient dans tous les sens, trempés par la sueur, en touffes emmêlées. Quand Jung Woo s'avança, il avait ôté ses gants, qu'il tenait coincés sous son aisselle tout en retirant son casque de sa main libre. Des taches de sang sur son T-shirt au niveau de la poitrine et de l'épaule gauche. Ils cognèrent leurs poings bandés en s'efforçant de reprendre leur souffle.

Daniel resta longtemps sous l'eau chaude de la douche du gymnase. Il savait que ça ne servirait à rien, alors il tourna le robinet et l'eau froide le glaça tout entier. Sa tête lui donnait l'impression d'être trois fois trop grosse. La peau de son visage, de son cou, de ses bras était très chaude au toucher. Il savait quel genre de douleur surviendrait durant la nuit, le lendemain matin. Il ouvrit en grand le robinet.

Quand Daniel sortit des vestiaires, Jung Woo et Jasper étaient assis au bord du ring, les jambes pendantes. Jung Woo venait de sauter à la corde et elle était par terre à ses pieds, les bandes de ses mains en tas à côté. Il parlait à Jasper et appuyait son propos en balançant différents coups et combinaisons dans le vide. Jasper écoutait. Daniel se dirigea vers les deux hommes, son sac de sport jeté sur l'épaule, des

taches humides sur son T-shirt propre. Jung Woo se leva, serra la main de Daniel et se rassit.

« Ce gars, dit Jung Woo. Vrai combattant. Bon corps. Coups comme bombes nucléaires. En train devenir vraiment bon au sol.

– Vrai combattant ? dit Jasper.

– Vrai combattant, répéta Jung Woo. Encore aujourd'hui. »

Il rentra chez lui en prenant son temps et, à son arrivée, il trouva Sarah qui l'attendait. Elle était assise sur les marches du perron dans la lumière du crépuscule et soufflait de la fumée que le vent emportait. Daniel la vit en premier, et lorsqu'elle remarqua le pick-up qui approchait, elle lâcha aussitôt son joint et tenta de l'enterrer avec le pied dans la neige sale à côté des marches. Daniel tourna dans l'allée. Les roues arrière du véhicule patinèrent un peu quand il s'arrêta devant la maison. Sarah ne bougea pas. Elle resta assise là, remettant en place les cheveux que la brise faisait voler en travers de son visage.

Daniel sortit du pick-up, son sac de sport à la main. Referma la portière.

« Tu as la tête écarlate. Comme si quelqu'un t'avait directement branché sur secteur, dit-elle.

– Ça va », dit-il.

Sarah se leva et avança vers lui. Elle tendit les bras et lui prit la tête entre les mains, toucha son front, ses joues, le dessous de sa mâchoire.

« Je n'en suis pas si sûre, dit-elle. À te voir, on pourrait croire que c'est permanent. »

Daniel repoussa ses mains.

« Tu as reçu un coup de fil cet après-midi, dit-elle. J'ai entendu le message sur le répondeur.

– Ça disait quoi ? »

Elle ramena ses mains et les enfonça dans les poches de son manteau.

« Ils veulent que tu reprennes à plein temps au chantier. Ils ont un gros contrat qu'ils ne pensaient pas obtenir.

– Sans déconner ? dit Daniel.

– Il faudra que tu écoutes toi-même. Mais on dirait bien qu'ils ne te menaient pas en bateau, finalement. »

Daniel hocha la tête.

« Tu vois, dit-il. Je savais que ça marcherait. »

Sarah lui enlaça la taille. Il laissa son sac tomber au sol pour pouvoir l'entourer de ses deux bras. Quand ils relâchèrent leur étreinte, il lui dit qu'il la rejoindrait à l'intérieur dans une minute. Elle fit glisser sa main sur la sienne et s'empara du sac de sport, le porta jusque dans la maison. Daniel fit tourner la poignée de la porte du garage et tira. Il dut forcer pour la soulever et la faire glisser le long des rails afin qu'elle s'ouvre en entier. Il entra et ressortit avec un sac de sel qu'il se mit à répandre dans l'allée. Parvenu au bout, il s'arrêta suffisamment longtemps pour commencer à avoir froid. Un chemin de terre qui passait là devant chez eux et menait au lac et au marécage. Le chasse-neige du comté avait érigé une énorme congère au bout de la route, une bosse d'environ trois mètres pleine de terre et de gravier.

Plus tard ce soir-là, alors qu'ils étaient au lit, Sarah prit ses mains dans les siennes. Elle fit courir le bout de ses doigts sur ses jointures et les petites excroissances osseuses au milieu de ses mains.

« J'imagine que tu vas devoir renoncer à tes après-midi au gymnase, non ? » dit-elle.

Daniel était étendu de son côté du lit, près de la fenêtre. La pleine lune l'éclairait en partie, une bande étroite qui brillait à travers les rideaux de la chambre.

« J'imagine, en effet, dit-il.

– En même temps, c'est pas si loin. Je suis sûre que tu pourras toujours y aller de temps en temps si c'est ce que tu veux.

– Moi je me dis que tu serais contente que je n'y mette plus les pieds. »

Sarah examina encore un moment ses mains, puis roula sur elle-même pour lui faire face.

« C'est juste que je ne veux pas que tu sois blessé », dit-elle.

Daniel haussa les épaules.

« Il y a eu un vrai changement en toi, poursuivit-elle. Rien que d'avoir repris l'entraînement. Tu es devenu plus calme.

– Tu trouves ?

– Tu vois ce que je veux dire, fit-elle.

– Oui. »

Sarah lui effleura la pommette.

« Est-ce que tu as eu des problèmes aux yeux pendant

l'entraînement ? demanda-t-elle doucement.

– Non.

– Est-ce que tu as eu l'impression que tu pourrais être de nouveau blessé ?

– Non. »

Ils restèrent silencieux un moment. Daniel bougea et tendit la main derrière lui pour déplacer l'oreiller sous sa tête. Il laissa son bras là et fixa le plafond.

« J'irai peut-être le soir, après tout, dit-il. Si j'en ai le courage. »

Elle n'ajouta rien. Elle s'était endormie. Une de ses mains était posée près du visage de Daniel, l'autre était coincée sous sa tête et son oreiller. Ses jambes étaient pliées aux genoux comme si elle courait.

Daniel prit son poignet et le lâcha. Il retomba près de lui, où elle l'avait laissé. Elle se réveilla, pas plus d'une seconde, et se rendormit. Il la laissa rêver tranquille.

La camionnette se rangea au bord du trottoir et patienta là, dans le cliquetis de son pot d'échappement. Wallace King au volant, et deux hommes dans la partie fourgon dépourvue de fenêtre. Vêtus et cagoulés de noir. Les mains gantées. Seuls leurs yeux étaient visibles par les trous des passe-montagnes. Sous ce camouflage se trouvaient Mike Moreau et Troy Armstrong, qu'on avait recrutés une fois de plus, mais cette fois-ci sans leurs fusils de chasse. Personne sur le siège passager. Wallace sortit de la camionnette. Des frênes et des ormes bordaient la rue en sens unique, leurs branches nues déployées, certaines assez longues pour culminer à six mètres au-dessus du véhicule. Les arbres poussaient au milieu des pelouses étriquées de maisons victoriennes en grès rouge vieilles de cent cinquante ans, qui appartenaient à des familles aisées ou avaient été transformées en boutiques pour gens riches. Wallace secoua la tête. Il renifla bruyamment et cracha au milieu de la chaussée. Un ciel sans étoiles au-dessus. Des éclairages qui scintillaient dans le centre-ville un peu plus loin. Les lampadaires étaient tamisés par le fin couvert des arbres et, de temps à autre, l'un d'entre eux s'éteignait d'un coup, tandis que d'autres s'allumaient à la suite.

Une camionnette similaire était garée plus bas. Aucun phare allumé ni aucune fumée sortant du pot d'échappement. Wallace reprit place derrière le volant et, presque aussitôt, un visage blanc apparut du côté de la vitre passager. Les deux hommes assis à l'arrière bondirent, Moreau se leva, se cogna la tête et se rassit. Wallace lui jeta un regard noir et soupira. Moreau se frottait toujours l'arrière du crâne à travers sa cagoule lorsque Tarbell ouvrit la portière et se glissa à leurs côtés.

« Des nerfs d'acier, ces deux-là », dit-il.

Wallace ne releva pas. Tarbell s'installa sur le siège et attendit.

« J'ai vu deux voitures de patrouille qui allaient et venaient sans quitter le pâté de maisons, dit Wallace. Tu en as vu en arrivant ?

– Une seule.

– On ferait mieux d'en finir avec ça. Tu sais ce que tu fais ?

– Non », répondit Tarbell.

Wallace le regarda en plissant les yeux.

« Pardon ?

– Je sais quoi faire, dit Tarbell. Mais je ne sais pas ce que je fais là, à me taper ce boulot merdique. »

Wallace se tourna vers la route.

« Et alors quoi ? dit-il. Je pourrais ériger une putain de montagne avec tous les trucs que tu sais pas. »

Tarbell fixa longtemps Wallace King.

« Descends », lui ordonna celui-ci.

Tarbell s'exécuta et referma violemment la portière derrière lui. Se dirigea vers l'autre véhicule. Tira la capuche sur sa tête. Wallace démarra le moteur et s'éloigna du trottoir. Quand il passa devant l'autre camionnette, Tarbell avait l'index de sa main gauche pointé sur Wallace et le pouce replié pour imiter le chien d'un revolver. Wallace eut besoin de toute sa volonté pour ne pas faire une embardée.

La façade de la galerie d'art n'était guère plus que du triple vitrage posé dans les encadrements arrondis d'une des maisons victoriennes. Une faible lumière aux fenêtres à l'étage, quelques points lumineux au rez-de-chaussée. Un minuscule fanal rouge clignotait sur le seuil. Wallace n'arrivait pas à voir les caméras, mais il savait où elles se trouvaient.

« Ne vous avisez pas de lever les yeux. Sauf pour voir sur quoi vous avez mis la main. »

Les hommes hochèrent la tête.

« Prenez tout ce que je vous ai dit. Si vous merdez, je vous flingue tous les deux. »

Ils hochèrent de nouveau la tête, plus lentement cette fois.

« Très bien », dit Wallace.

Il mit sa capuche et la serra à l'aide des cordons. Puis il descendit de la camionnette. Il parcourut des yeux la rue déserte. À peut-être cent mètres de là, des gens passaient sur l'avenue. Des étudiants éméchés, des clubbeurs et des couples bien habillés. Il ne leur prêta pas attention. Il contourna le véhicule et fit coulisser la porte. Moreau posa les pieds sur l'asphalte, portant un marteau de quatre kilos, et Armstrong le suivit, un pied-de-biche dans chaque main.

Ils escaladèrent la clôture en fer forgé de près d'un mètre de haut et

se hâtèrent de traverser la pelouse. Puis Armstrong ralentit. Moreau fit de longues enjambées, leva l'outil au-dessus de sa tête et le ramena vers l'arrière comme une masse d'arme prête à être abattue. Il s'élança sur une courte distance, puis planta fermement ses pieds dans le sol et le laissa s'envoler. Le marteau se retourna dans les airs, passa à travers la fenêtre sans ralentir et se fracassa contre le mur opposé de la galerie. Du verre bombarda le bois et les vitrines. Les alarmes hurlèrent. Les deux hommes prirent chacun un pied-de-biche, dédagèrent les éclats restants d'un des côtés de l'encadrement et sautèrent par-dessus le rebord de la fenêtre.

Wallace se planqua dans la camionnette. Il surveillait les trottoirs, les voitures garées et les maisons alentour. Dans le rétroviseur, il voyait l'avenue animée en miniature, au loin. La vie continuait. Par la fenêtre explosée de la boutique, il pouvait voir les deux hommes décrocher les tableaux de leurs fixations au mur. Moreau posa sa botte sur une installation au sol, défonça la vitrine couchée à l'envers. Des boulons de dix centimètres dépassaient du fond. De longs éclats de bois dur restaient accrochés à leur emplacement. Wallace étudia de nouveau la rue. Quand il se retourna vers la galerie d'art, les deux cambrioleurs en sortaient déjà. Wallace redescendit du véhicule et en fit le tour pour les rejoindre. Ils avaient laissé les outils, Armstrong avait maintenant deux toiles collées l'une contre l'autre sous le bras et Moreau portait sur l'épaule une vieille caisse en bois. Il la fit glisser à l'arrière de la camionnette puis y grimpa et prit les tableaux des mains de son acolyte. Armstrong sauta à l'intérieur, et il s'était à peine éloigné du bord que Wallace fit coulisser la portière.

L'alarme continuait de hurler, mais aucune autre fenêtre ne s'était illuminée dans la rue. Wallace se dirigea vers la portière côté conducteur et tendit la main vers la poignée avant de se figer. Un jeune garçon se tenait bouche bée sur la route, ses pieds avançant avec difficulté sur la chaussée. Wallace détourna le visage et ouvrit la portière pour se dérober à sa vue. Il était sur le point de lui gueuler de se barrer quand il entendit une détonation bruyante suivie d'un sifflement. Des éclats d'écorce se détachèrent du tronc d'un orme à moins d'un mètre cinquante de l'endroit où se trouvait le gosse. Celui-ci lâcha des mots sans queue ni tête et se laissa glisser à terre par à-coups. Rien chez lui ne semblait fonctionner correctement. Il rampa bizarrement sur la route et deux autres coups de feu retentirent. Même

Wallace, effrayé, se fit tout petit derrière la portière de la camionnette. De là, il vit le gamin traverser la rue tant bien que mal et tituber comme un fou vers le trottoir opposé, où il se jeta à travers une clôture en bois et continua d'avancer à quatre pattes jusqu'à disparaître dans une allée entre deux maisons.

Wallace monta dans la camionnette et fit ronfler le moteur. La porte se referma toute seule pendant qu'il roulait. Il arriva bientôt à hauteur de l'autre van et vit Tarbell qui se tenait devant, un flingue à la main. Wallace baissa la vitre côté passager en approchant. Il tendit la main sous le siège et en sortit son propre pistolet. Le braqua sur le jeune garçon.

« Donne-moi ça », dit-il.

Tarbell tenait toujours son flingue, fixait Wallace d'un regard vide. Puis il retira lentement le chargeur de l'arme et le garda à la main avec le pistolet. Il ne quittait pas Wallace des yeux. Il s'approcha assez pour que ses mains se retrouvent à l'intérieur de la camionnette, actionna la glissière et libéra la balle de la chambre. Le tout tomba sur le siège passager. Il attendit.

« T'as d'autres surprises merdiques en réserve pour finir plus vite au trou ? » dit Wallace.

Tarbell secoua la tête sans rien dire.

« Espèce d'enfoiré. »

Wallace démarra et Tarbell s'écarta juste à temps. Restait planté au milieu de la route et regarda les feux arrière de la camionnette qui s'éloignait. Puis il se tourna vers la galerie saccagée. Peut-être deux cents mètres entre ce bâtiment et la seconde camionnette dont il avait la charge. Il s'assit sur le pare-chocs arrière du véhicule, croisa une jambe par-dessus l'autre et attendit. Bientôt, il vit les gyrophares illuminer l'obscurité et la première voiture de patrouille s'arrêter sur les lieux. Quand la seconde arriva, Tarbell se leva, se dirigea vers la camionnette et s'installa au volant. Tourna la clé et mit le moteur en route. Il avait serré le frein à main et avait le pied gauche à fond sur l'embrayage. Il passa une vitesse et enfonça l'accélérateur, fit patiner la gomme jusqu'à ce qu'il puisse voir de la fumée dans le rétroviseur latéral. Puis il lâcha le frein à main et l'embrayage d'un coup et décolla. La camionnette fut violemment secouée sur les ralentisseurs alors qu'il filait dans cette petite rue soudain électrisée.

Les deux voitures de patrouille rattrapèrent la camionnette avant

qu'elle ne s'engage sur la bretelle d'autoroute, l'une des équipes restant derrière et hurlant des menaces dans son mégaphone, la seconde fonçant sur l'autre voie jusqu'à avoir une longueur d'avance. Le véhicule s'arrêta alors en un dérapage contrôlé et coinça la camionnette contre le trottoir. Puis les policiers sortirent, pistolet au poing, criant à Tarbell de garder les mains sur son putain de volant. Un flic imposant s'approcha de la portière, ses yeux écarquillés ressortant très nettement au milieu de son visage à la peau presque bleu-noir. Il braqua son arme sur la pommette de Tarbell. Un autre se tenait du côté passager, il avait les cheveux roux et était plus grand que le premier, sinon plus large. Un troisième vint enfin se poster à l'arrière de la camionnette.

« Y a quelqu'un d'autre dans le véhicule ? » demanda le policier noir.

Tarbell dit que non. De jeter un coup d'œil s'ils avaient envie.

L'homme le fixa du regard tandis que le flic roux se déplaçait vers l'avant de la camionnette, d'où il pouvait inspecter tout l'habitacle par la vitre côté passager.

« Je vois personne ! » cria-t-il.

Le policier noir continuait de jauger Tarbell.

« Si quelqu'un sort de là-dedans, je te jure que je te bute, dit-il. Et si tu lâches ce putain de volant, je te bute aussi. »

Tarbell hocha la tête. Puis l'homme tendit la main et ouvrit brusquement la portière. Tarbell, calme, faisait profil bas, les doigts relâchés sur le volant. Il cligna deux ou trois fois des yeux.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-il.

Le policier lui lança un regard furibard et lui dit de descendre les mains derrière la tête. Puis il amena Tarbell à l'avant et lui fit poser les mains sur le capot. Le menotta et le fouilla. Ses deux collègues avaient ouvert les portières de la camionnette et confirmèrent qu'il n'y avait rien à signaler. Le flic roux fit le tour jusqu'à l'avant du véhicule et prononça quelques mots dans sa radio pour dire qu'ils avaient arrêté la camionnette et passé les menottes au conducteur. Le troisième continuait à fouiller l'arrière.

« Tu restes là, dit le policier noir. Et surtout, t'avise pas de bouger...

– Ou vous allez me buter. Ouais. J'ai compris. »

L'homme grogna et recula. Il rengaina son pistolet, mais laissa le

fermoir ouvert. Il entraîna Tarbell au bord de la route et l'assit sur le trottoir. Puis il alla rejoindre le flic roux. Leur collègue s'était réinstallé dans la voiture de patrouille et tapotait sur un ordinateur portable fixé au tableau de bord tout en parlant dans la radio.

« Il n'y a rien dans la camionnette, dit le roux.

– Y a un truc qui cloche chez lui », répliqua le policier noir.

Le premier dévisagea Tarbell une minute. Se frotta les lèvres.

« Cette camionnette est clean, confirma leur collègue en descendant de voiture. Les plaques et tout.

– Putain, fit le policier noir.

– J'y crois pas non plus. Mais on n'a rien et il n'a pas changé ces plaques. Tout ce qu'on peut faire, c'est remorquer la camionnette et garder ce type le temps d'y regarder de plus près. »

Les trois hommes se tournèrent vers la bordure du trottoir où Tarbell était assis. Aussi immobile que possible. Le policier noir regarda au loin, au-delà des quatre voies de l'artère principale de la ville. Des devantures de magasins plongées dans l'obscurité, les pavés balayés par le vent. Des automobilistes qui quittaient l'agglomération ou la regagnaient derrière la lumière des phares.

« Tu l'as déjà vu ? » demanda le flic roux.

Le policier noir secoua la tête. Il martelait le pistolet dans son étui du bout des doigts. Il observa de nouveau leur prisonnier. Tarbell, assis le dos bien droit sur le trottoir, qui ne l'avait pas quitté des yeux. Ils se regardèrent fixement un très long moment.

« Y a un truc qui cloche chez lui », répéta le policier noir.

La matinée était déjà bien avancée et Clayton somnolait sur le siège conducteur de sa Cadillac. Le soleil sur le pare-brise, qui se glissait à l'intérieur. Les vitres ouvertes. Wallace était assis, les yeux rougis, sur le siège passager. Il portait des vêtements propres et une casquette de base-ball sur ses cheveux ras. Ils étaient garés dans la cour d'une casse automobile entre des montagnes de métal compressé. Un bruit de gravier quelque part dans le parking. Wallace secoua Clayton, qui ouvrit un œil.

« J'étais en train de faire un super rêve.

– Mais tu ne dormais même pas ! dit Wallace.

– Ça fait rien. »

Clayton se redressa et regarda dans le rétroviseur. La camionnette pénétrait sur le site en grondant, ses pneus projetant du sable et des cailloux. Elle vira à gauche et se rangea à côté de la Cadillac. La portière côté conducteur s'ouvrit et resta ainsi tandis que Tarbell mettait pied à terre et faisait le tour vers le capot. Ses vêtements étaient froissés, après cette nuit passée sur le châlit d'une prison. Pour le reste, il semblait inchangé. Impossible de dire s'il avait fermé l'œil ou non.

Il se dirigea vers la vitre de Clayton et resta planté là. Wallace cracha par terre et écrasa une guêpe sur le flanc de la voiture. Clayton toisa Wallace un moment, puis son neveu.

« Tu vas te décider à monter ? » dit-il.

Tarbell posa les mains sur le montant de la portière et se baissa pour mieux faire face à Wallace sur le siège passager.

« T'as mon flingue ? »

Wallace porta une main à son arcade sourcilière et se malaxa le front. Il ne répondit pas.

« Je trouve qu'on se donne beaucoup de mal pour un morceau de toile et trois merdes », poursuivit Tarbell.

Clayton hocha la tête.

« C'est ton point de vue », dit-il.

Tarbell retira ses mains et alla s'asseoir sur la banquette arrière. Clayton tourna la clé de contact et quitta le parking. Abandonnant sur place la camionnette. Ils franchirent le portail et Wallace fit un signe de la main à l'homme qui se trouvait là dans un bureau de fortune, lequel le lui rendit.

Ils filèrent vers le nord sur la route à deux voies, martelant le macadam craquelé et défoncé. Les paupières de Wallace tombaient, de plus en plus lourdes. À l'arrière, Tarbell observait la forêt à la lisière de la route. Dès que Wallace se fut assoupi, il prit la parole.

« À ton avis, qui a le plus de raisons d'avoir la haine ? dit-il. Un Indien ou un Nègre ? »

Clayton jeta un rapide coup d'œil dans le rétroviseur. Puis il tâtonna pour trouver le bouton de la stéréo et augmenta le volume.

Les journées de travail de Daniel étaient longues et il rentrait chez lui fatigué. Ces après-midi passés à souder ferrures, tuyaux et poutrelles l'épuisaient différemment de ses heures au gymnase. Son esprit ne lui accordait aucun répit tandis qu'il lâchait les éclairs de son chalumeau, ajoutant du métal au métal. Il songeait à des choses auxquelles il ne voulait pas songer, et y songeait encore. Les hommes avec qui il travaillait gardaient leurs distances et il ne leur en voulait pas. Il déjeunait souvent seul sur le hayon de son pick-up, mais parfois il s'asseyait avec d'autres soudeurs et charpentiers et ils discutaient du temps qu'il faisait, de leurs week-ends et du travail qui les attendait après la pause. S'ils parlaient de leurs anciens boulots, des endroits où ils avaient vécu et des femmes qu'ils avaient connues, Daniel souriait et hochait la tête mais il restait silencieux. Les rares fois où ses collègues lui posaient des questions là-dessus, ils n'insistaient jamais trop. Ceux qui avaient grandi dans cette ville à la même époque que Daniel ne lui demandaient jamais rien.

Si Sarah était de nuit à la maison de retraite, Daniel passait chercher sa fille chez Murray et Ella. Leur maison se trouvait à l'angle du long chemin de campagne et de la route. Elle avait abrité en ses murs des fermiers et leurs familles avant même que les terres qu'ils cultivaient n'aient de véritables noms et des limites. Murray était né sur la réserve indienne de l'île et avait déménagé à l'Ouest lorsqu'il était jeune dans le but de gagner assez d'argent pour s'acheter une maison. Il avait rencontré Ella dans le bar d'un hôtel au nord du Saskatchewan alors qu'elle voyageait avec ses cousins et que le chantier où il travaillait venait d'être stoppé. Elle aussi avait du sang indien, et c'était la première Cree des Plaines qu'il rencontrait. Il avait mis des années avant de revenir dans l'Est mais, quand il était retourné dans le comté de Simcoe, elle l'avait accompagné ; ils étaient à peine adultes et travaillèrent comme ouvriers agricoles pour une famille d'origine hollandaise, puis reprirent la gestion de l'exploitation à la mort des propriétaires et une fois leurs enfants partis en quête d'une autre vie. Mais ils finirent par mettre la clé sous la porte et

s'installèrent en ville. Cinq ans plus tard, ils avaient racheté la propriété aux enchères et repris leurs outils. Ils cultivaient désormais de petits champs de maïs et de soja et s'occupaient d'une maigre pépinière, mais pour le reste, ils laissaient les champs retourner à l'état sauvage. Ils vieillissaient, avaient du mal à se baisser et préféraient se détendre sur leur véranda. Avec toujours du whisky et des bières fraîches sous la main.

Daniel arriva à la ferme en début de soirée. Il sortit du pick-up et observa le toit pointu sur lequel il avait aidé Murray à installer de nouveaux bardeaux l'année précédente. Il y avait un étage et un grenier triangulaire au-dessus. Une seule fenêtre était éclairée au premier. La lumière d'une lampe extérieure révélait la terrasse en façade et la terre froide, les herbes hautes écrasées entre l'allée et la maison. De la neige éparse sur le terrain. En un talus difforme où elle avait été pelletée sur la surface gelée d'un vivier profond. Daniel retira sa veste de travail crasseuse et la laissa dans la cabine du pick-up. Il gravit les marches de l'entrée. La peinture avait été décapée des années auparavant et le bois de chêne nu portait les cratères et les cicatrices des tempêtes passées. Il tambourina sur la porte. Comme personne ne venait, il frappa encore une fois et entra.

« Y a quelqu'un ? cria-t-il.

– Qui est là ? »

Daniel entra dans le salon et vit Murray dans son fauteuil, un livre dans une main et une bière dans l'autre. Madelyn était assise par terre à moins de soixante centimètres de la télé. Elle martelait la manette d'un jeu vidéo, le nez plissé et l'air concentré.

« Où est ta chère et tendre ? demanda Daniel.

– À la cuisine. Elle prépare le dîner. »

Daniel se pencha vers le couloir. Distingua la cuisine tout au fond, la porte ouverte et la vapeur qui s'élevait d'une marmite sur la cuisinière. Il ne vit pas Ella. Il se redressa.

« C'est ça que tu appelles la surveiller ? dit-il à Murray. Tu as vu la tête que fait cette gamine ? »

Murray posa son livre sur la console près de lui. Il se pencha par-dessus l'accoudoir et regarda longuement la fillette.

« On dirait qu'elle vit une expérience mystique », commenta-t-il.

Daniel secoua la tête.

« J'ai entendu dire qu'elle s'était bagarrée », poursuivit le vieil

homme.

Madelyn se retourna si vite que ses cheveux volèrent. Murray ne lui prêta aucune attention.

« Elle t’a raconté tout ça ? demanda Daniel.

– En partie. »

Daniel lui adressa un drôle de sourire, mais resta silencieux. Il entendit alors des pas traînants au bout du couloir. Des bruits de placards qu’on ouvrait et qu’on refermait. Une grande femme se tenait dos à l’entrée de la cuisine, de longs cheveux striés de gris. Autrefois noirs de jais. Elle remua le contenu de la marmite sur la cuisinière et posa sa cuillère en bois sur le plan de travail. S’essuya les mains sur son tablier, puis se retourna.

« Daniel ! cria Ella. Arrête de parler et viens plutôt ici ! »

Il emprunta le couloir pour la rejoindre. Quand il entra dans la cuisine, elle l’étreignit fort et l’embrassa sur la joue. Elle ne faisait que quelques centimètres de moins que lui. Elle le lâcha pour examiner son visage et ses vêtements, l’examina tout entier. Il avait toujours un bleu sur la joue depuis son combat d’entraînement et elle appuya son pouce dessus sans ménagement.

« J’ai appris que tu retournais au gymnase, dit-elle.

– J’essaie juste de retrouver la forme. Rien de plus.

– Tu es sûre qu’elle le sait, ça ? »

Daniel prit une profonde respiration. S’assit au bord du plan de travail.

« C’est une gamine très intelligente, dit Ella. Elle en sait plus qu’elle ne devrait sur ce que tu fais. »

Il jeta un coup d’œil à l’autre bout du couloir. On pouvait entendre Murray et Madelyn discuter, mais ils n’avaient pas quitté le salon.

« J’ai toujours pensé que ce serait plus facile qu’avec un garçon, dit-il.

– On ne peut jamais savoir de qui ils vont tenir, dit Ella. Peu importe que ce soit une fille ou un garçon.

– Je sais. »

Elle entrouvrit la porte du four. La referma. Puis lui parla tout bas. De la dureté dans la voix.

« Entre les combats et cet autre boulot, tu as de la chance d’être encore entier.

– Ah bon ?

– Je sais que la vie n’a pas été facile pour toi, Daniel. Mais que je sois damnée si je reste là à ne rien dire pendant que tu fais courir des risques à cette gamine.

– Je comprends tes inquiétudes, Ella. Mais tu ne sais pas de quoi tu parles. »

Elle se dressa de toute sa hauteur. S’écarta de lui un instant, puis ne bougea plus.

« Tout ce que je veux, c’est qu’elle ne perde pas son papa pour rien, dit-elle. Et qu’elle ne tourne pas mal. »

Daniel croisa les bras et regarda au loin. Ella fronça les sourcils. Au premier coup d’œil, elle ne semblait guère plus âgée que lui, mais elle l’était d’au moins quinze ans. De près, ses cheveux grisonnants la trahissaient, la peau exposée au soleil, les rides de vieillesse autour des yeux et de la bouche.

« Tu sais que j’ai arrêté de travailler pour Clayton ? » dit-il.

Elle hocha la tête.

« J’espère juste que tu es parti à temps.

– Tout ira bien pour Madelyn, dit Daniel.

– Je ne parle pas seulement d’elle. »

Daniel lui prit doucement le bras et déposa un baiser sur sa joue. Il la remercia de s’être occupée de sa fille et commençait déjà à partir quand elle le retint par le coude.

« Tu restes dîner avec nous ? »

Daniel s’arrêta à la porte. Réfléchit un instant.

« On vous dérange déjà assez comme ça, dit-il.

– Ne t’en fais pas, le rassura Ella. Il y a largement assez, et j’ai bien vu comment tu la nourris...

– Alors c’est d’accord.

– Dis à ta fille que le dîner est prêt. Tu vas voir si ces deux-là ne vont pas se précipiter à table. »

Il resta là encore une minute à l’observer, puis appela Murray et Madelyn.

Après le repas, Daniel et sa fille s’attardèrent. Lui but de la bière et discuta avec Murray, tandis que Madelyn aidait Ella à faire la vaisselle. Daniel voulut donner un coup de main, mais elles lui dirent de rester assis. Alors il obéit.

« Tu pourrais quand même lever un peu tes fesses de temps en temps, dit-il à son ami.

– C'est pas que je sois contre, répliqua Murray. Mais tout ce que je fais, elle repasse derrière. Alors je la laisse.

– Je vois... »

Plus tard, ils se dirent au revoir sur la galerie. Madelyn remercia le couple et Murray leva les poings devant elle, comme pour l'appeler au combat. Elle le frappa à l'épaule. Il était un peu lent, mais encaissait bien. Puis il serra la fillette contre lui. Un vent léger circulait par la porte entrouverte.

« Quand il fera plus chaud, on devrait tous aller passer quelques jours dans le Nord, lança Murray. Ella a hérité de sa tante un petit chalet.

– Ah oui ? dit Daniel.

– Ça vous plairait, insista Ella. C'est très joli l'été. »

Elle se pencha légèrement vers Madelyn.

« J'allais là-bas quand j'étais petite. J'étais encore plus jeune que toi à l'époque », dit-elle avec un clin d'œil.

Madelyn leva les yeux vers son père.

« On verra ce qu'en dit ta mère, trancha-t-il. On n'est pas trop vacances, elle et moi. »

Ella hocha la tête. Elle s'était redressée, mais continuait de regarder la fillette. Murray but une gorgée de bière et posa sa bouteille sur la balustrade.

« Il y a des serpents venimeux là-bas. Des poissons assez gros pour couper une pagaie en deux d'un coup de dents. Des grenouilles grosses comme ta tête. »

Madelyn souffla bruyamment en gonflant les joues.

« J'ai pas peur de ces merdouilles », dit-elle.

Murray dit qu'il ne la croyait pas. Ils se regardèrent dans les yeux jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus se retenir de sourire.

« On ferait mieux d'y aller, dit Daniel.

– Embrasse Sarah pour nous, dit Ella.

– Ce sera fait. »

Puis Daniel prit sa fille par les épaules et la conduisit vers l'escalier de la véranda. À mi-chemin, elle se dégagea de son étreinte et sauta les deux dernières marches.

« Essaie de ne pas flanquer par terre d'autres voyous, lui cria

Murray. À moins qu'ils le méritent ! »

Ella lui donna une petite tape sur la poitrine. Elle regarda Madelyn et secoua la tête pour lui dire non. La fillette agita la main. Elle monta dans le pick-up et referma la portière. Baissa la vitre pour mieux les voir. Daniel fit de même en démarrant et leur adressa un petit signe de la main. Le couple ne bougeait pas, debout sur la véranda. Leur grande maison comme une île au milieu de la neige en partie fondue. Daniel tourna en direction de la route. Madelyn se pencha au-dehors et agita une dernière fois la main jusqu'à ce que le sommet de la maison soit englouti par l'obscurité, ainsi que les terres tout autour. Jusqu'à ce que Murray et Ella ne soient plus que des silhouettes floues.

Daniel arrivait désormais au gymnase en milieu de soirée, lorsque le ciel commençait à s'assombrir. Il y avait parfois une douzaine de voitures garées sur le parking, et beaucoup plus si un cours collectif se déroulait à ce moment-là. Jasper et Jung Woo assuraient ces cours, ou bien travaillaient sur le ring avec les combattants prometteurs. Daniel frappait les sacs au fond du gymnase et, parfois, il venait aider les débutants à mettre en place leur technique, leur jeu de jambes, le rythme du combat qui s'établissait round par round. Il s'entraînait de temps en temps avec Jung Woo, mais il travaillait surtout seul. Il voyait les jeunes gens aller et venir avec leurs muscles fins, leurs pieds véloce et la confiance propre à ceux qui pensent avoir encore de nombreuses années devant eux. Daniel venait au maximum deux ou trois soirs par semaine ; le gymnase se développait et davantage de combattants s'y entraînaient désormais. Des hommes qui devaient se préparer pour un combat programmé et avaient besoin pour cela de se confronter à d'autres à plein temps.

Daniel, lui, se consacrait à un entraînement en solitaire au cours de ces soirées tardives, et il était souvent déjà à moitié épuisé lorsqu'il commençait à s'échauffer et faisait ses étirements sur le tapis de sol. Il boxait rarement dans le vide face à l'immense miroir fixé au mur à l'arrière du bâtiment. Pas aussi souvent qu'il aurait dû. À la place, il défonçait les sacs de frappe avec ses crochets brutaux, rudimentaires. Ses coups de pied étaient méthodiquement préparés et lourdement balancés. Son bassin et ses épaules tournaient complètement avant de se remettre lentement en position. S'il se retrouvait le souffle court ou ressentait une faiblesse dans les membres, il grommelait et continuait de plus belle jusqu'à pouvoir à peine lever les gants. Certains des combattants présents le regardaient travailler, mais il ne semblait pas le remarquer. Il adressait rarement la parole à quiconque. Jasper et Jung Woo essayaient de l'entraîner quand ils le pouvaient, mais Daniel ne savait jamais à l'avance quand il viendrait, ni pour combien de temps, et les deux coachs avaient des obligations sur le ring avec les combattants confirmés. Le travail de Daniel était inégal et parfois

totallement chaotique, mais ça lui faisait du bien. Au cours de toutes ces heures d'effort, il y avait de vrais moments de grâce. Un cercle de sueur entourait le sac de frappe qu'il martelait jusqu'à le déformer, creusant des sillons dans le cuir tout en se déplaçant avec légèreté. Des exercices tranquilles avec un sparring-partner au cours desquels il esquivait les coups comme si on l'avait prévenu d'où ils arriveraient. Des combats de grappling où sa force brute laissait ses bras intacts et son cou libre, lui permettant de prendre le dessus sur un homme exaspéré. Personne ne voulait tenir les pattes d'ours pour lui, hormis les coachs. Après ça, Daniel rentrait chez lui, traversait la campagne sombre d'où la neige avait disparu et où la terre semée de graines était noire et humide. Des oiseaux de nuit poussaient des cris et tournaient en cercle au-dessus. Et au bout de la route, sa femme et sa fille endormies. De la bière fraîche dans la cuisine. L'endroit où il poserait sa tête et aspirerait à un sommeil sans rêves.

Sarah poussa sa fille à l'intérieur de la banque et laissa la porte se refermer derrière elles. Le comté avait subi une semaine de chaleur inhabituelle, des gens dans la file s'épongeaient le front. Madelyn s'assit dans la salle d'attente et sa mère lui dit de ne pas bouger. La fillette répondit en faisant le salut militaire. Sarah marmonna en se dirigeant vers le guichet.

« Que puis-je faire pour vous ? demanda l'employée.

– J'ai rendez-vous. »

Sarah donna son nom. La guichetière cessa de taper et pencha légèrement la tête. Plissa les yeux.

« Vous êtes la femme de Daniel », dit-elle.

Sarah se contenta de la regarder.

« J'étais au lycée avec lui, poursuivit l'employée. Il traînait avec mon frère. Je le voyais assez souvent à l'époque.

– Ah oui ?

– Comment va-t-il ? »

Sarah examina le visage rond et les fossettes de la femme. Les cheveux blonds qui lui arrivaient aux épaules. Elle devait avoir quelques années de moins que Daniel et quelques-unes de plus que Sarah. Elle avait encore toutes ses rondeurs et portait une bague de fiançailles ornée d'un diamant rose.

« Il va bien, dit Sarah.

– Passez-lui le bonjour de ma part, vous voulez bien ? »

Sarah repartit dans la salle d'attente avant même que la jeune femme ait terminé sa phrase. Il fallut une minute à celle-ci pour comprendre ce qui s'était passé, puis elle appela la personne suivante dans la file et son sourire réapparut, de travers.

Elle attendait dans le bureau du banquier depuis une demi-heure. Madelyn était toujours assise à la même place et Sarah pouvait voir son dos à travers la vitre. La fillette se tenait parfaitement tranquille ; Sarah ne la quitta pas des yeux une seconde. Puis l'homme revint et

ferma la porte derrière lui. Il posa ses papiers sur le bureau.

« Vous n'aviez pas besoin de faire toute la route jusqu'ici, dit-il. Quand nous nous sommes parlé au téléphone, je pensais que nous avions tout passé en revue. »

Sarah prit les formulaires sur le bureau et les mit dans l'enveloppe que le banquier lui avait fournie.

« Je voulais simplement vous donner une chance de me l'expliquer de vive voix. Il me semble que c'est ce que les êtres humains sont capables de faire. »

L'homme essayait ce truc qui consistait à regarder le front de Sarah en faisant semblant de la regarder dans les yeux.

« C'est juste qu'avec votre historique, nous ne sommes pas en mesure de prendre un tel risque.

– Tout ce qu'on voudrait, c'est vous rembourser, vous, plutôt que tous les autres, dit Sarah. Avec ce que vous avez gagné sur la maison, j'imaginais que c'était le moins que vous puissiez faire pour nous. »

Le banquier fronça les sourcils.

« J'ai déjà eu cette conversation avec votre mari, dit-il.

– Daniel.

– Pardon ?

– Vous le connaissez.

– Peut-être qu'on pourra réessayer lorsque Dan aura travaillé un peu plus longtemps là-bas et qu'on aura la certitude que sa situation est stable. J'imagine alors mal que la réponse soit non.

– Rien qu'un ou deux mois, c'est long pour certaines personnes », répliqua Sarah.

Le banquier commença à dire quelque chose, mais elle tendit la main et il s'interrompit. Il la serra et se pencha en arrière sur sa chaise pendant que Sarah glissait l'enveloppe dans son sac à main.

« Elle grandit vite », dit-il en faisant un geste en direction de Madelyn.

La fillette avait maintenant de la compagnie, à l'extérieur du bureau. Un garçon s'était installé sur la chaise à côté d'elle, grand, les cheveux filasse. Madelyn semblait assez bien le connaître, à voir la façon dont elle s'était tournée vers lui. Ils étaient en pleine discussion, mais la vitre empêchait d'en entendre un mot. Sarah se leva et défroissa son chemisier. Ramassa ses affaires. Et tourna les talons sans un mot de plus.

Elles allèrent au centre commercial et se garèrent tout au bout du parking. En sortant du pick-up, elles durent traverser une allée puis longer tout le bâtiment en passant devant les vitrines des boutiques. Sarah posa des questions à Madelyn sur son copain à la banque et celle-ci lui répondit que c'était un garçon de l'école, rien de plus. Elles se parlèrent peu ensuite. Sarah rangea les clés dans son sac et farfouilla dans son contenu. Elle trouva un paquet de chewing-gum et allait en donner un à Madelyn, mais la fillette n'était plus là. Sarah se retourna brusquement et la vit près d'une vitrine devant laquelle elles venaient de passer. De jeunes chiots y traînaient la patte d'un air endormi et d'autres grattaient la vitre comme pour la creuser afin de se retrouver dans la lumière du jour. Ils jappaient en direction de Madelyn, qui en réponse leur faisait des grimaces et leur parlait.

« Ces chiens ne devraient pas être enfermés comme ça », dit-elle.

La fillette avait les mains collées à la vitrine, à l'endroit où un chiot écrasait sa gueule, la rendant hideuse.

« Tu crois qu'on aura un chien un jour ? demanda-t-elle.

– Qui s'en occuperait ? dit Sarah.

– Ben moi.

– Pas avant qu'on sache comment payer sa nourriture. Et c'est pas demain la veille. »

Sarah voyait sa fille froncer les sourcils dans la vitre.

« Quand j'ai demandé à papa, il a dit qu'il y réfléchirait, dit-elle.

– Tu peux me le demander maintenant », répliqua Sarah.

Madelyn sembla ne pas l'entendre.

« Mais tu ne veux pas me demander, n'est-ce pas ? »

Madelyn mit les mains dans ses poches, se tourna pour regarder sa mère.

« Tout ce que tu lui demandes, il essaie de te le donner, poursuivit-elle. Même s'il ne peut pas. Il fera tout pour te le donner jusqu'à ce qu'il soit fauché et qu'il crève de faim. Tu comprends ? »

La fillette hocha la tête. Sarah inspira à fond, passa ses cheveux derrière ses oreilles.

« On n'a pas d'argent en ce moment parce qu'il ne travaille pas la nuit. C'est ça ? » demanda Madelyn.

Sarah ne répondit pas.

« Je suis au courant de ce qu'il fait. Je suis pas idiote », poursuivit la fillette.

Sarah fit quelques pas et s'assit sur un banc en face de la vitrine. Laissa tomber son sac sur les lattes en bois.

« Je sais à quel point tu es intelligente, dit Sarah. Mais, ma chérie, je t'assure qu'il y a des tas de choses que tu ne pourrais pas comprendre, même si je t'en parlais ou si je te les montrais.

– Papa ne parle jamais de ses combats. Il a fallu que je lise des trucs dessus toute seule. »

Sarah haussa les épaules.

« Les choses ne se sont pas passées comme il le voulait, Maddy. On ne fait pas toujours ce qu'on veut.

– Tu crois qu'il peut encore combattre ? »

Sarah faillit rire en entendant ça. Se retint. Elle avait les yeux fatigués et se les frotta avec son pouce et son index.

« Oui, dit-elle.

– Il va encore se battre ? Je veux dire, pour de vrai ? »

Sarah mâchait son chewing-gum. Elle sortit les clés de son sac, tendit la main qui les tenait. Il avait commencé à pleuvoir. Madelyn attendait toujours la réponse.

« S'il est si bon que ça, je ne vois pas pourquoi il ne le ferait pas », dit-elle.

Sarah se leva et lui fit signe de s'éloigner de la vitrine. La fillette ne voulait pas bouger de là, mais Sarah la fit décoller d'un regard. Elles retournèrent ensemble au pick-up. Madelyn montra les magasins du centre commercial.

« On n'avait pas besoin d'un truc ? demanda-t-elle.

– On fera avec ce qu'on a à la maison », dit Sarah.

La fillette attendit en silence à côté du pick-up et Sarah entreprit de tirer de toutes ses forces sur sa portière esquinée afin qu'elle s'ouvre suffisamment pour lui permettre de monter dans la cabine.

La voiture de police se dirigeait au pas vers la maison. Un sillage de poussière dans l'air printanier sec. Daniel était assis sur une chaise en bois au milieu de la pelouse avec trois canettes de bière encore dans leurs anneaux en plastique, les trois autres vides. Il portait un bermuda, un T-shirt et pas de chaussures. Le soleil, qui avait fait une percée, venait de disparaître et de lourds nuages noirs traversaient le ciel au nord-est. Un vent chaud sur les champs. Daniel attendit. La voiture ralentit, puis recommença à avancer. Il distingua le visage du conducteur alors que celui-ci le regardait en plissant les yeux par-dessus le volant. Le véhicule se gara de biais sur l'accotement, à l'autre bout du chemin. Le policier remonta l'allée gravillonnée tandis que Daniel arrachait une autre canette au plastique.

« Dan, dit le flic.

– Agent Smith », répondit Daniel en lui lançant une bière par en dessous.

Le policier attrapa la canette et l'observa. Tout en marchant. Il eut un petit sourire narquois et renvoya la bière à son expéditeur. Daniel la saisit de la main gauche, l'ouvrit et but tout de suite avant que la mousse ne déborde.

L'homme s'arrêta au bord de la pelouse, les mains sur les hanches. Il mesurait un peu moins d'un mètre quatre-vingt-dix, un corps d'athlète qui commençait tout juste à se ramollir sous l'uniforme bleu. Une mâchoire carrée qui semblait ne pas avoir été rasée depuis plusieurs jours. Jeune, il avait été joueur de hockey semi-professionnel, mais comptait désormais davantage d'années passées dans la police que comme athlète. Il leva les yeux vers le ciel.

« Belle journée, non ?

– Oui », dit Daniel.

Le policier le regarda. Regarda la maison.

« Sarah est là ? Ta fille ?

– Il n'y a que moi, dit Daniel. J'ai des ennuis ou quoi ?

– Si tu as quelque chose à confesser, je suis tout ouïe. »

Daniel avala une gorgée de bière.

« Non, dit-il. Je n'ai plus ni le temps ni les moyens d'avoir des ennuis, bon sang. »

L'homme hocha la tête.

« Vous avez trouvé qui a volé mon poste à souder ? demanda Daniel.

– Pas encore, dit Smith.

– J'ai plus ou moins fait une croix dessus de toute façon. »

Daniel posa la canette sur ses genoux et examina le policier. Il s'appuya lourdement sur l'accoudoir de sa chaise.

« Allez, dis-moi. Qu'est-ce que tu fais ici ?

– J'ai besoin que tu viennes voir quelque chose, dit Smith.

– Quoi ?

– Je suis pas très sûr. C'est pour ça que j'ai besoin que tu y jettes un œil. »

Daniel scruta les champs. Avala une autre gorgée.

« Je suis obligé ? » demanda-t-il.

Smith secoua la tête. Prit le temps de se reprendre.

« Écoute, dit le policier. On connaît tous les deux le genre de boulot que t'as fait par ici. Et je sais que tu te tiens à carreau depuis un petit moment.

– En fait, je n'ai jamais été inculpé de toute ma vie. Tu peux vérifier. »

La radio du policier grésilla sur sa poitrine, il l'écouta quelques secondes et appuya sur un bouton pour la faire taire.

« Quoi que tu aies fait par le passé, ça m'est égal, dit Smith. Si tu as laissé tomber cette activité, peut-être que tu as au moins une idée de la direction que ça a pris depuis que tu as arrêté.

– Comment ça ?

– Dans ce comté, avant, il y avait des bikers qui faisaient pousser de l'herbe et se dépouillaient les uns les autres. Maintenant, on en est genre aux atrocités de guerre. Des trucs qui te fileraient des cauchemars, même à toi, Dan. Des trucs dont tu ne voudrais pas que ta fille sache même qu'ils sont possibles. »

Daniel resta un moment immobile. Roula des épaules et finit sa bière. Laissa tomber la canette dans l'herbe et se leva.

« Tu vas me coffrer si je prends le volant maintenant ? »

Le flic parcourut des yeux les alentours.

« Tu n'as même pas de véhicule, dit-il.

– C'est exact. J'ai besoin que tu me déposes au bout de la route pour que je puisse en emprunter un.

– Quoi ?

– Je refuse qu'on me voie dans cette putain de voiture de patrouille. »

Quand ils entrèrent au poste de police, deux flics étaient assis à leurs bureaux derrière l'accueil. Un type costaud avec le crâne rasé et une jeune femme à queue de cheval. Et aussi un grand flic au comptoir à l'entrée, en train de tamponner des papiers. Tous armés et en uniforme. Celui du comptoir interrompit ce qu'il était en train de faire, puis son collègue finit par se retourner pour voir qui venait de franchir la porte d'entrée. Il toussa et la femme leva les yeux. Elle fit un petit signe de la main à Daniel.

« Salut, Mike, dit le grand flic. Comment ça va ?

– On fait aller », répondit Smith.

Le policier attendit jusqu'à ce qu'il entende le bruit de l'interphone. Le cliquetis de la serrure quand elle se déverrouilla.

« Viens », dit-il.

Smith poussa le battant et entra. Daniel le suivit, les yeux rivés à la nuque du policier tandis qu'ils franchissaient le seuil et que la porte se refermait derrière eux. Un claquement sec quand la gâche s'encastra dans le montant métallique. Daniel se sentait bizarre, un frisson le parcourut. Ils traversèrent le couloir jusqu'à la pièce où se trouvait le bureau de Smith. Sept autres postes de travail dans cet humble espace, et pas une personne derrière.

Daniel était déjà assis quand Smith fit le tour du bureau et s'installa sur son siège. Il n'y était pas depuis deux secondes qu'il se releva. Il dégrafa sa ceinture et la retira. La posa lourdement sur la table. Matraque, menottes, bombe lacrymogène, pistolet et tout. Puis il se rassit. Se pencha en arrière, les mains sur les accoudoirs.

« Ça t'ennuie d'être assis là ? demanda le policier.

– Non, dit Daniel.

– On m'a toujours dit que tu n'aimais pas les flingues. C'est vrai ?

– Ces armes peuvent foutre un sacré bordel. »

Le flic sourit. Il avait joint les mains et faisait maintenant claquer de sa main droite les jointures de la gauche. Puis il se pencha en avant

et attrapa un dossier sur son bureau. Il l'ouvrit, le retourna et le laissa tomber devant Daniel. Celui-ci ne bougea pas.

« S'il te plaît », dit le policier.

Daniel attendit quelques secondes supplémentaires puis remua sur sa chaise. Dans la chemise ouverte, il découvrit les photographies d'une scène de crime. Il les attrapa et les passa en revue. Plans larges et rapprochés. Peau devenue grise, noircie par d'innombrables contusions. Des petits trous noirs çà et là. Yeux comme aveugles, d'un blanc trouble. L'intérieur des articulations des doigts comme les anneaux d'un tronc d'arbre. Daniel laissa errer son regard sur les rapports qui accompagnaient les clichés. L'agent Smith tendit la main, referma la chemise vide et la reprit. Il secoua la tête. Daniel passa une nouvelle fois les photos en revue. Marmonna quelque chose. Puis il les reposa au centre du bureau. Il avait commencé à respirer difficilement. Ne pouvait pas le dissimuler.

Le policier attendait.

« Quoi ? » dit Daniel. Trop fort.

« Tu connais ce pauvre type, là-dessus ?

– Il s'appelle Lucas O'Hare, dit Daniel.

– Un copain à toi ?

– Je dirais pas ça.

– Mais en cas de violences, tu ne serais pas de l'autre bord.

– J'aimais bien ce gamin. »

Smith hocha la tête puis reprit les photos et les passa lui aussi en revue. À voir son visage, il avait déjà dû le faire à de nombreuses reprises. Il eut lui aussi un profond soupir et reposa les clichés.

« Tu as vu qu'ils lui ont coupé les doigts et arraché les dents ? Qu'ils ont brûlé certaines parties de son corps ? dit le policier.

– J'ai vu.

– Bon. Ça n'a pas beaucoup de sens de faire subir ça à un homme. Sans compter qu'on savait très bien qui l'avait dans le collimateur.

– Ça a du sens si on sait qui a fait ça.

– Ouais. Qui ? »

Daniel secoua la tête en signe de dénégation.

« Tu ne sais pas ou tu ne veux pas me le dire ? demanda Smith.

– Choisis.

– Quoi ?

– Il y a pas mal de gros enfoirés dans le coin auxquels je pense, qui

pourraient avoir fait ça. Dont un que je mettrais en haut de la liste, dit Daniel. Mais je n'en suis pas sûr. Si c'était le cas, je pourrais presque être assez idiot pour te le dire.

– Et il travaille pour Clayton. Non ?

– Je suppose que tu connaissais la réponse à cette question avant même de me la poser. »

Le policier hocha la tête. Il se pencha en avant et posa l'index sur la photo du haut.

« C'est n'importe quoi, dit Smith. On a du mal à piger. »

Daniel se contenta de le regarder.

« Tu n'as rien d'autre à dire à ce sujet ? demanda Smith.

– Je dirais que vous êtes dans la merde si vous le bouclez pas rapidement. »

Le policier s'inclina de nouveau en arrière. Croisa les bras. Il laissa son menton pendre sur sa poitrine un moment.

« Ça devrait t'inquiéter, Dan. Si près de chez toi, dit-il.

– Ça m'inquiète beaucoup. C'était juste un gamin. Et même pas un mauvais bougre.

– Ah ouais ?

– Certains de ces gars essaient simplement de gagner leur vie. Quoi que t'en penses. »

Smith reprit les photos, les rangea dans le dossier et le referma. Il desserra le col de sa chemise et se frotta la nuque d'une main. Les yeux d'un homme qui n'a pas beaucoup dormi. Un petit bleu près du sourcil que Daniel n'avait pas remarqué plus tôt.

« J'ai du mal à croire que tu n'aies plus rien à voir avec ça. Plus rien du tout. Qu'il n'y ait rien d'autre que tu puisses nous dire.

– Eh bien, tu ferais mieux de le croire.

– Pourquoi ?

– Parce que tu ne verras jamais de photos de moi comme celles de cette chemise. Jamais. »

Le policier l'étudia un moment.

« J'apprécie, Dan, dit-il. Mais si tu entends parler de quelque chose...

– Je fais en sorte de ne plus rien entendre. Tu en sais autant que moi.

– D'accord. »

Daniel commença à se lever.

« Et si tu te retrouvais à bosser de nouveau avec ces types ? reprit Smith. Si tu devais te retrouver dans la même pièce que l'homme qui a commis ces atrocités ? »

Daniel fit un drôle de bruit. Il tapota ses poches à la recherche de ses clés tout en se levant de sa chaise.

« Si ça devait arriver, tu recevrais toute l'aide possible de ma part, dit-il. Tu n'aurais plus jamais à te soucier de cet enculé. »

L'homme grimpa les marches de son porche deux à deux. De longues, longues jambes sous un jean. Ses cheveux lui seraient arrivés à la taille s'ils n'avaient pas été attachés. Il ouvrit la portemoustiquaire et la laissa claquer derrière lui. Puis il sortit ses clés et déverrouilla la porte d'entrée. Dans les bois qui bordaient la maison, il entendit des branches craquer. Il s'arrêta et se retourna. Scruta la lisière d'arbres touffue au nord. Le soleil brillait sur l'herbe. L'appel des huards du lac à l'arrière. L'Indien se retourna et poussa doucement la porte. Il dut se baisser pour ne pas se cogner en entrant.

Il traversa le salon en quatre enjambées et tendit la main vers le dessus de la grande armoire posée contre un mur. Ses longs doigts ne rencontrèrent que le bois. L'Indien agrippa le haut du meuble ; il entendait l'autre homme respirer quelque part derrière lui. Il ne savait pas à quelle distance il se trouvait jusqu'à ce que la latte entre le salon et le seuil de la cuisine émette une plainte. Il se retourna.

Tarbell était debout sur le plancher, en chaussettes. Il tenait à deux mains le fusil à canon scié, collé à sa hanche. Celui de l'Indien était posé sur le canapé près de Tarbell, la culasse et le chargeur retirés. Les deux hommes n'étaient qu'à trois mètres l'un de l'autre.

« Tu as entendu la latte craquer ? demanda Tarbell.

– Je t'ai entendu respirer. »

Tarbell sourit.

« Pourquoi tu n'as pas essayé d'attraper ce couteau que tu portes à la ceinture ? demanda-t-il.

– Parce que tu avais le fusil, imbécile. »

Tarbell cessa de sourire. Il grogna.

« C'était un vrai bordel de le descendre de là.

– J'imagine », dit l'Indien.

L'arme ne bougeait pas dans les mains de Tarbell. L'Indien se redressa. Ses épaules étaient aussi larges que l'armoire. Il avait une tête énorme et un large visage aux joues vérolées. Des yeux sombres. Aucune cicatrice causée par la main d'un homme.

« Où sont Wallace et Clayton ? demanda-t-il.

– Pas avec moi, répondit Tarbell. Ils pensaient te trouver ailleurs. Et moi je pensais que tu serais ici.

– Comment ça ?

– Ils croient que tu as peur de Clayton. »

L'Indien ne répondit pas. Rien de tout ça ne semblait l'émouvoir.

« T'es un gros enculé, je me trompe ? » reprit Tarbell.

L'Indien tendit la main dans son dos. Lentement, sous le regard du jeune homme aux yeux pâles. Sa main revint armée d'un couteau et il resta là, les doigts assurant leur prise sur le manche.

« Ces trucs sont vachement plus lents à tirer quand le chien n'est pas armé. Tu le sais ? » dit l'Indien.

Tarbell pencha la tête sur le côté. Gardait les yeux fixés sur lui, longtemps.

Rien n'annonçait que l'Indien allait bouger quand il fit brusquement un pas vers la droite, puis avança. Il avait réduit l'espace à rien quand Tarbell fit feu. Le tir jaillit de la gueule du fusil en crachant des petites flammes, toucha l'homme à la poitrine et le projeta à la verticale. La pointe de ses pieds dansa un instant sur le sol, puis il tomba en arrière et s'abattit sur le plancher comme un arbre chutant à terre. Pour une raison quelconque, il n'était pas encore mort. Des bulles de sang se formaient sur ses lèvres et ses yeux se révoltaient, mais sa poitrine montait et descendait, et il continuait à inspirer de l'air par ses narines dilatées. Tarbell avait déjà cassé le fusil et ôté les cartouches usagées. Il rechargea l'arme et la reprit rapidement en main, prêt à la refermer d'un coup sec. Il s'interrompit et resta là, la crosse raccourcie fourrée sous le bras droit et le fût drapé sur son bras comme le torchon d'un serveur. Les iris sombres de l'Iroquois étaient remontés dans le coin supérieur droit de leurs orbites et ses énormes mains rampèrent sur le plancher, puis se tendirent désespérément. Rien. Le couteau était par terre, hors d'atteinte.

Quand Wallace entra dans la pièce, Tarbell avait assis l'Indien tout droit et se tenait debout derrière lui, une poignée de ses cheveux dans la main. Le tranchant du couteau enfoncé dans le front de l'homme. Un air de concentration intense sur le visage. Wallace fut sur eux avant que Tarbell ne se retourne. Il saisit le manche du couteau et l'arracha, puis vrilla le poignet de Tarbell jusqu'à ce que la lame tombe. Tarbell lâcha lui aussi et l'Indien retomba sur le dos à seulement trente centimètres de son couteau, une ligne rouge nette en

travers du front. Il ne tendit pas la main vers l'arme. Il n'était plus de ce monde.

Clayton les rejoignit dans la pièce où le cadavre était allongé. Il vit Wallace debout entre l'Indien et son neveu. Tarbell était adossé au mur, frottant son poignet droit de l'autre main. Clayton dut examiner la pièce à deux reprises pour être sûr de ce qu'il avait devant les yeux.

« Qu'est-ce qui cloche chez toi ? » demanda-t-il.

Tarbell leva la tête. Il ne semblait pas comprendre que Clayton lui parlait. Il respira à fond et fixa le mort. Puis son oncle, de ses yeux froids. Il s'arracha au mur et sortit de la maison. Le cri des huards résonnait dans le lointain crépuscule. Le jeune homme aux yeux pâles leur renvoya leur cri.

Daniel avait acheté le poste à souder du pick-up lors d'une expédition de cinq mois dans l'Ouest. Il était parti à la fin de l'automne, seul, et avait parcouru ce vaste territoire où les routes décrivent un large arc de cercle dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, du sud de la baie Georgienne à la limite ouest du lac Supérieur. Contourner ces eaux vers le nord lui avait pris une journée, au cours de laquelle il avait traversé des villes de plus en plus petites et des bois déchiquetés aux arbres squelettiques plus austères que leurs semblables du Sud. D'immenses parois rocheuses sur les hautes falaises et le long des routes tracées sur des terrains vallonnés. Des corbeaux et des aigles qui observaient le paysage depuis leurs perchoirs. Il avait vu des ours et des cerfs. Il avait vu un grand orignal qui l'attendait sur la route, une nuit au clair de lune, pour le faire s'arrêter ou pour se faire tuer.

Il acheta le poste à souder à un gars d'Halifax, en Nouvelle-Écosse, qui venait de passer cinq ans à bosser sur un pipeline. Daniel examina l'état de la machine, puis les deux hommes se serrèrent la main et ôtèrent les verrous et les fixations qui maintenaient l'engin, avant que quatre types ne viennent le soulever pour le poser sur le plateau du pick-up de Daniel et le river au métal. Daniel paya moins qu'il n'aurait dû, mais l'homme voulait absolument se débarrasser de la machine et promit qu'il n'essaierait jamais de la racheter. Il n'avait même pas envie de boire un verre en compagnie de ses anciens collègues. Il partit vers l'est et, ainsi équipé, Daniel partit au nord, où il se déplaça de chantier en chantier. Il dormit dans son pick-up jusqu'à ce qu'il commence à faire vraiment froid. Il vécut alors dans des motels et des garages, des dortoirs, des mobile homes où il buvait du whisky de contrebande et pissait en caleçon long dans les buissons gelés du terrain, de la neige jusqu'en haut des chaussures. On était en octobre. En décembre, il n'avait toujours pas bougé. Un feu éclairait le ciel au-dessus d'immenses colonnes d'échappement en pierre surplombant de gigantesques fours et des structures métalliques. Des nuages noirs dissimulaient le soleil et ils étaient toujours là par les nuits les plus sombres, énorme masse menaçante planant sur le monde. Ce fut la dernière fois que Daniel travailla aussi loin au nord.

Il comptait les jours jusqu'à Noël. Au début, Daniel ne voulait pas aller en ville avec les hommes, puis il finit par le faire. Il ne se battait pas. Quand il posait la main sur un individu pour l'écarter, celui-ci savait que

quelque chose clochait et restait à distance. Il buvait de la bière et du whisky avec les ouvriers, tandis que les plus âgés jouaient de la guitare, du banjo, de la guimbarde ou du washboard. Ils entonnaient de vieilles chansons dont les plus jeunes connaissaient à peine ou pas du tout les paroles. Ils s'y essayaient quand même et beaucoup d'entre eux chantaient juste. Un soir, trois types originaires de Terre-Neuve arrivèrent avec une cruche d'alcool de contrebande qu'ils avaient acheté à un groupe d'ouvriers métis près de Peace River. Ce soir-là, une bagarre éclata en ville entre les hommes et une bande de bûcherons qui venaient de l'intérieur des terres, en Colombie-Britannique. Daniel frappa le plus gros d'un direct du droit et il sentit la mâchoire de l'homme se déboîter sous ses doigts, puis il regarda le bûcheron tanguer et cracher deux de ses dents du haut avant de se ratatiner au sol. Il n'avait cogné personne depuis trois ans. Quelqu'un brisa une bouteille de bière sur la tête de Daniel, qui ne sentit rien, et en moins d'une minute six hommes étaient à terre. Tous en sang sauf un, qui gisait à plat ventre sur une table retournée, l'articulation de l'épaule démise, si bien que tout son bras pendait, distendu et simiesque, le long de son flanc. Juste avant, ce même bras avait tenu une bouteille de bière à la manière d'un tomahawk. Si Daniel avait pu se souvenir de cette rixe, il se serait rappelé qu'il avait longtemps observé les dégâts et avait dit à voix haute que l'homme risquait bien de perdre son bras.

Il repartit dans l'Est en avion pour quatre jours, à Noël, et revint. Personne dans la bagarre ne connaissait son nom. Ils avaient répété à la police, encore et encore, qu'ils n'avaient rien à dire. Daniel se déplaçait librement de chantier en chantier et de boulot en boulot. Il essayait de ne pas boire, en vain. Il était de plus en plus taciturne. Il buvait seul et payait de sa poche pour éviter les dortoirs et les camps. De temps en temps, il allait dans un pub ou un hôtel merdique pour regarder les combats à la télé. Il parlait aux clients assis au bar, mais seulement pour commenter les retransmissions. Ils étaient rares à deviner son passé de combattant. Quand c'était le cas, il mentait, prenait quelques verres de plus et s'en allait. Il achetait un pack de bières et les buvait dans son pick-up et, parfois, il se réveillait dans un matin éclatant, gelé jusqu'aux os et la batterie à plat.

Fin mars, il se mit en route pour rentrer chez lui. Tout ce qu'il avait dans son pick-up, c'était un sac de sport rempli de vêtements sur le siège passager. Le poste à souder se dressait, hideux, derrière la vitre arrière de la cabine et semblait le regarder. Au bout du plateau étaient fixées des caisses qui contenaient ses outils et d'autres encore qui avaient appartenu à

son père. Une tempête était annoncée, venant des Territoires du Nord-Ouest, censée durer au moins une semaine. Daniel partit tôt pour la devancer. Le poids du pick-up le ralentissait et augmentait la consommation d'essence, et il prit des cachets pour ne pas s'endormir au volant. Il franchit la frontière du Saskatchewan épuisé et puant dans ses vêtements. Il ne vit pas le panneau au milieu de tout ce blanc. Il ne pouvait pas distinguer la route à un mètre cinquante devant lui, et lorsque les essuie-glaces commencèrent à se bloquer, il dut baisser la vitre et se pencher à l'extérieur. Le gel s'accrocha à ses sourcils et à ses cheveux, et il essuya ses yeux qui pleuraient dans le froid. Il roula, encore et encore, et d'un coup la route fut là, et le ciel radieux au-dessus, où les nuages se raréfiaient. Un étrange brouillard s'accrocha pendant un ou deux kilomètres aux pneus du pick-up qui patinaient et il accéléra, puis soudain la brume disparut.

Le printemps ne dura pas longtemps. L'été arriva fin mai et s'installa, avec la chaleur, sur tout le comté. Il ne plut quasiment pas. Les ruisseaux s'asséchèrent en rigoles tièdes et les marques du niveau d'eau de l'année précédente étaient inscrites sur la roche plus de trente centimètres au-dessus des petites vagues qui traversaient la baie. Les récoltes arrivèrent trop tôt et les jeunes feuilles d'arbre brunirent et se racornirent comme du papier près d'un feu de cheminée. Des rubans de fumée montaient à l'ouest, disparaissaient, puis revenaient. Au bout d'une route de campagne qui menait à la plage se trouvait un panneau arborant un demi-cercle coloré agrémenté d'une aiguille en bois que la municipalité déplaçait pour indiquer le niveau de risque d'incendie de forêt et les interdictions de faire du feu. Plus tard dans le mois, des gamins de la ville allèrent mettre le feu au panneau pour s'amuser.

Ils partirent pour le chalet en milieu de matinée, roulant vitres fermées le temps d'atteindre la route goudronnée. Là, ils les baissèrent et profitèrent ainsi des courants d'air. Daniel conduisait et Sarah n'arrêtait pas de se retourner pour vérifier que Madelyn allait bien. La fillette était immobile et silencieuse, le vent fouettant ses cheveux et laissant apparaître ses yeux, son nez et ses oreilles comme sous l'effet d'un stroboscope. Ils prirent la direction du nord, contournèrent la ville et filèrent droit devant. Une route à une seule voie, l'asphalte pâli et fissuré tout du long. Un pont en béton qui surplombait de très haut des marécages bourbeux, des étendues d'eau envahies d'herbes hautes et éclairées par le soleil de midi. Des bateaux dérivaien, voiles repliées, avançant grâce à un moteur ou se laissant porter par le courant, dansant librement sur les flots.

Quinze minutes plus tard, ils arrivèrent à un large embranchement. Daniel prit la file la plus à droite et ils descendirent en spirale vers une route qui longeait l'eau. Un détour qu'ils avaient plus ou moins prévu le matin même. Plusieurs routes bifurquaient de la voie principale au bord du lac, certaines ensevelies sous l'épais couvert des arbres et d'autres qui n'étaient guère plus que des chemins de terre.

« Pourquoi papi est aussi loin ? cria Madelyn.

– C'est là qu'il est né », répondit Daniel.

Il jeta un rapide coup d'œil à sa fille par-dessus son épaule. Elle avait mis une casquette de base-ball, mais ses cheveux voletaient toujours autour de son visage. Une vieille casquette tout abîmée qu'il avait oublié lui avoir donnée.

« Tu veux vraiment y aller, Madelyn ? dit-il. On n'est pas obligés.

– Si, on est obligés », rectifia Sarah.

Elle avait ses lunettes de soleil sur la tête pour maintenir ses cheveux et portait un débardeur et un short qui dévoilait largement ses jambes. Ses sandales étaient rangées sous son siège et ses pieds nus étaient posés l'un sur l'autre, les talons sur le tapis de sol. De minuscules perles de sueur sur sa nuque.

« Je veux y aller », lâcha Madelyn.

Daniel hocha la tête.

« On ne va pas rester longtemps », dit-il en gardant les yeux fixés sur la route.

Ils roulaient vite, les arbres tout proches de chaque côté. La vitre de Sarah était ouverte et le montant heurta l'extrémité d'une longue branche. Une feuille tomba sur ses genoux, déchiquetée.

La stèle se trouvait à l'ombre d'un chêne. Une épaisse pierre taillée, devenue grisâtre au fil des ans, dans la pluie, le soleil et le gel. Seuls y étaient gravés son nom et ses dates de naissance et de décès, avec une petite croix celtique au sommet, là où la pierre était arrondie. Le curé s'était opposé à ce qu'il soit enterré là, mais Sarah l'avait travaillé au corps jusqu'à ce qu'il cède. Le père de Daniel, à la fin de sa vie, ne voulait plus entendre parler de religion, mais il avait toujours autour du cou une croix en argent identique à celle gravée sur la pierre. Il la portait parce que c'était sa femme qui la lui avait donnée, avant la naissance de Daniel. Elle l'avait achetée et fait bénir au Pays de Galles et, un jour, elle l'avait mise autour de son cou épais alors qu'il était affalé dans son fauteuil, dormant d'un sommeil d'ivrogne. Maintenant, c'était Daniel qui la portait ; il la portait pour les naissances comme pour les bagarres, et les rares fois où il l'avait retirée, ç'avait été pour entrer sur un ring ou dans une cage, et les soigneurs l'avaient alors toujours soigneusement rangée dans leur poche de chemise, près du

cœur, en attendant la fin du combat.

Ils étaient seuls dans le cimetière. Tous trois se tenaient devant la pierre et Madelyn s'avança et y posa la main, puis elle s'agenouilla dans l'herbe, joignit ses mains sur ses genoux et commença à murmurer quelque chose. Le visage de Daniel se vida de son sang. Sarah fit mine d'aller la chercher, mais Daniel l'attrapa par l'épaule et elle se retourna. Revint près de lui. Peu après, Madelyn se releva, dit au revoir et s'éloigna de la tombe. Elle rejoignit son père et se tint à ses côtés. Il ne savait pas quoi dire à la fillette, alors il se baissa et l'embrassa sur la tête. Sarah entama une prière silencieuse. Une courte oraison.

« Je peux aller me promener ? » demanda Madelyn.

Ils répondirent tous deux que oui. Et donc elle les laissa là.

Daniel fixa longtemps la stèle. Il ne disait rien. Il cherchait souvent sa fille des yeux, la découvrant au loin dans les allées. Sarah posa sa main sur la nuque de son mari et serra fort un moment, puis elle relâcha les doigts. Daniel mit les poings sur ses hanches et baissa la tête. Il s'essuya le front de sa manche. Leva les yeux.

« Allons-y », dit-il.

Il quitta l'allée et n'attendit pas que Sarah le suive. Il traversa le cimetière en suivant la direction que Madelyn avait prise. Passa devant des rangées et des rangées de sépultures. Aucune n'était vraiment imposante. C'était les tombes de gens de la campagne et d'immigrés venus d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, des Hollandais et des Allemands, des noms français sur les pierres tombales des Métis et des Québécois qui avaient navigué sur le Saint-Laurent pour venir vivre et mourir là. Certaines stèles se tenaient aussi droites que des clous de charpentier enfoncés dans des planches. D'autres étaient de travers à cause des animaux sauvages qui étaient passés par là, des intempéries, ou sous l'effet des racines. Certaines de ces tombes avaient existé bien avant que l'on plante ces chênes et ces cèdres immenses. D'autres étaient encore plus anciennes, de beaucoup. Le tout ceint d'une forêt dense qui se courbait sous la neige et le vent, dont parfois certains arbres se brisaient, tombaient au sol et repoussaient.

La fillette venait de trouver un carré d'herbe où trois stèles étaient posées à même la terre. Les noms presque effacés.

« Ils sont tous là, dit-elle. Toute la famille. »

Daniel se pencha pour lire les épitaphes. Il hocha la tête.

« Où est enterrée mamie ? » demanda Madelyn.

Il continua de lire les plaques.

« Je ne sais pas », dit-il.

La fillette attendait qu'il lui parle d'elle. Mais il n'en fit rien.

Il finit par se redresser, se retourna et vit Sarah au loin. Elle était encore près de la tombe de son père et semblait être agenouillée ou accroupie.

« Attends-nous dans le pick-up, dit-il. Je vais chercher ta mère. »

Il repartit vers la tombe, s'en approcha. Sarah ne l'entendit pas. Elle était agenouillée dans l'herbe, comme leur fille un peu plus tôt. Sa tête était à moins de trois centimètres de la stèle et il l'entendait lui parler dans un murmure. Elle respirait fort et très lentement. Daniel l'observa longtemps, sans un mot. Elle ne leva les yeux qu'une seule fois. Au-delà des stèles plantées dans la terre, vers la roche érodée par les intempéries et l'herbe rase. Il ne voyait pas son visage. Elle baissa la tête et prononça quelques mots de plus, puis se retourna d'un coup et ses yeux étaient rougis. Elle parut surprise de le voir là. Elle posa la main au sol, se mit sur un genou puis se releva, embrassa l'extrémité de ses doigts et les pressa contre la pierre. Elle prit la main de Daniel dans la sienne et le guida vers la sortie.

Le chalet se trouvait dans une clairière à une trentaine de mètres du lac. Il était fait de bois, de briques et de mortier et dominait une pente douce de terre rocailleuse et d'herbes sauvages. Le terrain dévalait jusqu'à la roche, à quelques dizaines de centimètres de l'eau. Un surplomb granitique dominait la rive. Quatre chaises longues étaient installées sur la pierre en un large demi-cercle qui n'occupait ce vaste espace que partiellement. Il y avait deux rangées de hauts sapins de chaque côté du terrain, et dans l'eau ni balise ou bateau ni nageur. Dans la baie, les vagues s'écrasaient contre la berge rocheuse d'une étroite péninsule. On devinait à peine le bâtiment solitaire depuis la route, la fumée s'élevant au-dessus des bois là où devait se trouver la cheminée.

Une fois à l'intérieur, Sarah défit sa valise. Le lit de Madelyn se trouvait dans une dépendance adjacente et la fillette avait rangé ses vêtements avant de chasser les araignées à l'aide d'une vieille boîte de conserve oubliée dans la pièce. Daniel n'était pas encore entré. Il se tenait sur le surplomb rocheux et regardait le chalet, les fenêtres latérales donnant sur le lac, les rideaux ouverts. Les silhouettes se déplaçant de pièce en pièce. Madelyn sortit de sa chambre pour se rendre dans le bâtiment principal tandis que Daniel continuait à scruter le terrain tout autour. Il n'y avait rien d'autre dans la clairière qu'un bûcher et un billot près de la lisière de la forêt. Ainsi qu'un foyer extérieur pour faire du feu à une dizaine de mètres de l'entrée du chalet, dont les parois avaient été érigées à l'aide de briques branlantes. Daniel vit la trouée dans les bois par laquelle ils avaient atteint la clairière et, à l'autre bout de la propriété, celle qui menait au cœur de la forêt. Il cracha par terre et porta de nouveau son regard sur le lac. Près de la saillie, il voyait clairement le fond rocheux, la vase sombre d'où émergeaient les roseaux qui se balançaient doucement dans le courant.

Au petit matin, personne hormis la fillette n'était réveillé. Elle était

descendue vers le lac peu après le lever du soleil pour faire sa toilette, puis elle était repartie dans la maison pour s'occuper de ses petites affaires. Ella fut la deuxième à émerger et se rendit directement dans la cuisine. Puis Sarah fit de drôles de petits bruits et s'assit d'un seul coup dans son lit tel un matelas pliant soudain libéré de ses attaches. Elle poussa doucement Daniel, mais il ne réagit pas. Elle tira les couvertures et grimpa sur lui, les coudes plantés dans son estomac et sa poitrine. Il sourit mais ne bougea pas, alors elle abandonna et le laissa là, sur le lit, en caleçon. Dans l'autre chambre, Murray avait échappé au branle-bas de combat et était toujours endormi, ronflant, sa poitrine se soulevant et s'abaissant. Ses mains abîmées serrées sur son gros ventre.

Une fois tout le monde debout, ils s'attablèrent à la cuisine pour prendre le petit-déjeuner. Madelyn fixait le vieil homme, assis en face d'elle, qui était sorti de sa chambre vêtu du même jean que la veille et du maillot de corps froissé dans lequel il avait dormi. Il bâilla et s'attaqua à son café. Elle essaya de ne pas rire de son état avant que la nourriture n'arrive sur la table. Daniel et Sarah apportèrent le pain grillé et le beurre et mirent le couvert. Puis ils s'assirent tandis qu'Ella déposait des assiettes d'œufs brouillés et de bacon pour tout le monde. Avant de retourner s'affairer autour de la gazinière. Le vieil homme se pencha en arrière et fixa à son tour la fillette. Elle continuait de l'observer comme si c'était un insecte dans un pot de confiture.

« Il y a quelque chose qui cloche chez cette gamine », dit-il en la montrant de sa fourchette.

Les deux hommes emmenèrent plus tard Madelyn en balade à l'intérieur des terres, empruntant un sentier envahi d'herbes. Murray menait la marche, cannes à pêche sur l'épaule et matériel dans la main. Daniel suivait. Quant à la fillette, elle tirait un chariot métallique aux pneus cloutés sur lequel ils avaient entreposé leurs provisions. Une première glacière pleine de bières et de sandwiches d'une part, et une seconde à côté pour leurs prises. Avec des appâts et tout l'attirail de pêche à côté. Ils atteignirent bientôt une clairière, puis la rivière qui se précipitait vers le couvert de la forêt et le lac au-delà. Ils s'arrêtèrent près de la rive et Madelyn tira le chariot dans un fourré d'herbes hautes où il refusa de rouler. Un bruit de tonnerre

ininterrompu. Celui d'une chute d'eau à deux niveaux un peu en amont, des marches de pierre en saillie qui coupaient la cascade en deux. Le courant se brisait sur la roche et faisait jaillir des éclaboussures qui attrapaient les rayons du soleil et coloraient l'air. Au pied des chutes, l'eau écumante bouillonnait et s'écoulait vers le sud sur des pierres polies.

« Venez, cria Murray. C'est juste un peu plus loin. »

Madelyn laissa le chariot sur un surplomb terreux situé à plus d'un mètre au-dessus de la rivière. Des sapins sur la rive opposée happaient une grande partie de la lumière de cette fin d'après-midi, et l'herbe frôlait leurs chevilles et leurs mollets tel un courant d'air frais tandis qu'ils s'installaient. Murray prit la canne de Madelyn, coupa la ligne et y fixa des plombs ainsi qu'un nouvel hameçon. Il lui montra comment jeter la ligne de biais, et il ne lui fallut que deux ou trois tentatives avant de réussir à lancer l'hameçon, loin dans le courant de la rivière. Daniel posa une main sur l'épaule de sa fille, qui lui jeta un drôle de regard avant de rembobiner la ligne comme une folle et de la relancer.

Quand la canne plia pour la première fois, Madelyn sursauta mais se reprit rapidement. Quand la canne replongea, elle tira fort dessus et commença à vouloir rembobiner. Daniel posa sa main sur les siennes pour qu'elle cesse de tourner la manivelle. Puis il releva la canne et sentit que ça mordait.

« Il faut laisser un peu de mou à la ligne, dit-il. Sinon elle va casser. »

Madelyn fixa la ligne tendue, les talons fermement plantés dans le sol. Daniel lui dit de relever le guide et le moulinet libéra d'un coup trente centimètres de ligne. La fillette la regarda filer.

« Maintenant, reprends cette manivelle, et quand je te le dirai, tu recommenceras à tourner. »

Il tendit la main pour être prêt à saisir la canne si elle la lâchait. Mais Madelyn lui donna une petite tape et la reprit à deux mains.

« Je peux le faire, dit-elle.

– D'accord. »

Daniel se retourna. Murray était assis sur la glacière et riait. Une canette de bière à la main. La fillette tirait légèrement la langue, en serrant les dents. La ligne fila un peu plus.

« Maintenant, dit Daniel. Tourne la manivelle. »

Madelyn obéit. Le guide-fil se remit en place, la ligne sortit de l'eau

et partit tout droit. La canne se plia presque en deux, mais elle résista.

« Tiens-la bien, mais laisse le poisson tirer un peu dans l'autre sens. Surtout, ne le laisse pas filer comme tout à l'heure. Rends-lui la vie dure. »

Ce qu'elle fit. Elle serra la poignée de la manivelle dans son poing, la laissant tourner vers elle et repartir en sens inverse. Daniel s'était un peu reculé afin qu'elle ait assez d'espace pour travailler.

« Tu sens qu'il commence à abandonner ?

– J'en sais rien », dit la fillette.

La ligne fendait l'eau de la rivière. Se relâchait un peu quand le poisson remontait ou s'approchait de la rive et se tendait à nouveau quand il filait. Madelyn tenait toujours bon et la torsion de la canne diminuait de minute en minute. Les jointures de la fillette étaient maintenant blanches. Elle continuait de tourner lentement la manivelle. La main aussi assurée que possible.

Le poisson émergea dans les bas-fonds comme un fantôme qui aurait pris naissance à cet endroit. Il fouetta l'eau dans les derniers mètres, provoquant de petites vagues. Des rides à la surface qui diminuèrent rapidement et s'évanouirent. Madelyn continuait de rembobiner et rugit quand sa prise apparut en se contorsionnant sauvagement dans les airs, le soleil jouant sur son manteau d'écailles. Le poisson était plus lourd hors de l'eau et Daniel aida Madelyn à le hisser, mais elle y parvint quasiment seule. Murray avait posé sa bière le temps d'attraper l'épuisette. Il la tendit à Daniel qui rejoignit la rive avec. Madelyn actionnait toujours le moulinet, la sueur perlant aux coins de son front plissé, et ramena le poisson qui s'agitait et tournoyait au bout de la ligne. Quand il fut à plusieurs dizaines de centimètres au-dessus de l'eau, Murray avança pour s'assurer qu'il franchisse le surplomb tandis que Madelyn tenait haut la canne et l'éloignait de la rive. Daniel se tenait au bord avec l'épuisette et attendait.

Il prit le poisson dans le filet, l'amena à terre et le posa dans l'herbe. Un brochet de deux kilos et demi, l'hameçon fiché dans ses branchies, qui frappait encore violemment le sol en martelant l'herbe de sa nageoire caudale. Qui suffoquait. Daniel s'agenouilla, mit la main dans l'épuisette et l'attrapa.

« Belle prise », dit-il.

Madelyn arriva à temps pour voir le brochet dévoiler ses dents.

Daniel reposa le poisson dans l'herbe, mit la main dans sa poche arrière, en sortit une pince et coupa la ligne. Puis il lâcha l'outil dans l'herbe.

« Il est cuit », dit Murray.

Daniel hocha la tête.

Madelyn mit un genou au sol. Elle toucha le brochet, une seule fois, du bout du doigt.

« Qu'est-ce qu'on peut faire de lui ? demanda-t-elle.

– Même si on voulait le remettre à l'eau, on ne pourrait pas, dit Daniel.

– On va le manger ?

– C'est ta prise. Alors pour ça, il faudrait que tu le nettoies.

– Tu peux me montrer comment ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

– Bien sûr, dit Daniel. Va me chercher la glacière. »

La fillette hocha la tête et se releva d'un bond. Daniel la regarda faire trois pas avant d'abattre son poing sur la tête du brochet, le laissant sans vie. Il fit passer le barbillon au travers des branchies, reprit la pince coupante et retira l'hameçon, accroché à douze centimètres de ligne trempée de vase.

Le soleil était suspendu au ras de la cime des arbres quand ils quittèrent le sentier forestier et débouchèrent dans la clairière. Daniel et Murray ouvraient la marche avec les cannes à pêche dans les bras tandis que Madelyn tirait le chariot, les boîtes d'appâts cliquetant contre le métal en roulant sur les pierres. Des viscères de poisson maculaient le dessus de la glacière. Trois prises à l'intérieur, deux black-bass à petite bouche et le brochet qu'elle avait attrapé. Un des black-bass était encore vivant, et quand la fillette s'arrêta pour changer de main, elle l'entendit barboter dans l'eau de la rivière dont ils avaient rempli la glacière. Elle avait essayé de se laver près de la rive après avoir jeté à l'eau les entrailles des deux poissons, mais ses mains avaient séché en restant sales.

Sarah et Ella étaient assises près de la berge, côte à côte. Elles avaient chacune un verre posé sur l'accoudoir de leur chaise longue, les manches de leurs chemises étaient relevées jusqu'aux épaules et les talons de leurs pieds nus enfoncés dans la terre. En les voyant arriver,

elles cessèrent leur discussion, Sarah se redressa et se retourna. Elle entendit Madelyn crier quelque chose et agita la main en réponse. Elle pivota vers Ella et lui parla tout bas. Puis elle se mit debout et lissa son short froissé. Tendit la main et aida la femme à se relever, qui partit à la rencontre du chariot et de la fillette.

« Alors, mademoiselle, comment ça s'est passé ?

– Très bien, dit Madelyn. On a eu trois poissons.

– C'est toi qui les as tous attrapés ?

– Murray en a eu deux. Et moi j'ai eu le gros. Papa m'a aidée.

– C'est elle toute seule, dit Daniel. Je n'ai rien fait du tout. »

Ella prit les cannes des mains de Murray et Daniel. Dut insister en pressant la paume droite de Daniel pour qu'il lâche, puis demanda à Madelyn de lui montrer leurs prises. La fillette souleva le couvercle de la glacière, pointa les poissons du doigt et montra à Ella l'état de ses mains. Murray s'approcha pour la taquiner. Daniel les observa une minute, puis traversa la clairière et s'assit dans le transat à côté de sa femme. Elle lui jeta un bref regard et but une longue gorgée. Essayait de nouveau de le regarder.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

– Le boulot a appelé », dit-elle.

Tout le monde était assis à l'extérieur tandis que Daniel composait le numéro sur le téléphone jauni fixé au mur de la cuisine. Murray avait essayé de convaincre Madelyn de l'aider à ramasser des fers à cheval enfoncés dans le sol d'une carrière voisine qui n'était plus en activité depuis longtemps. Mais la gamine ne voulait pas y aller. Elle était installée sur une chaise près du vieil homme et écoutait attentivement. Daniel commença à parler à quelqu'un et il s'écoula un long moment avant qu'il ne prenne à nouveau la parole.

« Bien sûr, dit-il. OK. »

À nouveau un silence. Le bruit d'une chaise déplacée sur le plancher.

« J'imagine bien », dit-il, puis, quelques secondes plus tard, le combiné claqua sur son support.

Il ne sortit pas sur la terrasse, alors Sarah se leva et entra. Il était assis à la table de la cuisine et la regarda traverser la pièce. Les yeux las et, derrière son regard, l'esprit tout aussi las. Il était parfaitement

immobile, puis il croisa les bras et expira à fond. Sarah se tenait près de lui et du doigt elle se mit à dessiner des cercles sur le fin duvet de sa nuque.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

– Ils n'ont plus de boulot pour moi, dit-il.

– Juste comme ça ? C'est ainsi qu'ils virent les gens ? »

Il ne répondit pas.

Sarah tendit la main derrière son dos et tira une chaise près de la sienne. Puis elle s'assit et se pencha en avant. Il leva les yeux vers elle une fois, puis fixa le mur d'un regard aveugle. Elle lui saisit l'avant-bras à deux mains.

« Ça va aller », dit-elle.

Il hocha la tête.

« Je le pense vraiment. »

Comme il ne répondait toujours pas, elle se leva, repoussa la chaise et s'assit à califourchon sur ses genoux, les bras sur ses épaules. Il avait les yeux fermés. Elle posa son front contre le sien puis s'écarta un peu. Il la regarda.

« C'est des conneries tout ça, dit-elle. On va pas se laisser abattre. »

Il secoua la tête.

« On n'abandonne jamais.

– Non.

– Dis-le.

– Je n'abandonne pas. »

Elle l'enlaça à nouveau, mais ses membres à lui étaient flasques, elle reprit donc sa position initiale et le tira brusquement à elle. Il l'entoura alors de ses bras et faillit l'étouffer tellement il la serra fort, puis il se leva avec elle comme si elle ne pesait rien et la posa à terre. Il la lâcha, sa main droite s'attarda sur sa taille un instant, puis il passa devant elle et sortit par la porte de la cuisine. Il resta là le temps que Murray lui tende une bière, puis il descendit lourdement les marches de la galerie et alla retrouver sa fille. Il passa un bras autour de ses épaules et lui parla plus sérieusement qu'il ne l'avait jamais fait. Exactement comme il aurait parlé à Murray et Ella. Le cœur de la fillette battait près de ses côtes. Puis Daniel la lâcha et partit seul vers la rivière. Vida le reste de sa bière en marchant. Quand il fut assez près, il balança la bouteille en oblique dans l'eau du lac, où elle tournoya, rebondit, creusa la surface avant de s'enfoncer dans les

profondeurs.

Daniel sentait les pneus du pick-up mordre sur les joints du pont. La vitre vibrait contre l'arrière de sa tête et il essaya d'y coincer un pull, mais il abandonna pour conserver la fraîcheur du verre sur son cuir chevelu. Il commençait à s'assoupir mais se réveilla d'un coup, ses mains venant frapper violemment la vitre et la banquette. Il avait le nez bouché et la mâchoire pendante. Sarah gardait un œil sur lui dans le rétroviseur. Madelyn était installée sur le siège passager et se retournait toutes les deux ou trois minutes.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il.

Sarah et la fillette se regardèrent.

« Est-ce que tu viens de braquer à gauche puis à droite ou c'est moi ? »

– J'ai fait une embardée pour éviter un porc-épic, dit Sarah.

– Un porc-épic de pont ? »

Sarah hocha la tête.

Daniel se redressa un peu. Autant qu'il le put. Il garda un moment les bras ballants, collés contre ses flancs, puis les croisa sur son ventre. Il cligna des yeux.

« Qu'est-ce qui cloche avec papa ? » demanda Madelyn.

Sarah plissa le nez, changea de file.

« Beaucoup de choses », dit-elle.

La fillette examina attentivement son père.

« Ça va ? » demanda-t-elle.

Il leva le pouce. Puis il regarda par la vitre l'enchevêtrement de bois, d'eau et de routes, leur agitation, sans que rien de tout ça soit suffisant pour le distraire de ce qui se passait dans sa tête.

Sarah continuait de l'observer dans le rétroviseur.

« À quel point est-ce la catastrophe ? dit-elle.

– Tu le vois bien, dit-il. C'est franchement mal barré. »

Le lundi matin arriva et Daniel se leva pour accompagner sa fille à l'endroit de la route où le car scolaire s'arrêtait. Elle lui demanda ce qu'il allait faire. S'il comptait reprendre l'entraînement. Il répondit qu'il allait devoir battre le pavé pour trouver un autre boulot.

Madelyn donnait des coups de pied dans le gravier tandis qu'ils approchaient de l'arrêt.

« Si tu retournes au gymnase, je pourrais venir de temps en temps ? » demanda-t-elle.

Il continua d'avancer.

« Avant, tu m'expliquais tout, les techniques, etc. Et puis tu as arrêté. »

Daniel leva les poings vers elle pour qu'elle puisse voir ses articulations de près. Les tissus cicatriciels, les jointures déformées et les petites excroissances osseuses. Rien de tout ça n'inquiétait la fillette. Quand le bus aborda la montée, il laissa retomber ses mains et l'étreignit.

« On pourra en reparler plus tard », dit-il.

La fillette acquiesça. Le bus ralentit, s'arrêta, et la porte s'ouvrit. Madelyn escalada le marchepied et Daniel faillit avancer, mettre son bras autour de ses épaules et la sortir du bus, la ramener à la maison avec lui. Au lieu de ça, il enfonça ses mains dans ses poches et regarda la porte se déplier et se refermer. De la poussière tourbillonna lorsque le bus démarra. Lui rentra dans les narines. Il cracha sur l'asphalte et regarda fixement le sol.

Quatre corps étaient allongés dans la caravane. Trois d'entre eux étaient des frères et le quatrième leur cousin. Les derniers d'une petite bande de bouseux, des voyous qui fabriquaient de la méthamphétamine et avaient contrevenu aux nouvelles règles du jeu instaurées par Clayton dans la région. Ils avaient tous été tués par balle sauf le plus costaud. Lui, il avait eu la gorge tailladée à l'aide du couteau volé par Tarbell et sa tête était tournée selon un angle atroce quand ils l'avaient fourré à l'intérieur. Les hommes avaient été tués dehors, dans la cuvette, pour éviter de réduire en bouillie les installations. Wallace avait ramassé toutes les douilles éparpillées sur le terrain et les avait mises dans sa poche. Lorsqu'il retourna dans la caravane, Tarbell se tenait près des corps et était en train d'uriner sur les meubles. L'espace d'un instant, Wallace se dit qu'il était parti pour pisser aussi sur les macchabées et qu'il ne pourrait pas en supporter davantage. Tarbell et lui étaient tous deux couverts du sang de celui qu'ils avaient égorgé. La lame avait tranché la carotide et on aurait dit que tout le sang qu'il avait dans le corps était sorti par cette entaille.

Il avait fallu du temps à Wallace pour retrouver son calme. Il était allé jusqu'à la limite de la propriété, dans cette vieille cabane qui se trouvait un peu plus loin et qu'ils avaient utilisée pendant des années pour se réunir avec les types du coin, même quand leur nombre avait été réduit à une poignée et qu'ils comptaient parmi les derniers dans la région. Il y avait une éternité, on y distillait du whisky de contrebande, et c'était tout. Il y avait encore des cruchons et des morceaux d'alambic dans la cabane, depuis longtemps oubliés et couverts de rouille ou de moisissure. Le portable de Wallace vibra soudain dans sa poche de jean. Il tenta de s'essuyer les mains avant de l'attraper, mais il n'avait rien de propre sous la main. Il sortit le téléphone et couvrit les touches de sang en décrochant.

« Comment ça s'est passé ? lâcha Clayton à l'autre bout du fil.

– Comme un putain de crash d'avion, dit Wallace.

– Quoi ?

– J'ai failli en venir aux mains avec cette tête de con. »

Clayton ne fit pas de commentaire et se contenta de demander s'ils n'avaient oublié personne. Somma Wallace de se reprendre. Expliqua que ça empirerait pendant un moment avant d'aller mieux, mais que lorsque tout serait terminé, ils auraient définitivement repris le contrôle de la situation. Il demanda s'il pouvait toujours compter sur lui.

« Je me coucherais au milieu de la route si tu me le demandais, dit Wallace. Mais cet enfoiré, c'est pas toi. »

Clayton sembla satisfait et Wallace raccrocha.

Quand ils firent sauter la caravane, ce fut à peu près aussi sophistiqué que la façon dont ils s'étaient débarrassés des corps. Wallace fourra un chiffon dans une bouteille de solvant, mit le feu au tissu et balança la bouteille depuis l'autre côté de la cuvette. Elle décrivit un large arc de cercle et explosa sur un coin de la caravane, à l'endroit où le pan le plus proche rencontrait le toit. Les flammes se propagèrent à toute vitesse. S'il y avait été un tout petit peu plus fort, le projectile incendiaire aurait pu atterrir dans les bois.

Ils s'étaient mis à courir avant que le feu n'atteigne l'intérieur de la caravane. Encore, encore, jusqu'à être hors d'haleine. Ils étaient à quatre cents mètres, et l'explosion ressembla à une chute de météorite. Fit trembler la terre sous leurs pieds et réchauffa l'air dans leur dos. Depuis la voiture, ils virent une colonne de fumée noire s'élever à toute vitesse vers le ciel, toute droite. Wallace l'observa quelques secondes puis entreprit de retirer ses vêtements.

« Hé », dit-il.

Tarbell se retourna. Le regarda d'un air incrédule. La musculature du colosse était couverte de tatouages à l'encre noire sur le torse et le dos, tandis que d'immenses motifs en couleurs recouvraient entièrement ses épaules et le haut de ses bras.

« Déshabille-toi, dit Wallace.

– Quoi ? »

Il avait déjà mis ses vêtements et ses chaussures dans un sac-poubelle et n'avait plus sur lui que ses chaussettes et son slip. Il balança le sac par-dessus la voiture, qui atterrit aux pieds de Tarbell.

« Mets tes putains de fringues pleines de sang là-dedans, dit Wallace. À moins que tu veuilles traverser la ville comme un cauchemar ambulante. »

Tarbell enleva ses chaussures et laissa tomber son pantalon. Il

détacha ses holsters et les posa sur le capot de la voiture où Wallace avait mis les siens. Le couteau et son fourreau par-dessus. Il déboutonna sa chemise et s'en débarrassa. Wallace en avait vu assez pour tourner le dos quand le jeune homme fourra sa chemise dans le sac.

Il conduisait désormais Sarah au boulot, puis traversait ensuite la ville en pick-up. Alternance de maisons récentes et d'autres complètement pourries. De nouvelles routes et des lotissements sur les hauteurs. Les abords de la rivière, là où le corps d'une jeune fille du coin avait été retrouvé. Un promontoire jonché de débris près des docks, où se dressait auparavant un silo à grains. Des centres commerciaux et des hypermarchés à la limite ouest de l'agglomération, surplombant une forêt dans laquelle il avait autrefois fait du vélo et de la course à pied. Des univers entiers qu'il avait créés dans sa tête d'enfant et qui étaient aujourd'hui recouverts de goudron, des endroits transformés en aires de service où s'accroupir et chier. Il passait devant, le siège du pick-up à moitié enterré sous les dossiers de candidature, et aussi une cravate dont sa femme avait fait le nœud même si elle savait qu'il ne la porterait jamais. Daniel se garait sur les parkings presque déserts d'usines et de chantiers, entraînait dans les bureaux pour distribuer son CV. Secrétaires ou contremaîtres acceptaient les papiers qu'il leur tendait comme s'il s'était agi de cochonneries offertes par un gamin. Il serrait une main quand il le pouvait. S'ils se donnaient la peine de prendre la sienne. Certains réagissaient comme si elle était électrifiée. Tout le monde voyait les cicatrices sur son visage. Chaque jour, il empruntait la route en arc de cercle qui suivait la rive sud du lac, jusqu'aux usines dont les fenêtres étaient désormais obscurcies ou recouvertes de planches, des drapeaux en lambeaux claquant sur leur mât devant les bâtiments abandonnés. Là, il quittait la route, montait sur le trottoir et se garait au pied d'une jetée en béton démolie. Il descendait du pick-up et s'asseyait les jambes pendantes, regardant se briser les flots gris-bleu de la baie.

Un jeudi matin, Daniel se réveilla avec la gueule de bois et dans le cirage, et il essaya de se remettre d'aplomb avec un thermos de café en emmenant Sarah au travail. Ils parlèrent peu durant le trajet et Daniel imaginait que son état lui portait sur les nerfs. Arrivés à la

sortie de la ville, elle coupa la radio.

« Hier, j'ai entendu un de tes pantalons vibrer, dit-elle.

– Quoi ?

– Je triais le linge sale et j'ai trouvé un téléphone dedans. Devine qui appelait ? »

Daniel bâilla dans le creux de son coude. Il la regarda.

« Vérifie et tu verras que je n'ai jamais répondu, puisque j'avais même oublié où était ce portable. »

Sarah hocha la tête.

« C'est la seule raison pour laquelle tu respires encore, chéri, dit-elle. Ah, au fait. Je me suis débarrassée de ce truc. »

Daniel ralentit à l'approche d'un feu rouge et, quand la voiture s'arrêta, il se tourna vers elle.

« Je n'y retournerai jamais », dit-il.

Sarah le regarda, les yeux plissés. Quand elle en eut vu assez, elle se pencha et l'embrassa de toutes ses forces. Il posa son front contre le sien et la tint serrée, son pouce et son index jouant avec son oreille. Ils ne bougèrent pas avant d'entendre résonner le klaxon de la voiture derrière eux.

Il arrivait au gymnase avec son équipement d'entraînement, les jambes déjà échauffées d'avoir couru sur les chemins de terre et les sentiers. Jung Woo sautait à la corde avec lui sur le tapis de sol, la sueur formant des cercles autour du col de son T-shirt, sa chevelure noire emmêlée traversée de mèches grises solitaires. Ils échangeaient les premières frappes sur le tapis et Daniel contrôlait sa posture en observant la garde de Jung Woo, ses lourdes jambes de chaque côté, le bassin sans cesse en mouvement tandis que l'entraîneur lui tenait les poignets et cherchait un renversement ou une soumission. Daniel s'entraînait avec des gants de quatre onces et il fonçait, essayait de se dégager, de passer la garde de Jung Woo pour prendre un contrôle latéral, puis de se mettre en position montée. Mais il commettait des erreurs. Il se faisait prendre par des clés de bras, les jambes du Coréen sur son visage et sa poitrine, l'entraîneur tirant le bras de Daniel sur sa poitrine à lui et forçant l'articulation du coude. Si Daniel lançait des coups de poing sans libérer ses deux bras, il finissait dans un étranglement en triangle, la tête coincée dans le creux du genou plié

de Jung Woo qui crochetait son pied sous l'autre genou, emprisonnant le bras et l'épaule de Daniel et lui écrasant le cou jusqu'à ce que son visage devienne bleu. Daniel devait taper de la main mais un jour il ne le fit pas, tout devint alors sombre et silencieux autour de lui et, juste avant qu'il ne perde connaissance, Jung Woo relâcha la prise. Daniel s'agenouilla aussitôt sur le tapis, la respiration sifflante. Une veine était apparue sur son front. Le coach s'assit en face de lui et le montra du doigt.

« La prochaine fois tu tapes. Tu tapes ou tu dégages. »

Daniel leva les yeux vers lui. Il ne l'avait jamais vu en colère. Il croassa un truc du genre OK, puis hocha le menton en signe d'acquiescement, la tête rentrée dans les épaules, se tenant les genoux et cherchant de l'air.

À l'entraînement, il cognait Jung Woo aux quatre coins du ring. Il avait progressivement retrouvé son jeu de jambes et amenait désormais le Coréen à terre, le bloquait, le battait au poing. Quand Daniel mangeait du cuir, il semblait ne rien sentir. Il avait la garde haute et le menton baissé et mettait de la puissance dans ses frappes. Il trouvait des coups qu'il ne pensait pas avoir en lui au départ. Jung Woo balançait des coups de pied que Daniel bloquait bas et contre-attaquait en fouettant son gant et son avant-bras du bas du tibia. L'entraîneur chancelait et souriait de son protège-dents noir. Ils travaillaient les sorties de clinch contre les poteaux du ring et Daniel se défendait avec les mains pour placer un thaï plum, une main serrée contre l'autre sur la nuque de son adversaire, puis il rapprochait ses coudes et transformait Jung Woo en poupée de chiffon, faisait un grand pas en avant et le jetait sur le tapis, le tirait en arrière, dans une position où, s'il avait voulu, il aurait pu lui balancer des coups de genou. Daniel utilisait la technique du sprawl pour contrer les tentatives d'amenée au sol, crochetait par en dessous les aisselles de Jung Woo, le redressait et le repoussait pour le frapper à nouveau de ses poings. Après des semaines de ce régime, l'entraîneur commença à envoyer d'autres hommes affronter Daniel sur le ring. Pas de repos entre les rounds et de jeunes combattants frais qui plongeaient pour lui choper les jambes et lançaient des frappes sournoises. Il retenait les siennes.

Les combattants en activité venaient au gymnase en fin d'après-midi pour s'entraîner avec Jasper et Jung Woo qui leur servaient de sparring-partners. Dorénavant, quand ils arrivaient, ils voyaient un ex-combattant mettre une branlée à leurs partenaires d'entraînement, aux membres de leurs équipes, à leurs coaches. Plusieurs d'entre eux connaissaient Daniel et se glissaient sur le côté du ring pour le regarder travailler. Plus d'un l'encourageaient en lui criant de ne rien lâcher. Certains avaient déjà commencé à arriver plus tôt pour se confronter à lui et se tester. Ces quelques minutes de combat leur laissaient des ecchymoses bleu-noir et des tibias noueux. Même brutalisé au possible, Daniel restait calme. Il ne reculait jamais, sauf s'il en décidait ainsi. Les combattants sautaient à la corde près du ring, leurs yeux avides posés sur lui. Ils hochaient la tête quand ils voyaient une action bien menée et maudissaient le tapis sur lequel dansaient leurs pieds.

Lors d'une séance, un après-midi, ils étaient une bonne demi-douzaine à regarder Daniel s'acharner sur un de leurs semblables lorsqu'un type arriva. Un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix, les épaules comme le joug d'un char à bœufs. Le nez écrasé et des yeux de chat, les cheveux plus longs sur le sommet de son énorme tête que sur les côtés. Des cicatrices sous les yeux qui dessinaient comme une épaisse toile d'araignée. Jeune, il avait été lutteur, était parti dans le Nord et avait boxé à Montréal, et il allait désormais de gymnase en gymnase pour s'imprégner de savoir théorique et de technique de combat, affûtant ses armes. Jasper l'aimait bien en tant que combattant ; Jung Woo, pas du tout. Mais il travaillait tout de même avec lui, ce qui lui avait valu une grosse bosse derrière la tête.

Le type se tenait au bord du ring tandis que Daniel encaissait deux frappes obliques, ripostait et asseyait au milieu du plancher son sparring-partner, dont les fesses firent trembler cordes et poteaux en heurtant le tapis. Daniel recula, la garde haute, et laissa son adversaire se relever. L'homme secoua la tête et avança. En quelques secondes, il était de nouveau au sol. Le colosse au bord du ring n'avait réussi à mettre cet homme à terre qu'une fois à l'entraînement. Il tapa doucement sur l'épaule du combattant devant lui.

« Hé », dit-il.

L'homme se retourna d'un air renfrogné, mais abandonna aussi sec son attitude agressive en voyant qui se trouvait derrière lui.

« Johnson. Comment ça va, mec ? » dit-il.

Le colosse se contenta d'un signe du menton en direction du ring.

« Putain, c'est qui ce type ? » demanda-t-il.

Il pouvait voir sa silhouette vaciller derrière la fenêtre de la cuisine éclairée à la bougie. Rien dans son attitude n'indiquait qu'elle avait entendu le pick-up se garer. Elle porta la main à sa bouche, où se trouvait une cigarette. Elle tira fort dessus et recracha la fumée. Pencha un peu la tête. Daniel se dépêcha de grimper les marches. La porte était ouverte, et quand il tira sur la porte-moustiquaire, il constata qu'elle n'était pas verrouillée. Il entra, posa son sac sur le tapis de l'entrée et alla à la cuisine les chaussures aux pieds. Sarah était de dos et ne fit pas le moindre mouvement quand il pénétra dans la pièce. Elle ne cessa pas non plus de fumer. Daniel contourna la table et s'assit en face d'elle. Elle avait les yeux rougis. Des traces de larmes séchées depuis longtemps qu'on distinguait à peine sur ses jolies joues.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Se contenta de le dévisager. Elle semblait faire l'inventaire des nouveaux dégâts sur son visage, les égratignures et les gonflements autour de ses yeux et sur son menton.

Une bouteille de vin rouge ouverte était posée sur la table, et il ne restait au fond guère plus de l'équivalent d'un godet. Daniel tendit la main vers le verre de Sarah et en but une gorgée. Le goût de son rouge à lèvres, celui, caustique, du joint qu'elle avait commencé à fumer avant de se mettre au bordeaux. Il refit glisser le verre dans la direction de Sarah et elle le regarda d'un air las. Daniel se pencha en arrière jusqu'à presque perdre l'équilibre, saisit la poignée du frigo et l'ouvrit. Il attrapa trois bières entre ses doigts et rebascula en avant en faisant claquer les pieds de sa chaise sur le sol.

« T'as fumé combien de cette saloperie ? » demanda-t-il.

Elle sourit l'espace de peut-être une demi-seconde. Lui passa le joint. Il tira dessus et le lui rendit. Toussa violemment dans le creux de son coude.

Ils restèrent assis en silence. Burent. Elle fuma un moment, puis se leva pour se débarrasser du mégot dans l'évier et revint. Elle tira ses cheveux en arrière à deux mains et les attacha. Se pencha et piocha

quelque chose dans son sac, par terre. Quand elle se redressa, elle tenait une enveloppe déchirée à la main. Elle s'essuya les yeux et fit glisser la lettre sur la table vers Daniel, puis regarda le plafond.

Il posa sa bière et prit l'enveloppe. Il sortit la lettre et la déplia aussi soigneusement que possible. Il lut. Puis la remit dans l'enveloppe, qu'il garda à la main un instant. Il finit par la faire glisser vers sa femme. Qui n'y toucha pas.

« Tu vas faire cette école, Sarah », dit-il.

Elle secoua la tête et passa de nouveau son doigt sous son œil.

« Tu as vu ce que ça coûte ?

– Il y a des prêts du gouvernement pour ça.

– Je ne peux pas rester sans boulot aussi longtemps. Le jour où on a un problème, on est foutus. »

Daniel se mit debout et souleva sa chaise pour l'installer près de celle de sa femme. Il s'assit et entoura Sarah de son bras. Elle était tendue, mais il ne la lâcha pas.

« C'est ce que tu veux faire ou pas ? demanda-t-il.

– Il y a d'autres choses que je voulais et que je n'ai pas eues. Ça ne sera pas la dernière. »

Daniel lui prit le menton dans le creux situé entre son pouce et son index.

« Crois-moi quand je te dis qu'un jour, ça sera la dernière. Tout peut arriver d'un coup. »

Sarah prit sa main dans les siennes et la posa sur sa joue. Puis elle la lâcha, se redressa et se versa un autre verre de vin. But une gorgée.

« Je vais trouver du boulot, dit-il. Peu importe quoi. »

Elle le regarda dans les yeux.

« Non, dit-elle. Quelque chose qui te plaise, c'est essentiel. »

Il essaya de lui sourire tandis qu'elle buvait une autre gorgée. Prit deux ou trois inspirations. Vida son verre. Puis elle lui prit le poignet, passa son bras autour de ses épaules. Ils regardèrent les bougies fondre et la cire couler sur la table. Leurs doubles dans la fenêtre noire derrière eux.

« Tu vas la faire, cette école », dit Daniel.

Elle hocha légèrement la tête contre son épaule.

« Je trouverai un moyen pour que tu y ailles.

– D'accord. »

Daniel se rendit dans les usines et les fonderies des villes voisines, celles qui se trouvaient à l'écart, le long des routes de service et des voies industrielles. Il fit ça durant des semaines. Le dernier jour, il ne vit la banlieue le plus au sud de la ville que le temps d'arriver et de repartir. Il dut s'arrêter sur une aire de repos parce qu'il n'arrivait plus à distinguer la route. Il freina en dérapant dans un chemin à moitié goudronné et les pneus du pick-up envoyèrent valser le gravier. Le soleil sur ses épaules alors qu'il enjambait une barrière au bord de la route, qu'il se dirigeait vers le lit d'une rivière. Il s'assit dans les hautes herbes blanchies, ses genoux formant comme une saillie au milieu du sentier en pente, les poings serrés entre les jambes, et il resta là des heures.

Le crépuscule tombait sur le parc industriel et le pick-up de Daniel garé sur le parking. Il fit un signe de la main à la jeune femme à l'accueil et traversa le gymnase pour se rendre au vestiaire. Il en sortit les mains bandées et sauta à la corde pendant vingt minutes. Sans quitter des yeux ce qui se passait sur le ring. Le combattant du nom de Johnson, avec ses longs bras musculeux. Pieds nus. Les gants distendus par ses poings. Il traquait un autre adversaire sur le tapis. Jasper et Jung Woo étaient adossés à des poteaux opposés et lançaient des consignes aux combattants. Johnson ne semblait pas en avoir besoin et son sparring-partner ne les entendait pas. Blessé, il tituba contre les cordes, les avant-bras levés, et encaissa un jab sévère et un coup de pied à l'intérieur de la cuisse, puis un crochet du droit dans le ventre qui le plia en deux et il s'effondra, les genoux, les avant-bras et le front à plat sur le tapis.

Jasper passa à travers les cordes, s'agenouilla près de l'homme et réussit à le remettre debout. Ce dernier sortit maladroitement du ring et traversa lentement le gymnase jusqu'à un coin de la salle. Il s'adossa lourdement au mur, finit par se laisser glisser et s'assit, soufflant comme un bœuf, les yeux tuméfiés et la lèvre inférieure

fendue et couverte de sang. Jung Woo l'avait suivi et s'accroupit près de lui. Il lui parla longuement et l'homme hocha la tête d'un air grave, mais sans lever les yeux.

Johnson but dans son coin et jeta un coup d'œil à celui qu'il avait battu. Puis il prit une autre gorgée d'eau et cracha par-dessus les cordes, sur le tapis en dessous. Quand il revint au milieu du ring pour attendre le sparring-partner suivant, il aperçut Daniel dans le gymnase et le transperça du regard. Daniel continua de sauter à la corde. Johnson démolit deux autres hommes, les cribla de jabs et de coups de pied bas portés à distance, puis les explosa contre les cordes, les jeta à terre comme des poupées de chiffon et s'éloigna. Il ne semblait pas vouloir être là. Certaines fois il écoutait les conseils de Jasper, et d'autres fois il se battait comme un sauvage, de façon irréfléchie, et s'en tirait comme ça. L'entraîneur fixait le ring d'un regard d'acier.

Jung Woo rejoignit Daniel alors qu'il terminait son échauffement. Daniel replia la corde et la noua lâchement.

« Tu connais ce gros con ? » lui demanda le Coréen.

Daniel secoua la tête.

« Il a boxé Montréal. Aucune défaite. Aujourd'hui boxe thaï et sept combats en MMA. Bon lutteur. Jamais perdu.

– Il a un truc, dit Daniel.

– Lui vrai enfoiré. »

Daniel hocha la tête.

« Athlète inné. Grand. Fort. Rapide. Mais putain d'enfoiré.

– Il est à court de types sur qui cogner.

– Devrait pas être là. Jasper entraîne pour prochain combat et après vire. Ce genre de type, mauvais pour le gymnase. »

Ils observèrent Johnson démolir un nouvel arrivant. Il avait blessé le gamin, qui balança un swing du droit que le colosse réussit à esquiver. La joue droite du novice était exposée à la riposte et Johnson ne laissa pas passer l'occasion. Il monta à l'assaut avec un long crochet du gauche, que le gamin prit en plein dans le menton. Il se laissa tomber sur le tapis, la mâchoire fracassée, essaya de se relever mais n'y parvint pas.

Daniel était déjà au bord du ring, les avant-bras accrochés aux cordes. Il fixait Johnson d'un œil dur tandis que Jasper s'occupait du gamin à terre. Le colosse regardait Daniel de haut, comme s'il n'était qu'un chien errant sur le pas de sa porte. Jasper sortit du ring avec le

jeune blessé, qui se fendit d'un sourire hésitant lorsque Daniel lui dit quelque chose au passage mais continua d'avancer. Puis Jasper retourna auprès de Daniel.

« Tu as besoin d'une autre carcasse ? lui demanda celui-ci.

– Non », répondit l'entraîneur en s'apprêtant à remonter sur le ring. Daniel le saisit par le coude.

« Laisse-moi y aller », dit-il.

Jasper le regarda de la tête aux pieds. Ses yeux ne trahirent rien. Il se tourna un court instant vers Jung Woo. Repartit vers les cordes.

« Échauffe-toi, dit-il.

– Je suis prêt », répondit Daniel.

Il prit d'emblée le centre du ring. Johnson le cogna sans attendre et Daniel para ou bloqua tout à l'exception d'une longue droite, mais il encaissa bien. Il avait déjà commencé à se déplacer latéralement, mais Johnson avait un visage de pierre et lui balançait jab sur jab, à distance. Il bougeait avec légèreté sur la pointe des pieds, levait la jambe gauche, l'avancait et la reculait. Il fit un bond en avant, planta ses orteils dans le tapis et bombarda Daniel d'un direct du droit et d'une série de crochets. Daniel se protégeait, avançait et poussa Johnson contre un poteau, le fit plier par-dessus les cordes tandis que le colosse tentait de faire un pas de côté.

Ils restèrent accrochés là une seconde, puis Johnson réussit à repousser Daniel à une longueur de bras et projeta un coup de genou qui le toucha en haut de l'abdomen. Daniel s'y était préparé, mais la puissance du coup le maintint à distance et le colosse effectua une rotation, balança un coup de pied circulaire, et son tibia droit s'enfonça dans la cuisse gauche de Daniel. La main gauche de Daniel se baissa un peu et une droite du bras avant de Johnson envoya briguebaler sa tête. Il pensait avoir blessé Daniel, mais quand il essaya de lancer de nouveau sa jambe droite, celui-ci recula sa gauche et contra le coup. Le temps que Johnson ramène sa jambe cuisante, Daniel avait déjà avancé pour lui balancer un direct du droit et un crochet du gauche. Les deux firent mouche et Johnson tituba.

Des gars hurlaient dans le hangar aux pierres nues. Daniel feinta une autre droite que l'autre essaya d'esquiver avant de riposter en attaquant d'un swing du gauche, mais la frappe de Daniel n'arriva

jamais. Le crochet de Johnson fut bloqué par le coude et l'avant-bras levés de Daniel, qui pivota brusquement sur la droite et balança un court crochet du gauche dans le nez et les dents du haut de son adversaire. Johnson se retrouva brusquement assis sur la corde du haut et bascula sur le côté. Sa lèvre s'était fendue contre son protège-dents et ses yeux étaient très blancs et complètement écarquillés.

Daniel repartit vers le coin du ring et, le temps pour lui d'y arriver, Johnson s'était déjà relevé sur un genou. Jasper était monté pour lui parler, mais Johnson se contenta d'enlever son protège-dents et de cracher du sang sur le tablier du ring en se remettant debout. Tous les autres hommes du gymnase retenaient leur souffle. Jung Woo, qui se tenait derrière le coin de Daniel, serrait des deux mains la corde du haut, au point que ses jointures avaient blanchi.

« Fais gaffe, maintenant, dit-il. Garde haute. Toujours haute. »

Daniel ne se retourna pas et resta silencieux.

Sur le ring, Jasper suivit Johnson dans son coin et l'engueula. Il ne voulait pas que ce soit aussi violent. Il ne voulait pas de coups de pied dans les premiers rounds. Johnson hocha plusieurs fois le menton, et Jasper répéta les mêmes mots avant de s'éloigner en secouant la tête. Il recula jusqu'au milieu du ring.

« Dan, tu as bien entendu ce que j'ai dit à Johnson, j'espère.

– Oui. »

Daniel reprit le centre du tapis, et à peine se trouva-t-il à portée de son adversaire que celui-ci pivota sur le bol du pied gauche et lui fouetta la tête du tibia droit. Le colosse avait balancé le coup de toutes ses forces, son bassin pivotant brusquement, ses bras et son torse tendus comme les muscles d'un cheval. C'était un coup destiné à tuer. Mais il avait été trahi par son jeu de jambes et sa posture, par la tension dans ses cuisses et son bas-ventre. Daniel l'avait vu venir et, au moment où le tibia aurait dû lui briser la mâchoire, il s'était approché dans la garde de son adversaire de façon à ce que ses hanches et son flanc amortissent le coup au niveau du genou de l'attaquant. Johnson ne put pas remettre ses mains devant son visage et Daniel baissa la tête, dissimulée par son bras gauche, avant de balancer une droite aussi plongeante que la hache du bourreau.

Johnson retomba mal sur son genou gauche. Daniel se pencha et tira sur la jambe tordue de son adversaire pour la remettre droite, puis il s'éloigna. Il arpenta le ring sur toute sa longueur, respirant

doucement. Jasper et Jung Woo montèrent sur le tapis et se placèrent de chaque côté de l'homme à terre, puis ils appelèrent les autres entraîneurs. Pagaille autour du ring. Plusieurs hommes tournaient en rond les mains sur la tête, d'autres étaient repoussés contre les cordes. Des assistants arrivèrent avec de l'eau froide, de la glace, de la gaze, de l'adrénaline, des sels. L'un d'entre eux avait un téléphone portable à la main et attendait que Jasper demande qu'on appelle une ambulance. Jung Woo s'écarta et laissa un autre coach prendre sa place avec une poche de glace. Il se dirigea vers Daniel. Le retint par le bras pour qu'il arrête de marcher. Regarda ses yeux et palpa ses joues et sa mâchoire, puis leva son pouce et son index pour lui retirer son protège-dents.

« Ça va ? » demanda l'entraîneur.

Daniel hocha la tête.

« Ça donne quoi là-bas ? »

Jung Woo jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Dans les pommes. Parti.

– Ça va aller.

– Oui, oui. »

Jung Woo abandonna Daniel et retourna à Johnson. Ils étaient en train de le relever et de l'asseoir, couvert de sang et abasourdi. Jung Woo lui boucha les narines avec de la gaze qui se trempa de rouge presque instantanément. Johnson se leva d'un coup et essaya de marcher jusqu'au tabouret, mais ses jambes ne fonctionnaient pas bien. Les hommes le guidèrent dans son coin où ils l'assirent sur le tabouret. Il faisait face au poteau, le front appuyé à la colonne rembourrée. Ils essayèrent de le retourner pour avoir accès à son nez, mais impossible de le bouger.

Jasper malaxa les épaules en boulet de canon de Johnson et lui dit quelques mots de plus, puis le laissa aux bons soins de Jung Woo. Daniel était descendu du ring, et Jasper le rattrapa sur le chemin du vestiaire. L'entraîneur avait des ciseaux à la main qu'il mit entre ses dents le temps de délayer les gants de Daniel. Puis il les lui enleva, récupéra les ciseaux et coupa soigneusement les bandages qu'il avait sur les mains.

« Tu peux me trouver un combat, Jasper ? Un vrai, en dehors du gymnase », dit-il.

Jasper continuait de retirer les bandages.

« Tu ne combats plus. Souviens-toi.

– Tu peux m'en obtenir un ?

– Ces conneries, c'est pas assez réel pour toi ?

– S'il te plaît », insista Daniel.

Jasper le regarda dans les yeux.

« Pour quoi faire ? »

La petite tomba malade et, au bout de quelques jours, son état empira. Le front aussi brûlant que si on avait allumé un feu en dessous. Sarah alla réveiller son beau-père, qui la regarda fixement dans l'ombre comme s'il n'arrivait pas à croire qu'elle était là. Il repoussa les couvertures et jeta ses pieds hors du lit, il portait des chaussettes et ses épais cheveux gris étaient en bataille. Il toussa pour s'éclaircir la gorge, puis se leva et la suivit au rez-de-chaussée.

Le vieil homme conduisait dans un blanc aveuglant, les pneus du pick-up patinant furieusement sur la route ensevelie sous la neige. Les congères envoyaient régulièrement valser le véhicule vers le bas-côté, et chaque fois il redressait le volant et continuait. De violents éclairs illuminaient le ciel au sud-ouest. Il essaya de baisser sa vitre mais comme elle avait gelé, il dut utiliser la force de son poing pour y parvenir. Il fit le reste du trajet avec la tête à l'extérieur, les cils gelés et la barbe couverte de neige. Ils dérapèrent dans la ville endormie, grillèrent les feux rouges et les panneaux de stop rouillés, tandis que le père de Daniel scrutait le néant à la recherche de présence humaine. Personne.

Au bout de la route qui menait à l'hôpital, le pick-up se retrouva à grimper sur un invisible monticule de neige et s'arrêta net. Le vieil homme fit le tour du véhicule jusqu'à la portière de Sarah, lui prit des bras la fillette emmitouflée dans une couverture et la souleva pour la tenir contre sa poitrine, sa peau blafarde, ses cheveux humides, ses membres relâchés, bercée contre son épais manteau de flanelle. Il s'engagea dans le chemin protégé par le couvert des arbres, les jambes de Madelyn pliées aux genoux sur son avant-bras, ses pieds dansant sous la couverture.

Le vieil homme trouva Sarah au bout de sa petite cour tout en longueur, sur le banc qu'il avait lui-même fabriqué. Elle pleurait doucement, mais essayer d'étouffer ses sanglots la faisait trembler et frissonner. Les poissons tournaient en rond, or et argent, dans l'eau boueuse du vivier devant elle. Le père de Daniel s'assit à côté d'elle dans un craquement de genoux. Elle ne leva les yeux vers lui qu'une seconde avant de laisser sa tête retomber et de sangloter une autre plainte solitaire.

Le vieil homme se pencha en avant pour mieux la voir. Ses traits semblables à ceux de son fils sans lui ressembler. De profonds sillons dus à

l'âge dans sa peau rêche, des yeux très bleus et très différents. Des boucles de cheveux poivre et sel dépassant du bord de sa casquette. Il était bien bâti, mais ne marchait pas aussi bien qu'il aurait dû. Des avant-bras massifs sortaient de ses manches courtes, couverts de poils blancs et de cicatrices nées des brûlures du métal et de blessures mal soignées.

« J'ai besoin qu'il revienne », dit-elle.

Il la prit par les épaules.

« Jamais je n'aurais pu le rendre aussi fort qu'il l'est. Et bon sang, ne vois-tu donc pas que c'est le plus faible de vous deux ? »

Elle prit la direction de la maison pour se doucher et se changer. Une nuit froide, très froide, et noire. Elle remonta l'allée, les yeux emplis de fatigue et de peur. Ces mêmes yeux virent des rectangles de lumière par la porte du garage. Sarah souleva le rideau métallique et vit le vieil homme avec le téléphone de l'atelier à la main, une bouteille de whisky sur le comptoir près de lui. Un verre à moitié plein. Une carafe d'eau. Il parla longuement, ses immenses doigts nouveaux étranglant le combiné. Il fit une pause pour avaler une bonne rasade et remplit de nouveau le verre avec du whisky et un peu d'eau. Elle n'entendait pas ce qu'il disait.

Plus tard, elle se réveilla et le trouva agenouillé près d'elle, dégageant un parfum de whisky et de sueur fraîche. Il l'avait secouée doucement jusqu'à ce qu'elle lui attrape le biceps pour le faire cesser. Elle avait dormi toute droite et à moitié habillée dans un fauteuil, les cheveux encore humides de la douche qu'elle avait prise.

« Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

– Je lui ai parlé, dit le vieil homme.

– Il est où ?

– Sur la route. Il arrive. »

Elle lui sourit puis commença à pleurer. Il la lâcha, lui effleura la tête et lui dit que si elle le cherchait, il serait en bas. Lui fit un signe de la main depuis le seuil de la chambre avant de fermer doucement la porte. Il ne lui dit pas qu'il avait passé la nuit au téléphone à parler à des hommes perdus dans la solitude du Nord-Ouest qu'il connaissait. Qu'il avait envoyé un messenger dans un camp à la sortie de High Level, où l'on savait que Daniel travaillait, mais où on ne pouvait le joindre ni par téléphone ni par radio, même s'il était probable qu'il possédait les deux. Le messenger avait été payé par un intermédiaire et envoyé depuis Peace River dans le petit matin

glacial. Et là, au bout du monde, il avait trouvé l'homme à la cantine du camp, la barbe broussailleuse et l'air terrifiant, et le messenger lui avait dit que sa fille avait une pneumonie qui avait failli la tuer et qu'il était temps de rentrer chez lui.

Sarah s'habilla, se déshabilla et se rhabilla. Elle n'était pas sortie faire la fête depuis longtemps, mais les filles au boulot l'avaient convaincue. Le trentième anniversaire d'une des réceptionnistes. Sarah avait encore les cheveux entortillés dans une serviette, et toutes les tenues qu'elle avait essayées sans succès étaient étalées sur le lit. Elle finit par s'asseoir au bord de la baignoire en sous-vêtements et alluma un joint. Elle en fuma la moitié, puis mouilla son pouce et son index et pinça le bout pour l'éteindre. Elle reprit la première robe qu'elle avait sortie du placard et sauta dedans. Retira la serviette et mit le sèche-cheveux en marche.

Quelqu'un frappa plusieurs fois à la porte sans qu'elle entende rien. Puis elle perçut une voix d'homme qui appelait par-dessus le vrombissement de l'appareil. Elle le débrancha et attendit en silence jusqu'à reconnaître le visiteur. Elle se donna un rapide coup de brosse et sortit de la salle de bain pour le rejoindre. Murray, casquette à la main, n'avait pas dépassé le seuil de la porte d'entrée. Il essayait de sa main libre de remettre un peu d'ordre dans ses cheveux.

« Tout va bien ? » demanda Sarah.

Murray se redressa en la voyant.

« Oui, oui, dit-il. Madelyn va bien. Tu pars à quelle heure ?

– Bientôt, répondit Sarah.

– Tu es jolie.

– C'est gentil. »

Sarah s'approcha de lui et se retourna brusquement.

« Tu peux m'aider à fermer ma robe ? » dit-elle, ce qu'il fit, avec difficulté.

Puis Sarah lui demanda s'il voulait boire une bière et il accepta bien volontiers. Elle jeta un coup d'œil à la pendule de la cuisine et sortit deux bouteilles du frigo, qu'elle décapsula avant de rejoindre Murray.

Ils s'assirent tout près l'un de l'autre dans le salon et burent en silence. Murray essaya de lui sourire.

« Tu as vu Daniel aujourd'hui ? » demanda-t-il.

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

« Tu crois qu'il a recommencé à travailler pour Clayton et sa bande ? » poursuivit-il sans détour.

Sarah ne répondit pas. Elle se leva d'un bond et alla dans la chambre chercher le reste du joint. Puis elle se rassit dans le canapé, l'alluma et tira dessus.

« Il me dit que non, dit Sarah. Qu'il va au gymnase.

– Tu le crois ? dit Murray.

– Oui, sinon je ne saurais pas quoi faire.

– Est-ce qu'au moins il est encore suffisamment en forme pour combattre ? demanda-t-il.

– On ne le saura pas tant qu'il n'aura pas disputé de combat, dit Sarah. Mais quoi qu'il pense, je ne crois pas qu'il soit du genre à s'y remettre juste pour passer le temps. »

Murray hocha la tête. Sarah prit une dernière bouffée et lui tendit le joint. Il le regarda une seconde, puis le prit entre ses doigts et tira une taffe. Puis une deuxième. Le lui rendit.

« J'ai vécu dans ce comté presque toute ma vie, dit-il. Et j'ai vu les chemins de fer et les silos disparaître. Et les fermes. Puis la plupart des usines.

– Je sais.

– Je comprends les raisons qui peuvent pousser un homme à virer hors-la-loi. Mais c'est devenu l'enfer ici, et tu ne peux pas vivre dans une maison avec un homme qui est dedans jusqu'au cou. Pas avec une petite fille. »

Sarah s'affala dans les coussins du canapé. Elle but une autre gorgée de bière et ne fit rien pour défroisser sa robe.

« Je savais de quoi il était capable quand je l'ai épousé, dit-elle. Je ne me disais même pas que c'était vraiment mal, pour être honnête. Mais on était jeunes. »

Elle avait l'air épuisé, assise là. Murray se pencha et posa une main sur son genou. Une paume rêche qui lui grattait la peau. Elle s'en fichait.

« J'aime Daniel, et je ferais n'importe quoi pour l'aider, dit-il. Mais s'il se remet avec Clayton, il te faut un plan pour te tirer de là. »

Sarah hocha la tête. Puis elle se malaxa le front. Finit sa bière et posa la bouteille vide. Elle se leva et Murray fit de même. Sarah s'approcha de lui pour redresser le col de sa chemise.

« Je ne tolérerai pas de mensonge au sujet de tout ça, dit-elle. Crois-moi.

– Je sais.

– Et pour ce qui est des combats, il faudra voir. »

Murray l'observa longuement. Lui sourit, sincèrement, cette fois.

« Tout va bien se passer », dit-il.

Sarah n'ajouta rien. Elle resta là et le regarda enfiler ses chaussures dans l'entrée. L'avant-bras bien calé contre le mur. Avant même qu'il ait le temps de chausser ses deux pieds, le taxi de Sarah se gara dans l'allée et klaxonna.

Les rues qu'elle emprunta plusieurs heures plus tard étaient sombres. En direction du bar un peu miteux à la sortie de la ville. Les feux tricolores ne semblaient passer au vert pour personne. Quand elle arriva enfin, deux hommes fumaient devant l'entrée. Ils s'écartèrent juste assez pour la laisser passer. Elle franchit la lourde porte. À l'intérieur du bar, d'épaisses tables en bois, le vernis pâli par des années de frottements de verres et de coudes. Les têtes d'un orignal et d'un cerf accrochées au-dessus du comptoir avec leurs yeux de verre impassibles. Le tout éclairé par la lueur chaude des ampoules d'antiques appliques murales et de lampes de table, plus jolies qu'on n'aurait pu l'imaginer.

Sarah se dirigea vers le comptoir et s'installa sur un tabouret. Elle ne regarda personne en particulier. Seulement dans le miroir en face d'elle, et cela uniquement pour s'assurer qu'elle ne connaissait personne. Elle portait un jean et un débardeur noir au décolleté plongeant qui mettait sa poitrine en valeur. Elle était très peu maquillée, ce qui la faisait encore davantage remarquer. Elle héla le barman d'un haussement de sourcils.

« Un scotch, s'il vous plaît.

– Quel genre ?

– Un bon pour commencer, et le meilleur des moins chers après. »

L'homme eut un petit sourire narquois et s'éloigna. Il était grand, les cheveux aux épaules. Un beau visage au nez un peu déformé, un corps mince sous la chemise. Il revint avec un demi-verre de scotch de qualité.

« On dira que c'est un simple et que j'ai renversé le reste, dit-il.

- D'accord, dit Sarah.
- Vous avez une ardoise chez nous ?
- Il faut que je parle à Clayton. »

L'homme lâcha le comptoir et détourna le regard. Puis leva de nouveau les yeux vers elle.

« Je sais qu'il est là, poursuivit-elle. Alors vous l'appeler, ou vous appelez celui qui a la permission de l'appeler et vous lui dites que je suis là. Il ne se mettra pas en colère. On se connaît depuis longtemps.

– Mademoiselle... »

Elle l'interrompit d'un regard.

« Faites-moi confiance », dit-elle.

L'homme secoua la tête et alla au bout du bar où un téléphone sans touches ni cadran était fixé au mur. Il décrocha le combiné au bout de son cordon et se couvrit la bouche tout en parlant. Au bout d'un moment, il raccrocha et revint vers elle. L'air penaud.

« Il dit que vous pouvez passer derrière.

– Merci », dit-elle en se levant de son tabouret, son verre à la main.

Le barman commença à lui indiquer la direction du bureau de Clayton.

« Je sais où c'est », dit-elle.

Elle contourna le comptoir et emprunta un couloir qui menait vers l'arrière. Le barman la regarda s'éloigner, essuyant encore et encore le même verre tandis que les hommes assis au bar essayaient en vain d'attirer son attention.

Sarah frappa deux fois à la porte. Qui s'ouvrit avant même qu'elle ait eu le temps d'avaler une gorgée de son whisky. Wallace King emplissait presque entièrement l'encadrement, la main sur le verrou intérieur. Clayton, assis sur une chaise à l'autre bout de la pièce, était en train de regarder la télé, mais il l'éteignit et posa la télécommande sur une table d'appoint à côté de lui. La pièce sentait le cannabis et le vieux cuir.

« Sarah, dit Wallace.

– Tu fais très bien office de porte, mon ami », dit-elle.

Wallace recula et lui fit signe d'entrer. Après quoi il referma soigneusement derrière elle et elle le regarda actionner un mécanisme qui verrouillait la porte des deux côtés. Puis il avança à sa hauteur et s'adossa à un pilier en briques nues au fond de la pièce. Sarah s'assit du bout des fesses sur un canapé. Elle prit une autre gorgée.

« Tu ne l'as pas vu ce soir, si ?

– Qui ? » demanda Clayton.

Elle fronça les sourcils.

« Je n'ai pas vu ton homme. Pas depuis qu'il a arrêté », ajouta-t-il.

Sarah le dévisagea. Puis hocha la tête. Termina son whisky. Clayton se tourna vers Wallace et indiqua le bar dans le coin de la pièce. Wallace s'arracha au pilier et attrapa une bouteille sur l'étagère.

« Hé », dit Clayton.

Wallace s'arrêta, reposa la bouteille et en prit une autre.

« T'es sacrément difficile », dit-il tout en se dirigeant vers Sarah.

Comme elle ne faisait pas le moindre geste, Wallace agita la bouteille devant elle.

« C'est du bon », insista-t-il.

Sarah finit par tendre son verre. Wallace le remplit et retourna vers le bar.

« J'ai entendu dire qu'il était allé voir les flics, dit Clayton. C'est vrai ?

– Tu entends dire beaucoup de choses pour quelqu'un qui ne le tient pas à l'œil, répliqua-t-elle.

– Et donc ?

– Il ne leur dira rien. Tu le sais très bien, Clayton. »

Il hocha la tête.

« Tu as raison.

– Tu es sûr que tu ne sais pas où il est ? demanda-t-elle.

– On m'a dit qu'il se préparait pour reprendre le combat.

– Ah oui ?

– Il se pourrait même qu'il en ait décroché un. »

Sarah but une gorgée de whisky. Se passa une main dans les cheveux.

« Personne ne lui a jamais proposé un boulot décent, dit-elle. Tu le crois, ça ? C'est un type bien. Il y a de quoi se poser des questions... »

Wallace gloussa. Sarah pivota pour lui faire face.

« Je ne savais pas que tu faisais dans le marché de l'art, Clayton », dit-elle.

Le verre de Clayton était à mi-course entre ses genoux et sa bouche, et il s'arrêta net. Près du bar, Wallace se dressa de toute sa hauteur. Une collection de tableaux étaient posés, recouverts d'une bâche, contre le mur en brique derrière lui. La toile cirée les dissimulait

complètement, mais elle savait. Elle leva les sourcils à l'intention de Wallace, puis revint à son patron.

« Je suis très occupé, dit Clayton. Mais j'ai des hobbies. Mieux vaut pour toi que tu n'entendes pas parler de la plupart d'entre eux. »

Elle hocha la tête.

« Je m'y connais un peu en peinture contemporaine, dit-elle.

– J'en doute pas.

– Les œuvres d'art continuent à faire l'objet de ventes aux enchères privées, au cours desquelles des particuliers payent cash, poursuivit-elle. Pour autant que je le sache, il n'y a pas beaucoup d'autres domaines où l'on fonctionne encore ainsi aujourd'hui. J'imagine qu'on peut utiliser un tableau comme couverture pour transférer un paquet d'argent propre d'une personne à une autre. »

Clayton lui sourit. Il but lentement sans la quitter des yeux par-dessus le bord de son verre.

« Putain, comment tu sais tout ça ? demanda Wallace.

– Je lis beaucoup quand je travaille de nuit.

– Tu veux sortir avec moi ? »

Elle le regarda des pieds à la tête.

« Je ne sors pas avec des mordus de peinture », dit-elle.

Les deux hommes eurent un rire étrange. L'atmosphère dans la pièce sembla d'un coup moins lourde. Sarah vida son verre et le leva en guise d'au revoir. Elle se mit debout et se dirigea vers la porte. Quand elle essaya de tourner la poignée, il ne se passa rien. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale et contracta ses muscles, puis Wallace arriva. Il actionna le mécanisme de déverrouillage et lui ouvrit la porte. Mobilisant tout son courage pour ne pas s'enfuir à toutes jambes, elle pivota sur ses talons.

« Tu me jures que tu n'as pas vu Daniel ? » lâcha-t-elle.

Au fond de la pièce, Clayton secoua la tête en signe de dénégation. Sarah fit mine de partir. Wallace était toujours là.

« Tu me raccompagnes ? » lui demanda-t-elle.

Wallace se tourna vers son patron qui lui fit signe d'y aller.

Ils sortirent de la pièce, et c'est seulement au moment où ils atteignaient le bout d'un couloir interminable que Sarah entendit la porte du bureau claquer. Wallace s'arrêta près de la sortie et attendit.

« Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il.

– Tu as une famille, toi aussi. Qu'est-ce qu'il leur arrivera si tu

disparais ? »

Wallace s'adossa au mur.

« Tout ira bien pour eux, assura-t-il.

– Comment peux-tu dire ça ? Avec les pères que toi et Dan avez eus. La façon dont ils ont fini.

– C'est pas pareil.

– En quoi est-ce différent ?

– Ils se le sont eux-mêmes infligé.

– Mais tu sais ce que ça fait, dit-elle.

– Bien sûr. C'est moi qui les ai trouvés. »

Sarah saisit Wallace par la manche de sa chemise. Il détourna les yeux.

« Le sien était violet quand je l'ai trouvé, poursuivit-il. Le mien était jaune. »

Il libéra son bras de l'emprise de Sarah. Mit la main dans sa poche et en sortit une petite boîte en métal. Il l'agita devant elle. Sarah se contenta de coller son verre de whisky vide sur le ventre de Wallace. Elle poussa la porte et le laissa là, le verre à la main.

Elle se retrouva dehors dans la nuit, l'air chaud sur ses épaules. La pleine lune luisait et semblait bien trop proche, creusée d'ombres qui la faisaient ressembler à un crâne humain. Elle ne suivit pas la route et bifurqua dans une ruelle, ses chaussures à peine visibles dans la lueur orangée de la lune. Elle marchait vite et ses yeux continuaient d'essayer d'accommoder. Sarah louvoya dans les petites rues en direction de la borne de taxis. Quand elle put distinguer le contour des herbes hautes du champ qui bordait la route, elle suivit cette ligne-là et s'assura qu'il n'y avait personne d'autre sur le chemin.

Elle ouvrit la porte sur une maison silencieuse. Une faible lumière provenant de la cuisine. Elle ne voyait pas les chaussures de Daniel, puis finit par les repérer. Elle vacilla sur une jambe et entreprit de se déchausser, un pied après l'autre. Puis elle s'assit là, dans l'entrée, et regarda fixement les chaussures de son mari. Il lui venait des pensées de lui ne rentrant jamais à la maison et de lui enterré à la va-vite au milieu des collines, et même d'elle le tuant de ses mains. Elle laissa l'inquiétude et la peur l'envahir, une terreur inexplicable. Elle la laissa la submerger et la retourner tout entière. Quand elle finit par se lever,

elle dut s'essuyer les yeux et attendre que ses jambes recommencent à fonctionner normalement.

Elle avança doucement sur le vieux tapis et le plancher grinçant pour aller dans la chambre. Elle alluma et trouva le lit vide et non défait ; c'était lui qui avait tiré les couvertures le matin même, presque aussi soigneusement que si elle s'en était chargée mais quand même différemment. Sarah retourna dans le couloir et se dirigea vers la chambre de Madelyn. Il s'était endormi là, assis par terre et adossé au pied du lit. Sa fille en boule sur le matelas. Les bras pendant à l'extérieur du lit jusqu'au coude. Daniel portait encore son jean et un T-shirt qui avait glissé sur son épaule, comme s'il avait bizarrement bougé dans son sommeil. La lune avait suivi Sarah chez elle et éclairait d'une colonne gris pâle l'homme endormi. Elle regarda sa poitrine se gonfler et s'abaisser sous ce clair de lune, comme s'il n'était qu'un océan ou un corps traversé de vagues.

Par la fenêtre de sa chambre, Sarah ne distinguait que les étoiles. Elle se tenait là, immobile et légèrement ivre, en socquettes et sous-vêtements. De temps en temps, elle songeait à ce qu'était vraiment une étoile, et soudain elle n'avait plus envie de les voir dans le ciel. Elle finit par se glisser sous les draps et s'adossa à la tête de lit, buvant à petites gorgées un verre d'eau attrapé sur la table de nuit. Le fond reposait sur sa cuisse et il était froid contre sa peau. Elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, Daniel était sur le seuil. Elle referma les yeux et, bientôt, elle pencha du côté gauche en même temps que le matelas et cette partie-là du monde se réchauffa et prit l'odeur de son mari.

« T'étais où ? » demanda-t-il.

Sarah avala une autre gorgée d'eau, mais n'ouvrit pas les yeux. Le fond du verre redescendit se caler sur sa cuisse.

« Je suis allée en ville avec des collègues. Et puis je les ai laissées.

– Pour quoi faire ?

– Je me suis arrêtée au bar de Clayton. M'assurer qu'il ne t'avait pas vu.

– Bon Dieu, Sarah !

– La dernière fois qu'on s'est retrouvés tous les deux dans ce lit, c'était il y a deux jours. J'ai imaginé où tu pouvais être et ne pas être,

mais j'avais besoin d'être sûre. »

Daniel se déplaça lourdement sur le côté et lui fit face. Il n'avait gardé que son caleçon et il arborait les prémices d'un œil au beurre noir, ainsi que de nombreuses égratignures et des bleus qui parsemaient sa peau du front aux orteils.

« Je leur ai dit de me trouver un combat, lâcha-t-il.

– Je me demandais quand tu allais m'annoncer ça. »

Elle but une dernière gorgée d'eau et fit doucement glisser le verre sur la table de nuit. Croisa les mains sur son ventre.

« Et si je m'y opposais ? dit-elle.

– Tu ferais ça ?

– Putain, je devrais. »

Il tendit la main et empoigna sa hanche. Appuya de ses doigts rêches sur l'extérieur de la cuisse de Sarah, le creux de son genou, son pied. L'une de ses socquettes glissa et vola dans la pièce. Elle secoua la tête.

« À quelle heure tu as ramené la petite ? demanda-t-elle.

– Je l'ai récupérée vers vingt-deux heures. Elle s'est endormie à peine une heure plus tard, mais Ella a téléphoné pour dire qu'elle avait oublié ses livres chez eux, alors j'y suis retourné. Je ne suis pas parti trois minutes, et c'était trois minutes de trop. »

Sarah ouvrit les yeux.

« Qu'est-ce que tu veux dire par là ? »

Daniel lui raconta qu'en revenant, il avait trouvé la porte d'entrée ouverte. La moitié de leurs chaussures jetées en vrac sur les marches et dans l'allée. Il était descendu si vite pour se précipiter dans la maison qu'il avait failli laisser le pick-up rouler tout seul. Madelyn n'était ni dans son lit ni dans aucune des pièces. Il s'était rué dehors un marteau à la main. Avait crié le nom de sa fille et fouillé le terrain tout autour. Aucun signe d'elle nulle part. Il avait foncé sur le sol humide et noir en direction des champs derrière la propriété. Elle était là, en train de marcher pieds nus, en culotte et T-shirt. Elle ne s'était pas arrêtée lorsqu'il l'avait appelée, et quand il la rejoignit elle parlait, mais pas à lui. Il ne savait pas s'il devait la réveiller, pourtant il le fit.

« Elle n'a pas piqué une crise comme les gens le racontent parfois, dit-il. Mais la voir revenir à elle a failli me filer une crise cardiaque. »

Sarah tendit la main et entoura son mari de son bras, l'amena doucement vers elle et posa la tête sur ses genoux. Elle caressa ses

cheveux courts et la peau bronzée sur sa nuque.

« Je n'avais jamais vu ça, dit-il. Ça m'a foutu une trouille bleue.

– Tu as fait ce qu'il fallait, dit Sarah.

– Ça lui est déjà arrivé par le passé, quand je n'étais pas à la maison ?

– Non, dit Sarah. Mais on m'a raconté que tu étais pareil quand tu étais petit. »

Daniel essaya de s'asseoir, mais elle le retint et reposa la tête sur ses genoux. Fit courir sa main le long de son dos.

Au bout d'une minute, Sarah se dégagea et fit glisser ses pieds au sol. Il essaya de se lever, mais elle lui dit de rester couché. Elle traversa la chambre et referma doucement la porte derrière elle.

Ses mains furent bandées dans les loges qui servaient aux chanteurs et aux comédiens qui se produisaient habituellement là. Des miroirs entourés d'ampoules et des photos dédicacées de célébrités reléguées au circuit des casinos. Il y avait environ huit cents personnes sur les chaises pliantes dans la salle des banquets où avait été installée l'estrade pour les combats – Daniel entendait le brouhaha des conversations par la porte ouverte. Jasper et Jung Woo étaient là, tous deux vêtus de T-shirts arborant dans le dos l'insigne du gymnase : la gueule d'un tigre, le front ceint de la corde tressée du Mongkon, surmontée d'une inscription en thaï. Daniel ne portait que son short et ses chaussures, ainsi que sa croix en argent, que l'échauffement avait comme collée à son cou devenu moite de sueur. Plusieurs membres du groupe à la tête du casino étaient dans la pièce pour superviser la rencontre. Ils passèrent tout leur temps à le jauger.

Daniel fit son entrée et envisagea, à mi-parcours, de renoncer. Il était content d'avoir le trac. S'il n'avait pas été nerveux, il savait qu'il aurait été foutu. Ils n'avaient pas installé de cage pour le combat, seulement un ring de boxe classique avec des cordes et un poteau à chaque coin. Cela faisait un an que les combats d'arts martiaux mixtes et de boxe thaï étaient autorisés dans la province et depuis, plusieurs avaient été organisés sur la réserve. Les officiels et les soigneurs conduisirent Daniel vers la zone de contrôle à l'extrémité du ring, où le cutman qui lui avait été assigné lui barbouilla le nez et les arcades sourcilières de vaseline, et lui en imprégna même les joues. Un autre homme contrôla sa coquille, ses gants de quatre onces et la signature figurant sur la bande adhésive. Ils demandèrent à vérifier son protège-dents, puis lui firent signe de monter les marches. Daniel passa ses bras autour des épaules de ses deux coachs et Jung Woo lui dit de se préparer à tuer.

C'était un combat poids lourds et l'autre homme mesurait un mètre quatre-vingt-huit pour près de cent huit kilos. Daniel pesait un peu moins de quatre-vingt-dix-neuf kilos et faisait quatre ou cinq centimètres de moins que son adversaire. Celui-ci avait des têtes de

mort tatouées sur les bras et une grenade au dos de sa main droite. Des cicatrices autour de la bouche et des yeux. Pas la moindre once de graisse sur lui. Les deux hommes ne se touchèrent pas les gants, l'adversaire de Daniel se contentant de se frapper les joues pour se chauffer en exhibant son protège-dents noir.

Au bout de quelques minutes, l'homme avait foncé comme un taureau sur Daniel et l'avait coincé contre le poteau, il essayait de lui faire sauter la tête en la poussant en arrière, son énorme avant-bras et sa main coincés sous le menton de Daniel. Celui-ci réussit à libérer sa tête et envoya un coup de genou dans le ventre du type. Il encaissa bien et projeta ses propres genoux dans les flancs et les quadriceps de Daniel. L'un d'eux toucha la coquille et le bruit s'entendit parfaitement, mais l'arbitre ne vit rien. Daniel lutta pour se remettre en position, crocheta le bras de l'homme par en dessous et amena sa tête sous le menton de son adversaire. Il fit un rapide pas en avant et le retourna. C'est ainsi qu'il s'aperçut que l'autre présentait des lacunes dans son jeu de jambes et sa connaissance des rudiments du combat. L'homme s'agrippa à Daniel et lui lança des uppercuts en plein visage, dont un qui lui engourdit les dents du haut et résonna dans son oreille. Daniel s'en tenait pour sa part aux coups de genou. L'un de ces coups obligea l'homme à poser une main à terre et Daniel en profita pour lui empoigner la nuque à deux mains, l'une sur l'autre, en un thaï plum. Il rapprocha ses coudes et tira vers le bas. L'homme ne réussit pas à se défendre assez vite et Daniel le balança contre les cordes, qui plièrent sous son poids et l'empêchèrent de se remettre debout aussi vite qu'il l'aurait voulu. Daniel lui envoya de violents coups de genou à distance, sautillant sur le tapis et concentrant toute son énergie dans ses fesses et son bassin. La foule gémissait en entendant le bruit des impacts. Puis il l'explosa encore une fois, et lorsque l'autre combattant baissa sa garde pour se protéger, Daniel s'élança genou levé et atteignit l'homme au niveau du front, lequel faillit passer au travers des cordes en s'effondrant.

Il réussit tant bien que mal à se relever sur ses jambes instables et balança plusieurs crochets qui fendirent l'air, Daniel les esquivant et attendant pour attaquer au bon moment. L'œil droit du colosse était presque fermé et son front au-dessus avait déjà commencé à enfler de

façon monstrueuse. Daniel l'alluma contre les cordes, balançant de longs punchs dans l'œil abîmé et la contusion. Il feinta et le bombarda de frappes puissantes à contretemps. Quand l'homme recommença à le mitrailler de coups, Daniel avança brusquement sur son pied droit, pivota sur la pointe et balança un violent coup de pied circulaire du gauche dans le foie de son adversaire. L'impact fut aussi violent que s'il l'avait frappé avec une batte de base-ball. Le corps de l'homme se paralysa, puis il lâcha et s'écroula sur le tapis. Daniel commença à reculer et à lever les bras, mais comme l'arbitre se contentait de le regarder sans rien annoncer, il bondit et fracassa l'oreille du colosse d'un nouveau direct du droit.

Daniel était assis devant les machines à sous, deux bières posées à côté de lui et la main droite dans un seau à glace. Il portait toujours son short de combat taché de sang, ainsi qu'un sweat à capuche déjà trempé de sueur. Il jouait avec des *quarters* et actionnait sans relâche le levier du bandit manchot. Jung Woo et Jasper étaient près du guichet et discutaient avec l'organisateur de l'événement et plusieurs croupiers qui avaient assisté au combat et mimaient le clinch et les coups de genou. Le type les paya et leur serra la main. Puis il fit signe à Daniel, lequel leva la main en retour et glissa ses dernières pièces dans la machine, qui les engloutit.

« T'es prêt, champion ? demanda Jasper.

– Bien sûr », répondit Daniel.

Il vida sa première bière. Prit la seconde en se levant et la but en traversant le casino aux côtés de ses entraîneurs.

Daniel s'adossa au siège du pick-up et attendit. Mâchouilla un cure-dents, le balança d'une chiquenaude par la vitre ouverte et en prit un autre. Garé à la va-vite sur une place payante le long du trottoir, il observait l'entrée du bar à une centaine de mètres de là. Un vent chaud printanier entra par la vitre baissée et fit avancer un vélo équipé de petites roues, qui descendit tout seul sur la route avant de basculer. Un enfant arriva pour le récupérer et commença péniblement à le hisser sur le trottoir. Sa jeune mère l'aida à le remettre d'aplomb, puis en fit le tour avant de coincer la roue avant entre ses jambes. Elle tourna le guidon et redressa la roue, sa jupe dansant sur ses cuisses. Elle rendit le vélo au gamin et essaya de frotter les marques sur sa peau, au niveau des genoux. Elle renonça vite. Le petit garçon était déjà reparti sur son engin. La jeune femme se redressa pour l'appeler et aperçut Daniel dans le pick-up. Elle le salua de la main. Les joues rouges. Il la connaissait, mais n'arrivait pas à se souvenir de son nom. Il lui fit un signe, elle se retourna et partit.

Daniel regarda en direction du bar. Une minute plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit en grand. Tarbell traversa la route en jetant à peine un coup d'œil de chaque côté. Une voiture dut ralentir pour le laisser passer. Il continua sans un geste. Une chemise, un pantalon en toile et de bonnes chaussures sur l'asphalte recouvert de sable. Il semblait parler tout seul. Un gigantesque nuage flottait au-dessus de la ville, encadré d'amoncellements cotonneux plus petits. Le soleil de midi frémissait derrière eux. Tarbell monta dans une berline marron et démarra. Daniel regarda la voiture passer dans son rétroviseur. Puis il fit marche arrière et s'écarta du trottoir, suffisamment pour pouvoir redresser le véhicule dans l'allée. Il descendit la route en direction du bar.

Le barman vit Daniel au moment où il franchissait la porte. Il posa alors son torchon et sa pinte dégoulinante sur le comptoir et glissa ses mains au-dessous.

« Doucement, mon pote, dit Daniel. Aucune raison de faire ça. »

Le barman ne bougea pas.

« T'es nouveau ? » demanda Daniel.

Le type ne répondit pas. Daniel le fixa jusqu'à ce qu'il repose ses mains sur le comptoir. Il ne reprit pas le torchon. Daniel entendit le son mat d'un lourd verrou en acier. Le bruit d'une porte raclant les montants. Des semelles avançant à pas feutrés sur le parquet. Wallace sortit et regarda Daniel. Il hocha la tête. Puis il regarda le barman et rit. Celui-ci fit un doigt à Wallace et recommença à nettoyer les verres.

« Viens », dit Wallace.

Ils allèrent dans le bureau du fond et Wallace referma la porte derrière Daniel.

« Clayton est aux chiottes, dit-il.

– Je vais attendre. »

Daniel s'assit dans un fauteuil en cuir aussi usé qu'un gant de baseball. Il se cala au fond. Wallace s'installa en face de lui.

« Il n'a pas encore réussi à te faire buter ? demanda Daniel.

– Qui ?

– Ce petit enfoiré aux cheveux blonds.

– Pas encore. Mais il s'y emploie à fond, dit Wallace. Tu viens juste de le rater.

– Je l'ai vu traverser la route. Tu te dis qu'un chauffeur bourré aurait très bien pu arriver à ce moment-là et le faucher. Quelqu'un qui se serait renversé du café chaud sur les genoux et aurait relevé la tête trop tard, par exemple. Mais non.

– Tu voulais pas lui dire bonjour ?

– Je voulais surtout éviter que le barman se retrouve à devoir nettoyer ses restes au plafond. »

Wallace grommela. Daniel s'avança sur son siège.

« Tu crois que ce que Clayton raconte au sujet de ce mec est vrai ? » demanda-t-il.

Wallace regarda la porte des toilettes. Pas un bruit à l'intérieur.

« Il a été adopté par la demi-sœur de Clayton, dit Wallace. Son vrai père venait de la réserve indienne d'Akwesasne. Apparemment, sa mère avait disparu depuis longtemps.

– Ah bon ?

– Et putain, c'est à peu près tout ce que j'ai besoin de savoir. En tout cas, tout cela est vrai. »

La porte des toilettes s'ouvrit à cet instant. Clayton éteignit la lumière et entra dans la pièce. Il s'assit à côté de Wallace.

« Vous êtes de vraies pipelettes, lâcha-t-il. On dirait des gonzesses.

– J'ai fait le tour du sujet, dit Daniel.

– Alors de quoi tu veux parler ?

– D'un pari. »

Clayton s'avança au bord de son siège. Il se pinça le nez et renifla.

« Sur quoi ?

– Un combat.

– Quel combat ?

– Mon prochain combat. »

Clayton donna une claque du dos de la main sur la poitrine de Wallace, se leva et traversa la pièce vers le bar d'angle. Il attrapa une bouteille de whisky et regarda les deux hommes. Wallace hocha la tête.

« Dan ? dit Clayton.

– Avec plaisir.

– Et ton entraînement ? demanda Wallace.

– Je vais m'accorder un verre aujourd'hui. Juste aujourd'hui. »

Clayton étudia Daniel un moment depuis l'autre bout de la pièce. Puis il rejoignit les deux hommes avec les verres, les leur tendit et se rassit lourdement sur le canapé.

« Je sais que tu as écrasé des tocards, dit Clayton. Mais j'ai aussi entendu dire que tu avais presque tué un type au gymnase. Un mec connu.

– Je ne pensais pas que ça avait circulé.

– C'est arrivé jusqu'à moi. Mais c'est moi.

– Ils me donnent à cinq contre un pour le prochain combat.

– Ça fait un moment que tu n'as pas été à l'affiche d'un vrai combat, Dan.

– Je sais.

– Et ton œil ?

– Le toubib dit que c'est bon.

– Ça guérit, ce genre de truc ? »

Daniel hocha la tête.

« Tu veux combien ?

– Dix mille. »

Clayton fronça les sourcils. Descendit la moitié de son whisky.

« Tu ne peux pas obtenir autant si ça tourne mal. On le sait tous les deux.

– Je vais écraser ce type.

– Pourquoi pas cent alors ? Si c'est un coup sûr ? »

Daniel commença à se lever. Clayton fit un pas en avant, la main tendue, et le fit rasseoir.

« Tu sais comment ça marche si j'avance cet argent pour toi, dit Clayton.

– Oui.

– Je crois que tu ne devrais pas faire ça, Dan », s'interposa Wallace.

Clayton se tourna lentement vers lui. Wallace haussa les épaules. Puis Clayton se tourna de nouveau vers Daniel.

« Si tu gagnes, je récupère les dix, plus cinq pour avoir pris le pari. Si tu perds...

– Ouais, je sais », dit Daniel.

Il vida son verre et se leva. Clayton le rejoignit au milieu de la pièce. Les yeux dans les yeux. Ils se serrèrent la main.

« Je t'appellerai pour que tu viennes chercher le reçu, dit Clayton.

– Donne-le à Wallace. On se retrouvera quelque part. Je ne mettrai plus jamais les pieds ici. »

La nuit tomba tard sur la ferme. La lumière du crépuscule baignant le champ et la terrasse où Murray attendait l'arrivée de ses invités, tassé au fond d'un fauteuil Adirondack. La musique en sourdine qui traversait la porte-moustiquaire et les fenêtres du salon. Une vieille ballade country. Du violon. Du blues du delta du Mississippi comme un spectre au-dessus de l'exploitation. Il tapait du pied tout en buvant un petit verre de bourbon. Il entendit soudain le crissement des pneus sur le gravier et se leva à temps pour distinguer le pick-up à travers les arbres épars à la limite de la propriété. Il tapota ses poches de chemise comme s'il avait perdu quelque chose. Quand le véhicule tourna dans la longue allée, il but une autre gorgée.

« Ils sont là ! » cria-t-il à l'intention de sa femme, occupée dans la maison.

Puis il posa son verre sur le bras du fauteuil et descendit les marches de la terrasse.

Ils mangèrent à la lueur des bougies et d'une petite lampe. Un doux vent nocturne se glissait par les fenêtres de la cuisine et tournoyait autour de leurs pieds et de leurs jambes. Les moustiques les harcelaient mollement, chassés d'une claque ou se collant au papier tue-mouches dans un coin de la pièce. Daniel avait déjà commencé à perdre du poids pour le combat et ses joues s'étaient creusées. Son cou et ses bras n'étaient que muscles et veines, tendons et os. Il mangeait du poulet sans la peau, et pas en quantité suffisante, avec des légumes crus, le tout complété par de l'eau minérale. Dans toutes les autres assiettes, il y avait de la viande rouge et des pommes de terre sautées avec de la sauce et du pain frit beurré. Daniel prenait son temps pour ne pas avoir fini avant eux et vit Madelyn parler à l'oreille d'Ella. Sarah et Murray ne le lâchaient pas du regard, mais il les ignora jusqu'à ce qu'ils abandonnent et se mettent à manger. Le vieil homme engloutit son assiette et se pencha en arrière, les mains croisées sur la poitrine. Il était à la bière et se leva pour aller en chercher une autre.

« T'en prendras une ? demanda-t-il à Daniel.

– Je boirais bien un petit verre de vin. »

Murray hocha la tête et revint avec deux bières. Il les décapsula et en tendit une à Sarah. Puis il s'assit, prit une bouteille de rouge et en versa un verre à Daniel. Ils trinquèrent tous au centre de la table, Madelyn avec une canette de Coca, Murray se penchant pour l'atteindre. Daniel but une gorgée avec précaution, puis une autre. Il posa le verre sur la nappe, le faisant tourner en tenant le haut du pied délicat entre ses gros doigts. Il en but encore un peu, puis fit glisser le verre à sa droite, où Madelyn était assise. Elle ne savait pas quoi faire.

« Vas-y », dit Daniel.

La fillette regarda sa mère. Qui donna son accord. Madelyn leva lentement le verre et but une petite gorgée. Aucun changement sur son visage. Elle but encore un peu et reposa le verre. Silence dans la pièce. Même le chant des grillons dehors, dans l'herbe, semblait avoir faibli. Daniel était rivé à son siège, le dos bien droit et la tête légèrement en arrière. Les avant-bras lourdement appuyés aux accoudoirs en bois de sa chaise. Personne ne voulait le regarder trop longtemps.

« Papa, dit Madelyn.

– Oui ? dit Daniel.

– Combien de temps va durer le prochain combat ?

– Ça pourrait durer une seconde. Ou bien quinze minutes. »

La fillette y réfléchit un moment.

« C'est pas si long que ça, finit-elle par lâcher.

– Espérons que non », dit Daniel.

Elle but une gorgée dans son verre. Ses joues avaient déjà rosé.

« Tu as peur ? »

Il secoua la tête.

« Pas dans le sens où tu l'entends », dit-il.

Sarah se leva et commença à débarrasser les assiettes vides. Elle saisit en passant une poignée de cheveux sur le crâne de son mari qu'elle lâcha aussitôt. Daniel tendit la main pour prendre la sienne, mais elle n'était plus là. Murray se balançait sur les pieds arrière de sa chaise et les jugeait tous du regard. Il rebascula en avant et posa ses coudes nouveaux sur la table.

« Tu sais, quand les enfants à l'école disent que leur papa est plus fort que tous les autres ? »

Madelyn hocha la tête.

« Eh bien, tu es la seule à dire la vérité quand tu dis ça. »

Elle continua d'observer le vieil homme comme si elle attendait qu'il lui fasse un clin d'œil ou lui sourie. Qu'il tourne ça à la plaisanterie. Mais il ne le fit pas.

Sarah le précéda à l'intérieur de la maison, qu'elle laissa plongée dans le noir. Elle s'accrocha à lui et l'embrassa. La porte que l'air humide de la nuit faisait légèrement claquer, encore et encore, rebondissait sur le butoir contre le mur. Le T-shirt de Daniel était remonté jusqu'au cou et les doigts de Sarah s'enfonçaient profondément dans ses omoplates, au point de lui faire mal. Il se baissa pour passer son avant-bras sous ses jambes et la souleva du sol, les genoux coincés contre son flanc gauche, dans le creux de son coude. Elle l'attira près d'elle, se pressa contre lui pour qu'il puisse sentir son estomac se tendre, gonflé de son souffle comme celui d'une chanteuse. Il ferma la porte d'un coup de pied et traversa à l'aveugle cette maison qu'il connaissait par cœur.

La tête de Sarah était chaude contre son cou, son cuir chevelu humide de sueur. Elle lui parlait dans un murmure et il chuchotait en retour. Il sentait le bord des cicatrices sur son épaule et les poils fins sur le haut de son bras. Son os pelvien lui rentrait dans la cuisse, humide en dessous. Il se débarrassa d'une crampe au niveau de la cambrure de son pied gauche. Ils restèrent étendus là longtemps et il ne voulait pas songer à la façon dont elle le voyait. Il ne cherchait pas à mesurer sa chance et n'en avait pas besoin. Il savait qu'il était trop gâté par la vie. D'être aimé et de le savoir. Il bougea comme un homme tiré brusquement du sommeil.

« J'ai peur, dit-il.

– Il n'y a que les fous qui n'ont pas peur.

– J'ai vraiment peur.

– Mais non », dit-elle.

La berline s'arrêta en début de soirée sur le parking du motel, où se trouvaient déjà trois autres voitures. Deux d'entre elles étaient garées chacune devant la porte d'une chambre. L'autre était en biais, le capot sous la marquise qui courait sur toute la longueur du bâtiment. L'avant du véhicule à presque un mètre de la chambre la plus proche. Tarbell se gara au bout du parking et alla voir la voiture garée de travers. Il passa sans se presser entre le mur en stuc du motel et l'aile du véhicule, continua dans l'allée qui menait à la réception et entra.

Il vérifia l'heure et calcula le temps qu'il avait pour mener à bien sa mission. La chambre était louée pour la nuit et il avait appelé Clayton pour lui dire qu'il se trouvait là où il était censé être. Un flic du coin était venu parler à son oncle au bar, et il n'avait pas caché son intérêt pour leurs opérations en plein développement. Avait parlé de cadavres, de destruction de laboratoires de méthamphétamine et d'enquêtes spéciales. On avait demandé à Tarbell de s'occuper d'une partie du boulot ce jour-là et de l'autre au matin. On le lui avait demandé d'un ton sans équivoque. De prendre son temps pour rentrer et d'être prudent parce que personne n'était allé là-bas pour assurer ses arrières. Mais Tarbell n'avait aucunement l'intention d'attendre le lendemain pour la seconde partie de la mission. Les combats de Montréal étaient diffusés sur une chaîne payante et il avait déjà repéré un bar près du motel avec des affiches en vitrine. Il réfléchit au temps qu'il lui faudrait pour rentrer à Marston.

Ses vêtements étaient étalés sur le lit en petits tas. Avec son flingue juste à côté et le fusil à canon scié. Trois chargeurs pleins et une boîte de cartouches double zéro. Il était assis sur une chaise, seulement vêtu d'une serviette drapée autour de la taille. La pâle musculature de sa poitrine et de son abdomen. Il avait une marque qui ressemblait à la cicatrice d'une appendicectomie, mais qui de près se révélait trop longue et trop profonde pour cela. D'innombrables balafres boursofflaient sa peau sur tout son estomac et le haut de ses bras. Il avait aussi un trou dans la chair au-dessus du cœur, de la taille et de la profondeur de la moitié d'une cartouche de fusil. La blessure,

rosâtre, virait par endroits au violet. Elle aurait été hideuse sur n'importe qui mais, creusée dans sa peau, elle semblait encore plus laide.

Tarbell se mit debout et attrapa ses vêtements sur le lit. Il enfila une chemise et un pantalon sombres, des chaussettes grises et des chaussures en cuir faites sur mesure, les sangles du holster sur son épaule. Il se rassit et regarda le soleil décliner par la fenêtre donnant sur le parking. Le ciel rouge à l'ouest. Quand il n'arriva plus à distinguer la rangée d'arbres au fond, il se leva, prit le pistolet sur le lit et le rangea dans son étui. Il enfila sa veste et quitta la chambre, la crosse du canon scié dans la main, le fusil à l'envers dissimulé par son bras. En sortant, il passa devant une belle femme un peu débraillée accompagnée d'une petite fille qui la tirait par la main. Le fusil était parfaitement visible par la fillette, mais elle ignorait ce dont il s'agissait. Quant à la femme, elle ne vit rien du tout. Elle ne regardait que l'homme. Il sourit en passant devant elle, puis traversa le parking plongé dans l'obscurité. La femme se retourna en arrivant devant la porte de sa chambre, mais il n'y avait plus personne.

Daniel était assis à l'arrière de la voiture. Jasper conduisait, avec Jung Woo à ses côtés. Daniel portait un sweat-shirt, la capuche remontée sur la tête. Il respirait fort et regardait défiler la forêt. Des granges écroulées tels des squelettes de dinosaures. De petites églises de campagne aux clochers à pignons. Ils franchirent la frontière, et l'anglais fut relégué tout en bas des panneaux de signalisation. Daniel vit sur le bas-côté un jeune garçon essayer de remettre la chaîne de son vélo. Le gamin leva à son intention une main pleine de cambouis. Daniel sortit la sienne de la poche de son sweat-shirt et lui rendit son salut.

Ils arrivèrent à l'hôtel en milieu de soirée. Les lumières de la ville brillaient dans la vallée en contrebas, sur le fleuve au-delà du port. Jasper et Jung Woo partageaient une chambre communiquant avec celle de Daniel. Ils sortirent acheter son dîner et revinrent avec deux cent cinquante grammes de poisson grillé provenant d'une épicerie bio au bout de la rue. Daniel mangea lentement et but un peu d'eau. Il avait environ quatre kilos à perdre avant la pesée du lendemain. Après avoir refermé la porte sur eux, à vingt-trois heures, il se coucha et regarda la télévision, tomba sur un match de hockey en français et baissa le volume. Puis il éteignit et resta étendu là, les fenêtres ouvertes, une légère brise agitant le drap du dessus. Il s'endormit affamé et fit des rêves étranges dont il ne se souviendrait pas.

Daniel dormit tard et Jung Woo finit par venir le réveiller à dix heures. Il avala un petit-déjeuner composé de fruits et de blancs d'œuf. Ils le pesèrent à quatre-vingt-dix-sept kilos sur une balance de salle de bain : il devait en peser quatre de moins à seize heures. Lorsqu'il descendit dans le hall parler à l'organisateur de l'événement et à la presse, cinq personnes l'interviewèrent. Parmi les plus jeunes journalistes présents, beaucoup ne connaissaient rien de son histoire ou s'en fichaient. Il serra la main de quelques-uns des combattants et discuta avec un homme dont le nom se trouvait plus bas sur l'affiche et qui avait déjà disputé une quarantaine de combats – pour autant de défaites –, même s'il avait cinq ans de moins que lui. Il s'enquit de

l'œil de Daniel, qui répondit que tout allait bien mais lui demanda de ne plus en faire mention. L'homme devait perdre sept kilos avant son combat et Daniel lui serra la main en lui souhaitant bonne chance, puis repartit dans sa chambre pour se préparer.

Il croqua des glaçons à travers une serviette en attendant que Jasper et Jung Woo viennent l'aider à enfiler sa tenue : un pantalon en vinyle complété par un T-shirt à manches longues serré au cou et rentré dans la ceinture, les deux maintenus au niveau des poignets et des chevilles à l'aide de bandes adhésives. Il alla au sauna ainsi vêtu, puis enchaîna des frappes dans le vide et du vélo d'appartement. Il perdait du poids. La sueur s'accumulait dans le bas de son dos et coulait dans ses chaussures. Sa gorge était sèche au point de lui faire mal, mais de toute façon il n'avait pas envie de parler. Il souffrit en silence pendant presque une heure, puis il retourna dans la chambre lambrissée et sombre où il resta seul un moment. Quand les deux coachs vinrent le chercher, il avait le regard d'un loup sur le point de tuer. Ils le pesèrent à quatre-vingt-douze kilos cinq et il avait une demi-heure à attendre avant de passer sur la balance. Il semblait avoir été taillé dans du bois.

L'homme qu'il affrontait était un jeune type de Boston, battu deux fois en début de carrière. Invaincu depuis. Il faisait quinze centimètres de plus que Daniel et avait gagné contre seize hommes d'affilée. Les jambes de Daniel chancelaient lorsqu'il quitta le vestiaire pour faire son entrée. Mais chaque pas qui le rapprochait de la cage leur redonnait un peu plus de vigueur. Il sentait son cœur battre la chamade et frottait rudement ses jointures à travers les gants. Il gravit les marches et fit le tour du ring. Il voulait tellement entendre la cloche retentir que cette attente, tandis que le speaker déclamait leurs noms, lui faisait presque mal physiquement. Quand les deux combattants s'affrontèrent du regard lors du staredown, le plus jeune ne laissa rien paraître. On leur rappela qu'ils devaient se protéger à tout moment. Ils se touchèrent les gants, et Daniel ne lâcha pas une seconde son adversaire des yeux. Puis le speaker quitta la cage et les assistants fermèrent la porte et la verrouillèrent. L'autre combattant détourna le regard un court instant. Daniel ne cessait d'ouvrir et de fermer les poings.

Lorsque la cloche retentit, il prit rapidement le centre du tapis et frappa son adversaire d'un coup de pied à l'intérieur de la cuisse et d'une droite plongeante. L'homme chancela et récupéra. Il rendit les coups. Daniel bloquait les frappes ou les encaissait, et il ramena son partenaire contre la cage. Celui-ci essayait d'attraper les jambes de Daniel, mais il se défendait âprement et évita l'amenée au sol. Il feinta et balança un long crochet du bras avant dans l'œil de son adversaire. Celui-ci revint en force, mais dans l'échange il prit un uppercut et tomba à genoux sur le tapis. Les entraîneurs, depuis le bord de la cage, lui criaient de saisir Daniel au corps. Il essaya de s'accrocher à lui en se relevant, mais Daniel se libéra et balança des directs et des crochets jusqu'à ce que l'autre titube le long de la cage, la tête dans les mains. Daniel décocha un crochet du gauche et le cueillit d'un coup de coude du droit et d'un nouveau crochet du gauche dans la joue dès qu'il le vit baisser sa garde. L'homme chuta. Daniel le suivit au tapis pour se mettre en position montée et explosa l'homme à terre. Celui-ci gardait les coudes serrés et essayait de rouler pour se libérer, mais il n'y parvenait pas. Les bras de Daniel étaient maculés de sang des gants jusqu'aux triceps. Le combattant blessé finit par ruer et se tourna sur le côté. L'arbitre les rappela à l'ordre, mais n'interrompit pas le combat. Puis finit par le faire. Il repoussa Daniel de l'épaule et s'étendit au-dessus du combattant vaincu, agitant de haut en bas une main couverte de latex noir.

Daniel tournait autour de la cage, les mains sur les hanches. Il regardait ce qu'il avait fait. Les officiels entrèrent par la porte, les médecins, les cutmen. Un type en costume l'arrêta et lui demanda comment il se sentait, regarda attentivement ses yeux, souleva ses mains et les retourna. Il lui dit que c'était un beau combat et s'éloigna. La foule hurlait et sifflait. Daniel leva les bras, ils le virent et les cris redoublèrent. Il laissa retomber ses mains contre ses flancs et se rendit auprès de son adversaire. Son visage était en vrac, mais il sourit à Daniel de là où il se trouvait, assis sur un tabouret bas. Ils se serrèrent la main, et l'homme ensanglanté donna une tape sur l'épaule de Daniel avant que les officiels ne l'écartent afin que médecins et soigneurs puissent reprendre leur travail.

Jung Woo et Jasper étaient agrippés à la cage et Daniel se dirigea vers eux. Ils serrèrent chacun leur tour sa main droite et le félicitèrent, mais ils arboraient un air grave. Jasper lança un regard noir à l'arbitre

qui se trouvait à l'autre bout de la cage et parlait aux juges à travers le grillage. L'organisateur était venu échanger quelques mots avec lui et avec les représentants de la commission des sports. Il jeta un rapide coup d'œil vers le coin de la cage où se trouvait Daniel. Puis il se détourna de l'arbitre en plein milieu d'une phrase et s'en alla en secouant la tête.

Les combattants furent appelés au centre du tapis. L'arbitre se trouvait entre eux et tenait un de leurs poignets dans chaque main. L'homme vaincu avait le nez collé à sa joue droite et le front comme une pomme de terre bouillie, balaféré et enflé. Son œil gauche était entièrement fermé.

« C'est quoi ce bordel, m'sieur l'arbitre ? » dit-il.

Aucune réponse.

L'annonce fut faite peu après par le speaker. Disqualification pour coups derrière la tête. Daniel arracha son poignet afin de se libérer de la main de l'arbitre et s'éloigna. Lorsqu'il voulut retourner voir l'arbitre sur le ring, celui-ci était encadré par des officiels. L'autre combattant avait toujours la main levée, mais il se libéra lui aussi et rejoignit Daniel. Des huées furieuses faisaient trembler la salle. Quelqu'un lança sur la cage un verre de bière en plastique muni d'un couvercle, qui heurta le bord du grillage et éclaboussa le tapis.

« C'est n'importe quoi, mec », lâcha son adversaire.

Ils se serrèrent une nouvelle fois la main et s'étreignirent à moitié. Daniel quitta la cage. L'arbitre était invisible, mais Daniel avait déjà cessé de penser à lui. Tandis qu'il remontait l'allée centrale, les supporters lui tapèrent sur les bras et les épaules, l'acclamant comme le vainqueur au milieu des jurons et des appels à l'émeute. Il entra dans le tunnel et se dirigea vers la sortie. Les médecins et les hommes de la commission essayèrent de le bloquer pour qu'il se soumette à l'examen médical d'après combat. Insistèrent en lui rappelant que sinon, il ne pourrait plus jamais combattre. Ils lui dirent que tout le montant de sa prime lui serait retiré. Daniel resta là assez longtemps pour les jauger. Il ne repartirait pas en arrière. L'organisateur arriva, suivi d'un médecin, et réussit à convaincre Daniel de se laisser examiner sur place. Il promit de lui verser la prime de victoire. Alors Daniel les laissa couper ses bandages et examiner ses mains, sa vue, son rythme cardiaque. Quelques minutes plus tard, il franchissait les portes de la salle en les faisant violemment claquer. Il se dirigea droit

vers la voiture, les talons de ses pieds nus virant au noir en se frottant au bitume.

Le téléphone sonna et Murray décrocha dans la cuisine. Au bout d'un moment, il appela Ella et lui tendit le combiné avant d'aller au salon. Il revint avec son portable et commença à composer un numéro. Ella avait un stylo à la main et Murray déposa un bloc devant elle sur lequel elle se mit à prendre des notes. Murray avait toujours son portable à l'oreille et craignait de tomber sur le répondeur.

« Sarah ? dit-il finalement.

– Salut, Murray.

– Dan t'a appelée ?

– Oui.

– Il est sur l'autre ligne avec Ella.

– D'accord.

– Madelyn dort à l'étage. Elle ne va sans doute pas se réveiller avant un moment.

– Je serai de retour à sept heures.

– On t'attendra. Ne t'inquiète pas. »

Murray raccrocha et s'assit à la table de la cuisine. Une demi-bouteille de whisky était posée dessus. Il en avait versé trois doigts dans un verre à côté. Il se leva, porta le verre à l'évier et en vida le contenu. Il était sur le point de le laisser là, au lieu de quoi il recula de quelques pas en direction de la table, retourna le verre et le lança dans l'évier. Le métal tinta et le verre vola. Ella eut si peur qu'elle en lâcha le téléphone. Elle injuria Murray, qui ramassa le combiné et le lui rendit. Puis il retourna à la table et reboucha la bouteille, qu'il fixa longuement du regard.

Il n'était pas assis depuis dix secondes qu'Ella lui fit signe. Il se leva et lui prit le téléphone des mains.

« Bon sang, vous êtes où, là ? dit Murray.

– Juste à la sortie de Cornwall. Je serai à la maison dans cinq heures et demie environ.

– Qu'est-ce que je dis à la petite si elle se réveille ?

– Dis-lui la vérité, dit Daniel. J'ai perdu. »

Il y avait deux hommes au bar. Enveloppés d'un halo bleu de fumée. Des canettes de bière envahissaient le comptoir, à côté de verres à shot pleins à ras bord. Ils détournèrent les yeux de l'écran de télévision fixé derrière le comptoir. En jurant et en se disputant. L'un des hommes eut soudain une violente quinte de toux et descendit une rasade pour la calmer. La deuxième phalange manquait au pouce de sa main droite. La barmaid vint ramasser leurs verres vides. Elle les connaissait tous les deux par leur nom. Ils finirent leur whisky cul sec et commandèrent une autre tournée de bières. Puis ils recommencèrent à se disputer.

Tarbell se glissa jusqu'au bar et s'assit près d'eux sur un tabouret. À la télé, deux commentateurs semblaient se préparer au prochain combat. Tarbell commanda un verre avant même que la femme ne le voie. Elle se retourna et le fixa du regard comme si elle était sur la défensive. Il la fixa en retour, toujours très élégant dans sa chemise et sa veste, comparé à ses voisins de comptoir en chaussures renforcées et bleu de travail. L'odeur fétide de transpiration des fringues qu'ils avaient sur le dos. Son verre mit longtemps à arriver et les deux hommes à côté de lui n'avaient pas cessé de discuter. Le plus proche, vêtu d'une épaisse combinaison ignifugée qu'il remplissait complètement, se gratta la tête sous sa casquette tout en injuriant l'homme au pouce raccourci. La fille derrière le bar continuait quant à elle de dévisager Tarbell. Il buvait à petites gorgées rapprochées. Il entendit soudain quelque chose et se retourna sur son tabouret.

« Qu'est-ce que vous venez de dire ? »

Les deux hommes marmonnèrent quelque chose puis se turent. Des traînées fantomatiques de fumée de cigarette entre leurs doigts. L'homme en combinaison jeta un coup d'œil derrière lui puis se tourna légèrement de biais. Tarbell les siffla bruyamment. Pouce-Raccourci plaqua ses mains sur le comptoir et se retourna.

« Quoi ? dit-il.

– Vous avez regardé les combats ? »

L'homme répondit que oui. Que Tarbell en avait raté la majeure

partie, dont le combat de Daniel.

« Qui a gagné ? » demanda-t-il.

L'ouvrier souleva sa canette et la but d'un trait. Puis il la reposa sur le comptoir et rota contre son poing fermé, exhibant son doigt difforme.

« Le type du coin a perdu. Disqualifié. Un tas de conneries, si vous voulez mon avis... »

Tarbell vida son verre en se levant. Il sortit de son portefeuille un billet de dix et le posa sur le bar. Les gars continuaient à lui raconter le combat, mais Tarbell leva la main pour les faire taire.

« Tout le monde s'en fout, alors fermez-la », dit-il en poussant le billet vers la barmaid.

Le type en combinaison se redressa, ôta sa casquette sale.

« Vous êtes un connard ignorant. Vous savez ça ? »

Tarbell s'écarta de son tabouret et se dirigea vers la porte. Il la poussa de l'épaule et s'arrêta pour regarder une dernière fois les deux ouvriers. La porte se referma derrière lui.

Arrivé au milieu du parking, il entendit la porte se rouvrir et des bruits de pas sur l'asphalte. Il bifurqua brusquement à droite, vers une station-service aux volets clos sur le bord de la route, dont l'unique ampoule projetait une faible lueur sur le sol alentour.

Ils commencèrent à l'appeler. Tarbell s'accroupit d'un bond, porta la main à sa botte et se retourna. Les deux hommes étaient bien plus costauds que lui. Lorsque Tarbell plongea, Pouce-Raccourci, qui marchait devant, tenta de le bloquer mais recula en se tenant le bras. Le sang artériel pulsait entre ses doigts. Tarbell avança et, à voir les yeux de l'ouvrier, il était clair qu'il savait ce qu'il allait lui en coûter. Le neveu de Clayton tenait un couteau de botte entre ses deux premières jointures, son poing se glissa en louvoyant au milieu de la garde de son ennemi et il planta la lame triangulaire dans son cou. Puis, de la main gauche, il se saisit de la tête ensanglantée de l'homme et frappa une nouvelle fois Pouce-Raccourci au niveau de la pomme d'Adam.

Son ami était venu à la rescousse. Il éloigna Tarbell en l'agrippant par l'encolure de sa veste, ce qui libéra le couteau. Une ligne marron se dessina sur la chaussée. Pouce-Raccourci s'affaissa et chavira. En voyant le sang jaillir, le type en combinaison lâcha prise et recula en trébuchant. Tarbell en profita pour faire volte-face et taillada le nez de

l'homme, abasourdi. Qui voulut hurler mais en fut incapable, et se mit à courir. Il courait plus vite que n'auraient dû le lui permettre ses chaussures à bout renforcé, sa forte carrure et le sang dans sa bouche. À seulement quelques pas du bar, Tarbell le rattrapa et le poignarda du côté du foie, puis l'estropia en lui transperçant le tendon du mollet. Tarbell crocheta ensuite le cou du blessé et le traîna en boitillant dans les ténèbres derrière le bar. Là, il lui ouvrit la gorge et le saigna à blanc. Il allongea son corps dans un passage au milieu des herbes sauvages, à moins de trois mètres du bâtiment. L'homme fixa d'un regard ébahi le ciel sans étoiles et ses yeux s'obscurcirent. Tarbell attendit, accroupi, jusqu'à ce qu'il voie le dernier souffle de buée quitter les lèvres de l'ouvrier. Puis il sortit des fourrés et traversa le parking mal éclairé, sa chemise et sa veste de costume roulées en boule dans le creux de son coude.

La Cadillac noire gravit la pente et attendit devant le bâtiment. Sarah se leva et observa la voiture par la fenêtre du bureau. Se balançant d'un pied sur l'autre, puis fit le tour pour atteindre les portes de sécurité. Elle tourna sa clé dans la serrure et sortit, glissa le trousseau dans la poche de sa blouse. Clayton descendit du côté passager et contourna le véhicule pour aller à sa rencontre. Elle devinait les traits de Wallace King au volant. Elle lui fit un signe de la main qu'il lui retourna.

« Asseyons-nous, dit Clayton.

– D'accord », dit Sarah.

Ils se dirigèrent vers un mur de soutènement en bois et s'assirent sur le madrier du haut. Le bois était humide et froid sous leurs fesses. Des carrés de gazon fraîchement planté derrière eux. Clayton sortit un joint de sa poche de chemise et le lui tendit.

« Je suis de garde jusqu'à sept heures, dit-elle.

– Je ne dirai rien. »

Clayton alluma le joint. Il tira une longue bouffée et recracha la fumée.

« Ne lui fais pas de mal, Clayton. N'essaie même pas.

– Qui a dit que je lui ferais du mal ?

– Je sais des tas de trucs sur vous tous et je pourrais en imaginer beaucoup d'autres qui se révéleraient vrais si les flics entreprenaient de creuser un peu.

– Fais attention, dit-il. Ce ne sont pas des choses à dire.

– Avec quoi tu penses pouvoir me menacer si vous êtes déjà après lui ?

– Tu peux toujours t'inquiéter pour ta fille. »

Elle se tourna lentement vers lui. Le transperça du regard.

« Je crois que je serais capable de te tuer », dit-elle.

Clayton lui prit la main. Elle la ferma en un poing, mais le laissa faire.

« Je n'ai pas l'intention de lui faire de mal, dit Clayton. Ce n'est pas n'importe qui pour moi.

– Et l'argent ? »

Clayton la lâcha et posa les mains sur ses genoux. Il étudia les pins en bordure du parking.

« Il va devoir abandonner ses gains. Et j'ai entendu dire qu'ils lui avaient quand même donné sa prime de victoire. Ça nous amène à plus de la moitié.

– Et après ?

– Je pourrais lui trouver du boulot. »

Sarah s'éclaircit la gorge. Elle baissa la tête et porta les mains à son visage. Puis elle les laissa tomber et se redressa. Elle semblait sur le point de vomir, mais n'y céderait pas.

« Il va rentrer chez toi entier, dit Clayton. Aujourd'hui et tous les jours qui suivront. Je ne vais pas le faire bosser comme avant. Il lui reste quelques combats à disputer. Je vais probablement les superviser. »

Sarah lui prit le joint des mains. Elle tira dessus et regarda Clayton droit dans les yeux. Il détourna le regard en premier.

« Tu vas devenir son manager ? demanda-t-elle.

– En quelque sorte. Les gens savent ce qu'il a fait dans ses derniers combats. Ce qu'il a fait à de vrais combattants. On se fout des décisions d'arbitre à la con. Il y a de l'argent à se faire avant qu'il devienne vraiment vieux du jour au lendemain. »

Sarah écrasa le joint sur le carré de pelouse derrière elle. Le balança d'une pichenette dans une poubelle toute proche. Puis se pencha en arrière en prenant appui sur ses mains, vit le ciel au-dessus d'elle.

« Tu ne vas rien faire de tout ça. Je te le dis tout de suite, répliqua-t-elle. Mais tu vas t'assurer que tous tes enfoirés de potes ont bien compris qu'il faut laisser Daniel tranquille. »

Elle se leva. Clayton l'imita.

« J'ai déjà surveillé ses arrières, dit-il. Souvent.

– On ne va jamais pouvoir traverser tout ça si tu ne lui fous pas la paix une bonne fois pour toutes. »

Clayton leva une main à l'intention de Wallace. Le moteur de la Cadillac se mit à tourner.

« On peut en reparler plus tard, dit-il. Mais ton homme est en sécurité. Je n'ai aucunement l'intention de lui faire de mal, ni moi ni personne.

– Promets-le-moi », dit-elle en lui tendant la main.

Clayton la regarda dans les yeux et ils scellèrent cette promesse d'une poignée de main. Puis Sarah se retourna et emprunta l'allée pavée vers les portes de la maison de retraite. Elle entra sans ajouter un mot et Clayton remonta dans la voiture. La Cadillac fit le tour du parking désert et repassa devant le bureau, mais Sarah n'y était plus.

Ils traversèrent en voiture les avenues désolées de la ville. Wallace prenait la plupart des panneaux et des feux comme de simples suggestions. Lorsqu'ils s'arrêtèrent à un stop près du poste de police, Clayton parcourut des yeux le bâtiment. Wallace baissa sa vitre et cracha. Puis il accéléra.

« Dans combien de temps on est censés retrouver Tarbell ? demanda Clayton.

– Environ cinq heures. »

Il regarda la pendule du tableau de bord.

« Ça nous laisse de la marge, dit-il.

– Ouais.

– Tu n'as pas réussi à le joindre sur son portable ?

– Ce cinglé ne répond pas, dit Wallace. Possible qu'il l'ait balancé. Possible aussi tout simplement qu'il pionce.

– Tu crois ? »

Wallace fronça les sourcils.

« Je ne serais pas surpris si on me disait que ce garçon ne dort jamais.

– Il se pointera à l'heure, le rassura Clayton. Une fois qu'il aura fait ce qu'on lui a demandé.

– Si tu le dis. »

Ils atteignirent le bar de Clayton juste avant le point du jour. Wallace se gara et coupa le moteur.

« Je vais derrière pour tâcher de me reposer un peu, dit Clayton. Continue d'essayer de le trouver. Et dors un peu toi aussi. »

Wallace hocha la tête. Il sortit de la voiture et s'étira longuement, puis reposa les talons au sol. Clayton entra par les portes de la grande salle et les laissa se refermer derrière lui. Wallace s'assit sur le capot de la voiture et regarda fixement l'entrée du bar. Comme un énorme golem au milieu du passage, les pieds à plat sur le sol, les genoux pliés

et ses longs bras croisés sur sa poitrine. Il entendit le cri perçant des chauves-souris qui rentraient au bercail en tournoyant dans la pâleur du petit matin. Wallace tira le minuscule cylindre de métal de la poche intérieure de sa veste, ôta le couvercle et y versa un peu de poudre, qu'il sniffa avant de ranger la boîte. Sentit le métal du revolver en bandoulière contre sa poitrine. Au bout d'un moment, il sortit son téléphone et composa un numéro. Il attendit longtemps avant de raccrocher. Puis il recommença.

Madelyn se réveilla en sentant des doigts écarter les boucles sur son front. Elle ne s'était endormie qu'au petit matin, mais quand elle dormait, il était difficile de la réveiller. Il fallut quelques minutes pour la faire émerger, puis une paupière finit par se soulever. L'autre suivit. Sarah était assise sur le lit, une main agrippée au matelas et l'autre repoussant les cheveux de sa fille derrière son oreille.

« Maman ?

– Salut, ma puce.

– Tu as des nouvelles de papa ? »

Sarah hocha la tête. La fillette commença à sortir de sous les couvertures, à moitié endormie.

« Non, chérie, dit Sarah. Tu vas rester encore un peu avec Murray et Ella. Moi, je vais rentrer à la maison pour attendre papa. Et on viendra te chercher tous les deux.

– D'accord », dit Madelyn.

La tête de la fillette commença à s'incliner. Mais avant que sa joue ne touche l'oreiller, elle se releva et essaya de s'asseoir. Sarah la rallongea et borda ses couvertures. Elle n'avait pas bougé du lit.

« Qu'est-ce qu'il y a, Madelyn ?

– Je savais qu'il allait gagner. »

Sarah posa le menton sur son épaule et regarda le coin de la chambre dans l'ombre. Elle serra doucement le poignet de sa fille.

« Dis à papa que je le savais.

– Je lui dirai. Maintenant, rendors-toi. »

Le givre s'accrochait au bord du rétroviseur latéral, là où la main de l'homme se posa pour détourner son reflet. Le soleil n'avait pas encore franchi le sommet des sapins et son haleine formait de petits nuages de buée dans la voiture. Il s'appuya au dossier et observa le pneu arrière dans le rétroviseur. La chape s'était enfoncée de plus de deux centimètres dans la terre non labourée du champ. Tarbell embrassa du regard le coin sud-est de la maison au loin, la route de campagne qui y menait. Il attendait que la poussière se soulève, que des oiseaux s'envolent, le grondement sourd du sol.

Les yeux de Tarbell s'ouvrirent sur le volant, les cadrans du tableau de bord. Il se redressa sur son siège et s'employa à retrouver ses repères. Quand il regarda de nouveau la maison, il vit le pick-up dans l'allée, le capot dissimulé par le bâtiment. Il sortit de la voiture en maillot de corps, le coton humide sur sa peau, qu'il tira au niveau des reins pour cacher la crosse du pistolet accroché à sa ceinture. Il laissa la portière ouverte. Se maudit de s'être endormi. Il commença à traverser le champ, puis s'arrêta et fit demi-tour. Remonta dans la voiture.

Tandis qu'il parcourait les sillons laissés par la récolte ramassée, une volée de moineaux abandonnèrent leur picotage et s'envolèrent. Il continua vers la maison, la main droite ballante, les canons courts de son fusil se balançant à côté de son genou tel un pendule.

Sarah se sécha la tête avec une serviette, qu'elle suspendit ensuite sur un crochet en haut de la porte de la salle de bain. Les pointes de ses cheveux gouttaient sur les épaules de son T-shirt. Elle traversa ensuite le couloir pieds nus et entra dans la cuisine. Le café était en train de couler et elle s'en versa une tasse, commença à boire en soulevant un pied du carrelage froid pour prendre appui contre la porte du placard sous le plan de travail derrière elle. Elle se retourna, posa la tasse et prit une bouteille sur une étagère en hauteur. Elle versa une larme de whisky dans sa tasse et remua avec une cuillère.

S'adossa de nouveau au plan de travail. Elle but dans ce silence presque absolu et écouta sa respiration, les doux bruits familiers de la vieille maison autour d'elle.

Elle posa la tasse vide dans l'évier et regarda par la fenêtre ouverte. Une ombre allongée s'étirait sur la pelouse, dont les contours changeaient sans cesse. La forme d'un mince bâton qui prolongeait la silhouette sur le côté. Sarah la fixa une seconde puis se laissa glisser à terre. Elle entendit des bruits de pas sur les digitaires. Ils cessèrent et Sarah se cramponna au placard du bas. Les pas reprirent et s'évanouirent. Elle attendit.

Une minute plus tard, ils revinrent dans l'autre sens. Sarah se retourna et regarda la porte de la cuisine. Une lumière oblique brillait à travers les fissures dans les lattes de bois, traçant des lignes sur le carrelage. Quand elle vit les minces rayons se briser et disparaître, elle se leva et repéra le tiroir du plan de travail opposé où étaient rangés les couteaux à viande. Le verrou commença à tourner. Sarah se précipita sur la porte, mit la chaîne et recula. Lorsque la porte s'ouvrit, la chaîne se tendit mais tint bon. Sarah attendit au milieu de la cuisine, les entrailles glacées. La porte se referma à moitié et la chaîne se relâcha. Une main d'homme s'engagea dans l'interstice, cherchant à atteindre le verrou de sûreté.

La main venait juste de trouver la chaîne quand Sarah se jeta sur la porte et la repoussa de l'épaule. Elle la heurta violemment et le bois écrasa contre le montant le bras qui s'y était en partie glissé. Elle entendit l'os se briser et l'avant-bras de l'homme prit un nouvel angle là où l'arête l'avait broyé. Puis il disparut et la porte se ferma si brusquement que Sarah trébucha et tomba à genoux. Elle se releva pour tirer le verrou et elle entendit crier. Elle courut jusqu'à la porte principale, la verrouilla puis retourna à la cuisine en poussant la table devant elle pour se protéger.

Avant qu'elle ait pu traverser la moitié de la pièce, la porte explosa vers l'intérieur, un panneau de bois transpercé de balles et comme arraché avec ce coup de tonnerre qui mugit dans toute la maison. Sarah avait été soulevée du sol et gisait maintenant sur le seuil de la cuisine. Il ne fallut pas longtemps avant que Tarbell ne brise la partie haute de la porte avec la crosse et enjambe le bas déchiqueté pour entrer. De la boue sur les revers de son pantalon et sur sa chemise, dans ses cheveux. Sa fracture à l'avant-bras le faisait encore hurler. Il

s'arrêta en la voyant étendue là. Puis il contourna la table jonchée d'éclats de bois et s'avança vers elle.

Une tache cramoisie s'épanouit sur le T-shirt de Sarah. Elle avait une main sur le cœur et l'autre tenait le montant carré du chambranle. Tarbell posa le fusil sur le plan de travail et passa devant elle. Traversa le salon et le couloir qui menait aux chambres. Son flingue armé et braqué droit devant. Sarah était étendue, seule, les yeux rivés au plafond. Elle inspira et expira. Pour la dernière fois.

Elle avait traversé la frontière sud du Montana un vendredi après-midi. Sa sœur n'avait pas encore vu l'enfant, et elle n'avait pas vu Sarah depuis plus de deux ans. Sarah avait appelé Daniel pour lui dire qu'elle était arrivée, mais elle ne l'avait pas recontacté depuis. Quand Daniel lui téléphona ce dimanche soir, elle ne répondit pas. Il monta dans son pick-up, roula vers le sud sur l'US-2 et traversa le quarante-neuvième parallèle.

La ville où elle était née était dotée de quatre feux tricolores et d'une station-service. Un hôtel en ruine au-dessus d'une gargote. Il obtint l'adresse de sa sœur par la fille à l'accueil du diner. Il s'y rendit et découvrit ce qui n'était guère plus qu'une caravane posée sur des blocs de ciment. Un séchoir rotatif tournait sous l'effet du chinook. Il n'y avait personne à l'intérieur. Alors il retourna au diner et apprit où vivait leur père.

Daniel roula de nuit sur des routes obscures jusqu'à découvrir la petite ferme solitaire au milieu d'un champ aride. Quand il se gara, une lumière s'alluma sur la galerie. Tandis que Daniel avançait vers la maison, la porte s'ouvrit et un homme de grande taille aux cheveux blancs en sortit. Il tenait dans ses mains rêches un fusil d'infanterie qu'il braquait sur Daniel. Des braillements dans la maison, portés par l'étendue sombre tout autour. Le vieil homme se retourna et aboya à l'intérieur. Daniel ne ralentit pas, et quand son pied atteignit la première marche, le vieil homme mit le doigt sur la détente. Daniel gravit les marches et sentit la gueule d'acier contre sa poitrine avant d'écarter le canon du dos de la main et de s'en saisir tout en repoussant l'homme dans sa propre cuisine. Sarah et sa sœur étaient dans la pièce lorsque Daniel entra, il donna l'arme à la sœur et enlaça sa femme. Le vieil homme se laissa tomber sur le linoléum craquelé, saoul et les gestes lents.

Il dévisagea longuement Daniel depuis l'autre côté de la table pendant que Sarah allait chercher le bébé. Sa sœur était debout près du plan de travail, le fusil posé à côté d'elle et désormais sans danger, puisque la culasse avait été retirée. Ils avaient trouvé le passeport et le permis de conduire de Sarah dans une boîte à café à l'intérieur du placard. Le vieil homme s'enfilait des verres de bourbon et, au bout d'un moment, il se mit à pleurer. Sarah traversa alors la pièce avec l'enfant dans les bras et quitta la maison sans un mot, imitée par Daniel qui se leva pour la suivre. La sœur posa le fusil sur la table devant le vieil homme et jeta la culasse dans l'évier

avant de sortir à son tour. Daniel s'arrêta sur le seuil et regarda l'homme essuyer des traces de larmes sur ses joues rêches, incliner de nouveau la bouteille. Au bout d'un long moment, il se retourna.

« Tu avais déjà eu un fusil pointé sur toi ? demanda-t-il.

– Non », dit Daniel.

Le vieil homme hocha la tête, but une longue gorgée.

« Tu t'en es bien sorti, fiston.

– Je ne suis pas votre fiston, dit Daniel. Et vous ne la reverrez jamais.

– D'accord.

– Ne vous avisez pas de traverser la frontière, sinon je vous enterre sur place. »

Murray entendit la détonation et sortit dans la cour de derrière. Il plissa les yeux pour mieux distinguer la petite demeure, mais un boqueteau en dissimulait la majeure partie. Il regarda alors les champs et vit la voiture garée là. Il essaya d'en deviner la marque et le modèle, puis il rentra et verrouilla la porte derrière lui.

Il demanda à la fillette de vite descendre à la cave, Ella à sa suite. Madelyn n'arrêtait pas de poser des questions, mais Murray réussit à la faire taire. Il la laissa là, la mine revêche, blottie sur un vieux siège de Chevrolet contre le mur en pierre du sous-sol. Il serra la main de sa femme qui au début refusa de le lâcher, mais elle finit par s'y résigner. Murray remonta l'escalier.

Il se précipita dans la chambre et ouvrit en grand l'armoire qui se dressait contre le mur. La seule arme qu'il possédait était un 22 long rifle pour chasser les ragondins. Une boîte de munitions à moitié pleine dans un tiroir. Il déverrouilla la culasse, l'actionna d'avant en arrière, souffla fort dans la chambre. Puis il y plaça une balle et fit glisser la culasse. La verrouilla. Il empocha le reste des cartouches et redescendit à la cave.

À peine dix minutes s'étaient écoulées lorsque des chaussures boueuses traversèrent la cour devant la petite lucarne au-dessus de leurs têtes. Murray attira Ella et Madelyn dans un coin de la pièce. En revanche, il ne vit pas Tarbell se baisser et regarder par la petite vitre sale, puis repartir. Ils entendirent bientôt frapper à la porte d'entrée. Rien d'autre qu'un petit *toc-toc*, au début. Suivi d'une série de coups délibérément sourds. Murray leva le fusil et, du pouce, fit sauter le cran de sûreté. Quinze minutes plus tard, il tenait toujours l'arme à la main et il n'y avait pas eu d'autre bruit, pas plus à l'extérieur que dans la maison.

« C'était peut-être Daniel ? » dit Ella.

Murray secoua la tête.

« Il nous aurait appelés », répondit-il.

Ils attendirent, attendirent encore, puis Murray se leva.

« Tu crois que tu vas aller où comme ça ? lâcha sa femme.

- Je vais juste jeter un coup d’œil.
- Je viens avec toi, dit Madelyn en se levant.
- Pas question, dit le vieil homme.
- Je te dis que si ! » insista la fillette.

Murray l’attrapa par le bras avant qu’elle ne puisse atteindre les marches et dut la soulever du sol pour la faire bouger, alors qu’elle tentait de le repousser. Ella les sermonna tous les deux et les sépara.

« Bon Dieu, toi Madelyn, tu restes ici, dit-il. Un point c’est tout. »

Ella parvint à retenir la fillette, enserrée dans ses bras. La petite semblait sur le point de pleurer, ce qui faillit le faire craquer.

« Garde-la ici, dit-il à sa femme.

– Et toi, sois prudent. »

Murray promit qu’il le serait, puis il prit délicatement la main de Madelyn et la tint un moment dans la sienne. Elle ne lutta pas. Elle serra les doigts dans sa paume et le lâcha.

« Monte bien la garde, petite, dit-il. Tu peux faire ça pour moi ? »

Madelyn hocha la tête.

Murray embrassa sa femme et grimpa les marches. Il tira le verrou derrière lui.

Au bout d’une demi-heure, la porte de la cuisine s’ouvrit et se referma. De lourds bruits de pas retentirent au-dessus. Suivis du bruit de la porte de la cave, et Murray descendit, le visage terreux. Il les trouva assises là et ferma les yeux, déglutit, mit le fusil à la verticale et s’accroupit sur le sol en ciment froid. Puis il se leva soudainement et s’approcha d’elles. Il mit Madelyn debout, la fixa longuement. Se tourna vers sa femme.

« Il faut qu’on parte d’ici », dit-il.

Ils installèrent Madelyn à l’arrière de leur voiture, avec une petite valise contenant ses vêtements. Lui dirent de mettre sa ceinture. Ils avaient dû inventer un énorme mensonge pour l’amener jusque-là. En fermant les portières, Murray mit la sécurité enfant, mais la fillette ne s’en aperçut pas. Puis il retourna dans la maison et trouva Ella sur le point d’en sortir. Elle lâcha les sacs qu’elle transportait et enlaça son mari. Il la serra brièvement contre lui, prit sa nuque dans sa main rugueuse et lui caressa les cheveux.

« Mon Dieu, dit-elle.

– Il faut qu'on parte, et vite. »

Ella hocha la tête et relâcha son étreinte. Elle s'essuya les yeux et ramassa les sacs. Murray était en train de passer devant elle pour aller dans le couloir quand il entendit le grondement d'un véhicule qui approchait. Ils se regardèrent et sortirent en vitesse sur la galerie pour savoir qui avançait sur la petite route de campagne.

« C'est celle que tu as vue dans le champ ? demanda-t-elle.

– Non. »

Ella porta une main à son front et plissa les yeux.

« C'est Daniel, dit-elle. C'est Daniel qui est au volant. »

Murray se précipita au bas des marches et courut tant bien que mal dans l'allée en traînant la jambe. Il dépassa rapidement la haie broussailleuse au bout de la propriété et bondit sur la route en grimaçant, faisant des signes désespérés. Il resta planté là jusqu'à ce que la voiture ralentisse et s'arrête. Il mit les mains sur ses genoux, se redressa. Daniel sortit du véhicule et se dirigea vers lui. En découvrant le visage de Murray, il s'arrêta net.

« Où est ma fille ? dit-il.

– Elle va bien. Elle est dans la voiture.

– Et ma femme ? »

Murray se redressa et avança vers Daniel, les larmes aux yeux. Un bruit bizarre sortait de sa gorge.

Daniel recula d'un pas et regarda en direction de sa maison à travers la rangée d'arbres. Lorsqu'il voulut se retourner, Murray empoigna le col de sa chemise. Il leva le poing et secoua violemment Daniel. Puis il ouvrit la main et le gifla. Daniel sembla ne rien sentir, mais il regarda son vieil ami comme s'il le voyait pour la première fois de sa vie. Il se dégagea, repoussa son ami et remonta en voiture. Puis il démarra et roula en trombe vers la maison en contournant Murray, le véhicule chassant dans le petit chemin en terre. Ce dernier se courba dans l'allée et prit appui sur ses genoux. De la poussière et de la terre dans les cheveux. Un goût de gravier dans la bouche. Il écouta le vrombissement de la voiture qui s'atténua peu à peu, puis il finit par se redresser. Ella parlait à la fillette dans la voiture. Madelyn avait compris qu'il se passait quelque chose de grave et elle martelait la vitre de la paume de ses mains. Donnait des coups de pied dans les sièges et dans la portière. Murray cracha sur le goudron. Inspira à fond. Puis il fit demi-tour et remonta la route, laissant ses empreintes

dans la terre battue lacérée de traces de pneus.

Wallace King prit l'appel sur son mobile prépayé. Il nota les détails sur la paume de sa main. L'adresse sur la route de campagne où se rendaient les voitures de patrouille. Il sortit de son véhicule et entra dans le bar. Traversa la chambre forte pour se rendre à l'arrière, où Clayton dormait sur un lit de camp. Wallace s'agenouilla et le secoua pour le réveiller. Clayton ouvrit les yeux, mais ne bougea pas. Au bout d'un moment, il leva le bras pour regarder l'heure sur sa montre. Wallace avait une main sur la bouche.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Clayton.

– Ton pote de la police vient d'appeler.

– Et ?

– Les flics parlent d'un corps qui aurait été retrouvé chez Dan. »

Clayton se redressa, balança ses jambes hors du lit et se mit debout.

« Donne-moi ton téléphone », dit-il.

Il passa deux coups de fil. Le premier depuis son bureau et le second en se dirigeant vers la salle principale du bar. Wallace se posta à la fenêtre. Il se retourna un instant et secoua la tête en signe de dénégation. Clayton passa derrière le comptoir et se versa un verre de whisky tout en continuant sa conversation. Puis il raccrocha et posa le téléphone sur le comptoir. Il venait juste de lever son verre pour le porter à ses lèvres quand une voiture arriva dans la rue et se gara contre le trottoir juste en face.

Tarbell franchit la porte à double battant dans son pantalon froissé et son maillot de corps sale. Le dos et les fesses dégueulasses. Il avait noué ensemble les manches de sa veste et l'avait passée autour de son cou et de son épaule pour servir d'écharpe à son bras cassé. Ses yeux étaient ceux de quelqu'un qui n'a pas dormi, et il fixait Clayton avec dans le regard une lueur de folie froide.

« Putain, qu'est-ce que t'as foutu ? lui demanda son oncle.

– Je cherchais le combattant, mais il n'était pas là. »

Le jeune homme n'eut pas le temps de s'expliquer davantage.

Wallace fit un grand pas en avant et lui balança un direct du gauche dans la mâchoire qui le fit s'effondrer face contre terre sur la moquette du bar, laissant voir ses semelles couvertes d'une épaisse couche de boue et de terre. Tarbell ne perdit pas totalement connaissance et roula jusqu'à ce qu'il heurte le pied d'une table proche. Il porta alors mollement la main à sa taille mais Wallace lui écrasa le poignet de toutes ses forces. Sortit son propre flingue et le pointa droit sur lui.

Il se tenait au-dessus de Tarbell et regarda Clayton.

« Je le tue tout de suite, ce tas de merde ? lâcha-t-il.

– Appelle le toubib. »

Wallace pesa plus lourdement sur le bras de l'homme.

« Tu te fous de moi ou quoi ? »

Clayton ne répondit pas. Il se contenta de se verser un autre whisky et resta assis derrière le bar jusqu'à ce que Wallace désarme Tarbell et rengaine son arme. Puis Wallace sortit son portable de sa poche et s'installa dans un box voisin. Il passa l'appel sous le regard de Clayton, puis jeta son téléphone sur la table à côté de lui.

Smith se tenait dans l'allée menant à la maison. Avec en ligne de mire la porte pulvérisée et son montant taché de sang juste au-dessus du verrou de sûreté. Il n'examina pas la pièce, où les inspecteurs faisaient leur travail. Il avait déjà traversé la maison une fois et c'était suffisant. Tous les meubles du salon étaient brisés et jetés en vrac. Le téléviseur dépassait au milieu d'une constellation de morceaux de verre provenant de la fenêtre de devant, qui donnait sur la pelouse. Smith s'éloigna et prit la direction des champs, les yeux rivés à la terre sur laquelle le tueur avait roulé. Arrivé à l'endroit où le meurtrier avait dû se garer au petit matin pour observer la maison, le policier posa délicatement les pieds entre les marques en creux laissées par les pneus dans la terre. Puis il s'arrêta. Au loin, il repéra la vieille ferme au bord de la route de campagne et s'y rendit.

Smith alla de fenêtre en fenêtre mais ne trouva aucune pièce éclairée. Tout était fermé à clé. Des prises étaient débranchées dans le salon. Il frappa bruyamment à la porte d'entrée. Rien. Il avança sur la galerie, regarda une seconde fois à travers la vitre, et là il vit le sac à dos de la fillette sur le plancher. Des livres et des papiers éparpillés sur le sol. Il partit et revint dix minutes plus tard avec un kit de crochetage. Il étudia la serrure puis sortit sa clé dynamométrique et son crochet. Il s'attela à la tâche, et une partie de la serrure céda rapidement. Il continua jusqu'à avoir mis toutes les goupilles au même niveau, puis il tourna le verrou et entra dans la maison.

Il ne vit aucun signe de lutte, rien ne semblait avoir été renversé ou détérioré. Il retira ses bottes dans l'entrée et inspecta le rez-de-chaussée, puis emprunta l'escalier pour monter à l'étage. Il découvrit la chambre d'ami que la fillette avait fait sienne en y laissant tout un tas d'effets personnels. Il y avait un placard ouvert avec une tringle à vêtements nue. Une commode, les tiroirs béants et en partie vidés. Il en était de même dans la chambre principale. Smith redescendit à la cuisine et parcourut un paquet de factures et de lettres abandonnées sur le plan de travail. Il lut des notes et des listes écrites sur un petit tableau blanc. Étudia les photos et les cartes aimantées sur la porte du

réfrigérateur. Pas de ticket ou d'itinéraire, pas de liste d'adresses. Le policier avait l'impression de sentir des yeux posés sur son dos. Il regarda par-dessus son épaule, mais il n'y avait personne.

Il trouva la porte de la cave et descendit les marches. Il sentit un cordon frôler sa joue et le tira. À la lueur d'une ampoule ternie par la saleté, il examina les empreintes sur le ciment couvert de poussière. Des chaussures d'homme. Des pieds de femme. Les empreintes d'un enfant. Le policier éteignit la lumière et observa l'endroit à la faveur de la faible lueur qui filtrait par la petite lucarne. Il se plaça devant la vitre et se retrouva à observer par-delà la pelouse la parcelle de champ où il s'était trouvé moins de vingt minutes auparavant.

Sa radio grésilla et une voix à l'intérieur l'appela par son nom.

« Vous avez trouvé le pick-up ? » demanda Smith.

Son collègue répondit par la négative.

« Il n'y a pas non plus de véhicule ici, poursuivit Smith. Des traces de pneus partout, mais aucune voiture susceptible de les y avoir laissées.

– D'accord, alors rejoins-nous.

– J'arrive. »

Avant de quitter la maison, le policier examina une dernière fois la cuisine. Il s'attarda sur une photo de Daniel entouré de Sarah et de leur fille, aimantée en plein milieu de la porte du frigo. Il secoua la tête.

« Il faut le choper tout de suite, lâcha-t-il à voix haute. Sinon on ne le retrouvera jamais. »

Dans l'entrée, Smith remit ses bottes. Il sortit et ferma la porte. Ressortit son kit de crochetage pour remettre le verrou.

Le médecin anesthésia l'homme blessé et remit son bras en place. Sutura la peau déchirée par l'os et posa le plâtre. Le tout sur la longue table où Wallace et Clayton avaient shooté et allongé le garçon. Puis il désinfecta l'épaule et prépara une injection antitétanique que Tarbell, groggy, essaya d'écarter d'une main jusqu'à ce que Wallace plaque ses bras. Le toubib laissa trois flacons d'antidouleurs et un autre pour éviter une infection, expliquant qu'il faudrait replâtrer plus soigneusement le bras dès que possible. Wallace laissa tomber deux mille dollars dans sa sacoche, un rouleau de billets maintenu par un élastique. Puis le médecin les abandonna avec le blessé, qui gisait toujours sur la table de bar.

« Putain, je comprends pas, dit Wallace.

– Qu'est-ce que tu comprends pas ?

– Pourquoi il est pas six pieds sous terre.

– Tu crois vraiment que ça nous aiderait ? dit Clayton. La réponse est non.

– Alors on est foutus.

– C'est trop tôt pour le dire. »

Wallace s'adossa au mur. Il balaya la pièce du regard, mais évita de poser les yeux sur le garçon étendu à plat ventre sur la table devant lui.

« Écoute, Clayton. On ne peut pas dire que je sois très émotif. Mais je hais cet enfoiré à un point que tu ne peux même pas imaginer.

– Je sais. C'était une erreur de le faire venir ici. Mais maintenant, on va avoir besoin de lui.

– Pour quoi faire ?

– La seule chose qu'il sache faire.

– Regarde où ça nous a menés, insista Wallace.

– Daniel ne va pas le lâcher et aucun des deux ne s'en sortira entier, dit Clayton. S'il n'est pas mort après ça, alors on corrigera la putain d'erreur que j'ai commise. »

Wallace s'affaissa un peu plus contre le lambris.

« L'idée qu'il puisse tuer Dan me rend malade.

– Moi aussi », dit Clayton.

Il se dirigea vers Wallace et posa la main sur son épaule.

« J'apprécie beaucoup ce type. Mais je n'ai pas du tout envie qu'il me tue. »

Wallace hocha la tête.

« Je refuse que ma vie s'arrête demain, poursuivit Clayton en secouant doucement Wallace. Il n'y a personne que j'aime assez pour ne pas prendre les mesures qui s'imposent si je veux rester vivant. »

Tarbell quitta les lieux en fin d'après-midi, quand l'effet des calmants se fut dissipé. Il partit au volant de sa voiture. Rasé de près de sa main valide, douché et vêtu d'un costume appartenant à Clayton, il était suffisamment armé pour prendre d'assaut un poste de police. Il devait aller sécuriser la planque où ils le rejoindraient ensuite et se terreraient. En attendant de voir ce qui allait se passer. Tarbell croisa deux types en gilet pare-balles et leur sourit au passage. C'était Moreau et Armstrong, qui entrèrent dans le bar l'un après l'autre. Armstrong s'attarda un moment sur le seuil, le temps de regarder le jeune homme s'éloigner dans la rue fatiguée.

Il n'y avait personne devant la propriété quand Tarbell arriva. Il dut descendre de voiture pour taper le code d'entrée sur le clavier. Les grandes portes métalliques se déverrouillèrent et commencèrent à bouger. Après les avoir franchies, il s'arrêta de l'autre côté et s'assura qu'elles s'étaient bien refermées, avant de suivre le passage dégagé au milieu de la forêt. Il se gara devant la maison et sortit un sac militaire qu'il déposa lourdement sur la terrasse, puis repartit en chercher un second dans le coffre avant d'ouvrir la porte de sécurité. Il apporta les deux sacs à l'intérieur, l'un après l'autre. Quand il ressortit, il parcourut des yeux les alentours. Pas âme qui vive à part lui, rien d'autre que les arbres, l'enceinte et le lac au sud. Les sapins ployaient doucement dans le vent.

Il traversa la maison pièce après pièce, vérifia les portes blindées et les fenêtres à barreaux du rez-de-chaussée. Puis il monta les sacs à l'étage. Il portait un gilet pare-balles et en resserra les sangles. Dans le bureau, il fit l'inventaire des armes et les posa sur une immense table ronde en épicea. Il vérifia ensuite une rangée de moniteurs fournissant les images des caméras installées sur tout le terrain. Pour finir, il

attacha un fourreau en cuir à sa ceinture à l'aide de sa main valide. Il ramassa le couteau qu'il avait volé à l'Indien et le glissa dedans après avoir vérifié l'état de la lame. Il contempla son bras blessé. Fit lentement jouer ses doigts à travers le plâtre, puis dénoua l'écharpe et la laissa tomber au sol. Son canon scié était posé sur la table et il l'ouvrit pour le charger. Il mit ensuite le pistolet dans son étui et redescendit. Assis sur la dernière marche de l'escalier, il fixait la porte des yeux. Le fusil posé en travers des genoux telle une offrande.

Wallace King se tenait devant le bar, au crépuscule. Les lampadaires s'allumèrent en diffusant une lumière douce et il ne vit rien dehors qui puisse l'inquiéter. À l'intérieur de l'établissement, les deux hommes en gilet pare-balles étaient assis à une longue table, leurs armes posées devant eux à côté de deux verres d'eau. Wallace passa un coup de fil sur son portable, mais tomba sur le répondeur. Il rempocha le téléphone et pénétra dans le bar. Les deux porte-flingues se tournèrent vers lui, leur visage ne laissait voir aucune inquiétude, mais Wallace remarqua que Moreau agitait nerveusement l'un de ses pieds sous la table. Il passa devant eux et frappa à la porte du bureau. Clayton lui ouvrit.

« Je n'arrive pas à joindre Dan, dit Wallace.

– Et mon putain de neveu ?

– Il est prêt.

– Alors on se prépare à bouger. »

Clayton sortit du bureau et se dirigea vers les fenêtres du bar. Moreau se leva mais Clayton secoua la tête. L'homme ne se rassit pas pour autant. Clayton écarta les rideaux et scruta la rue. Il repartit vers le bureau et croisa Wallace qui allait se poster près de l'entrée. Ce dernier sortit de nouveau son portable et s'apprêtait à se retourner pour jeter un œil par la fenêtre quand le monde s'assombrit d'un coup. Le téléphone lui tomba des mains et il plongea sur sa gauche à l'instant précis où le mur explosait, projetant du bois déchiqueté et des éclats de brique dans toute la pièce. Avec un bruit semblable à celui d'un train qui déraile.

Puis le pick-up de Daniel, équipé d'un chasse-neige, fit irruption dans la pièce, escaladant les décombres et écrasant Moreau et Armstrong qui n'avaient pas quitté leur table, des éclats de verre pris dans leurs gilets pare-balles. Le véhicule continua sa course vers le fond de la salle et s'arrêta juste devant le bureau, son châssis métallique résonnant comme le carillon d'une église en s'immobilisant dans un brouillard de poussière.

Wallace King était allongé sur le sol, la jambe droite écrasée, le

genou formant un angle peu naturel. Il hurlait le nom de Clayton. Daniel entreprit de descendre du pick-up par la fenêtre côté conducteur, se contorsionnant et s'entaillant les hanches avec les éclats de verre. Il se redressa lentement, le nez cassé et l'arête tailladée, du sang dans la bouche et plein la barbe. Il cracha par terre et se retourna pour voir Clayton ramper vers le bureau, des traînées de sang gouttant sur le sol. Daniel se baissa pour examiner les hommes sur lesquels il avait roulé, mais il n'arrivait pas à repérer leurs armes au milieu du fatras de briques, de vêtements et de chair. Il hurla à travers les décombres, rattrapa Clayton au niveau de la porte et lui fit faire volte-face. Puis il le saisit à deux mains par le cou et serra de toutes ses forces. Clayton vira au pourpre et essaya de le griffer pour se libérer, avant de baisser la main pour atteindre sa ceinture et prendre son arme. Mais Daniel lui empoigna le poignet et le tordit méchamment. Clayton réussit à tirer à deux reprises mais ne toucha rien d'autre que le plafond, et Daniel lui donna un coup de tête dans la mâchoire avant de l'asseoir sur le seuil.

Il se tenait au-dessus de lui, respirant avec difficulté à travers ses dents tachées de sang. Le pistolet avait disparu quelque part derrière le bar. Il tendit de nouveau les mains vers Clayton et un coup de feu retentit au moment où il se baissait. Du plâtre tomba du plafond sur ses épaules et sur sa nuque. Daniel saisit Clayton à bras-le-corps et roula sur le sol jusqu'à ce que celui-ci se retrouve à califourchon devant lui. Il passa son bras droit autour du cou de Clayton et son avant-bras gauche derrière sa tête. Il se traîna à reculons à l'intérieur du bureau, remorquant l'homme blessé qui bredouillait et martelait faiblement le sol.

« Wallace ! » cria Daniel.

Un autre tir ample partit en hauteur et quelque chose tomba du mur. Daniel entraîna Clayton plus loin dans la pièce et, quand il le relâcha, il sentit l'humidité sur son jean et sa chemise. Il examina son ventre pour constater les dégâts. S'accroupit et laissa Clayton rouler sur le côté et heurter le sol. Une flaque rouge s'étala autour de l'homme. Daniel leva la chemise de celui-ci et découvrit le morceau de bois qui perforait son torse au niveau du foie. Il saisit le revolver de Clayton et essaya de le nettoyer, mais il ne savait pas s'il restait des balles. Peu importe. Il se leva et retourna dans le bar, son arme pointée devant lui. Wallace tira, le coup ricocha sur le comptoir et,

lorsqu'il pressa de nouveau la détente, le chien claqua sans faire feu. Daniel se mit à découvert alors que l'autre manipulait la glissière pour extraire la balle enrayée et il visa à deux mains. Du bois et du plâtre volèrent et la vitre se fracassa au-dessus de la tête de Wallace. L'avant-dernière balle creusa un sillon dans son épaule droite et l'homme lâcha son pistolet, hurlant et s'empoignant le bras de sa main gauche. Daniel essaya de continuer à tirer, mais les chambres tournaient désormais à vide. Il balança l'arme puis s'avança, ramena du bout de sa chaussure le pistolet enrayé de Wallace avant de s'en saisir. Il se baissa pour examiner la jambe déchiquetée du colosse et son épaule transpercée d'une balle. Il regarda fixement son visage, puis se leva et lui balança un coup de pied circulaire au visage. Les yeux de Wallace chavirèrent et l'homme se plia en deux sur la moquette. Daniel l'abandonna là et se dirigea vers la pièce du fond en marchant sur les décombres.

Il souleva Clayton et le laissa lourdement retomber dans un fauteuil. L'homme grommela et leva vers Daniel un regard morbide. Son teint était cireux et de la sueur coulait sur son visage, contournant ses pommettes saillantes.

« Tu étais au courant ? » demanda Daniel.

Clayton secoua la tête.

« Non, dit-il.

– Il est où ?

– À la maison du lac. Il nous attend. Avec tout l'attirail possible et imaginable. »

Daniel se contenta de le regarder sans rien dire. Puis il alla dans la petite pièce derrière le bureau et alluma la lumière. Il envoya valser le lit de camp et déplaça le buffet collé au mur pour dévoiler la porte du coffre de Clayton. Il retourna dans le bureau.

« Ouvre-le », dit-il.

Clayton ne bougea pas. Daniel le tira du fauteuil et le traîna dans la petite pièce. Là, il l'assit à côté du coffre et attendit. Clayton tendit une main tremblante et fit tourner le cadran. Quand il eut terminé, il actionna la poignée et la porte s'entrouvrit. Après quoi Daniel le releva et le ramena dans son fauteuil, où il s'effondra et contempla un moment le plafond avant de plonger son regard dans celui de Daniel.

« Tout cet argent ne m'appartient pas, tu t'en doutes, dit-il. Il y a des gens au-dessus de moi et ils vont venir le chercher.

– C'est toi qui as demandé à ce type de piquer mon poste à souder. Pour que je continue à bosser pour toi, dit Daniel. Je suppose que maintenant il gît quelque part, sans fleurs ni couronnes.

– Pendant toutes ces années, je me suis occupé de toi. »

Daniel ne s'en émut pas.

« Je te connais depuis que tu es gamin, poursuivit Clayton. Je connaissais ton père. Jamais je n'aurais fait de mal à Sarah ou à Madelyn. La petite va bien, n'est-ce pas ? »

Le corps de Daniel faillit le lâcher en entendant les noms de sa femme et de sa fille. Ses mains tremblaient, alors il saisit son poing gauche dans sa paume droite et serra fort. Il inspira, inspira encore. Une plainte profonde se faufila entre ses dents. Il dut s'accroupir pour empêcher ses jambes de se dérober sous lui. Il tendit la main vers Clayton, empoigna sa chemise, l'attira à lui et écrasa son front contre le sien. Clayton essaya de le repousser en pressant la main sur son visage. Daniel toussa violemment et le relâcha. Attrapa un stylo dans la poche de chemise du blessé tandis que celui-ci se libérait, une marque rouge imprimée sur le front. Puis Daniel réussit à se mettre debout et enfonça l'extrémité du stylo loin dans l'une de ses narines. Appuya doucement dessus avec son pouce et força d'un coup pour redresser l'os de son nez. Il ne hurla qu'une fois, puis balança le stylo. Cligna des yeux et s'essuya le visage pour mieux voir Clayton.

« Ce gamin, c'est ton petit toutou », dit Daniel.

Les yeux de Clayton se révoltèrent un peu, puis reprirent leur position. Daniel attrapa le pistolet de Wallace dans sa poche de jean et recula la glissière. Il y avait dans la chambre une cartouche qu'il retira, puis il souffla dans la fente et examina le mécanisme une seconde avant de remettre la balle et de laisser se refermer la glissière. Il colla l'arme contre la tête de l'homme.

« À plus tard », dit-il.

Clayton gardait les yeux ouverts. Daniel appuya sur la détente.

Il fouillait les poches de Wallace à la recherche des clés de voiture quand celui-ci se réveilla et essaya de soulever sa tête du plancher. Daniel le retourna sur le dos. Wallace poussa un cri, glissa les doigts à

l'intérieur de sa veste et y récupéra le jeu de clés ainsi que sa petite boîte de coke. Daniel prit le trousseau et observa Wallace s'en mettre plein les narines. Renifler à fond et tousser du sang qui recouvrit ses lèvres.

« Clayton ? demanda Wallace.

– Il est mort. »

L'homme fixa le plafond.

« Il a souffert ?

– Non.

– Et moi, je vais souffrir ? »

Daniel se rangea sur l'accotement herbeux du chemin de terre et descendit de voiture. Il distingua au loin des nuages sales et moutonneux. Mais à l'endroit où il s'était garé, les oiseaux chantaient toujours tandis que la nuit tombait peu à peu, le ciel de fin de journée était dégagé et déjà éclairé de rares étoiles, mortes depuis longtemps. Quand l'obscurité fut totale, Daniel retourna à la voiture et donna deux coups sur le coffre avec son poing. Il glissa la clé dans la serrure et ouvrit le hayon. Wallace était étendu là, les yeux fermés, les genoux ramenés contre la poitrine, sa jambe cassée horriblement violacée sous l'attelle de fortune. Daniel posa ses doigts sur la carotide du colosse. Il le gifla violemment.

Les yeux de Wallace s'ouvrirent brusquement.

« On est où ? demanda-t-il.

– Tu le sais très bien, putain », répondit Daniel.

Wallace essaya de sortir du coffre. Daniel l'aida et le laissa s'asseoir sur le pare-chocs arrière. Le véhicule s'enfonça sur ses suspensions. Wallace mit la main dans sa poche pour récupérer sa coke et ses antalgiques. Il prit probablement trop des deux, et Daniel ne savait pas combien il en avait avalé au cours du trajet.

« Si tu te tires, tu n'iras pas bien loin », lâcha Daniel.

Wallace secoua la tête.

« Je ne suis pas ton ennemi, déclara-t-il.

– Va te faire foutre.

– Je lui aurais arraché le cœur plutôt que de le laisser faire ce qu'il a fait, insista-t-il. Il faut que tu le saches. »

Le chemin était devenu très sombre. Daniel approcha et saisit la jambe de Wallace au genou. Le colosse hurla et se mit à grincer des dents. Daniel le lâcha. Wallace se courba légèrement et se redressa, le souffle court. Daniel lui accorda un moment, puis passa son bras sous celui de Wallace et le mit debout. Le transporta jusqu'à la portière côté passager et le poussa sur le siège. Wallace prit de quoi se donner un coup de fouet et essaya de retenir sa respiration. Daniel referma la portière sur lui, calcula son trajet dans le noir entre les sapins.

« Tu es sûr qu'il est seul ? demanda Daniel.

– Sûr et certain », répondit Wallace.

Tarbell était aux toilettes à l'étage, la porte grande ouverte. Son fusil posé sur le lavabo. Alors qu'il refermait sa braguette, il entendit le léger ronflement d'un moteur de voiture. Il s'engagea dans le couloir avec son arme et s'aplatit contre le mur recouvert de papier peint. Il regarda dehors suffisamment longtemps pour apercevoir la Cadillac noire de Clayton qui descendait la pente. Des projecteurs éclairaient le chemin, mais Tarbell ne parvenait pas à distinguer qui se trouvait derrière le pare-brise du véhicule. La voiture vira à droite et s'arrêta, le côté conducteur face à la maison. La vitre s'abaissa et il reconnut Wallace King. Celui-ci observait une à une les fenêtres mais lorsqu'il vit Tarbell, il s'arrêta et le fixa du regard. Wallace leva la main et Tarbell hocha la tête.

Le jeune homme s'attarda une minute, puis reprit le couloir en sens inverse. Il passa devant le bureau de Clayton en prenant l'escalier. Il alla à chacune des fenêtres du salon et écarta légèrement les rideaux. Se mit de biais pour pouvoir surveiller la galerie sur toute sa longueur. Personne dehors. Il ouvrit la porte de sécurité et ôta le verrou. L'entrouvrit tout doucement. Il laissa la porte grillagée extérieure fermée à clé et regarda à travers les mailles en acier : Wallace l'observait froidement depuis la voiture. Tarbell lui fit un signe avec le fusil, mais il resta parfaitement immobile. Clayton n'était pas avec lui. Il parcourut le terrain des yeux, puis ferma la porte.

Il était au milieu des escaliers quand quelque chose s'écrasa bruyamment contre l'une des fenêtres grillagées en façade. Au bout de quelques secondes, une odeur âcre de fumée de bois envahit l'entrée. Tarbell regarda des volutes gris foncé s'échapper en tresses du lambris, la lueur danser derrière les parements de fenêtre. Il se dirigea vers la pièce où il avait entreposé les armes. Des bruits de pas lourds, au pied de l'escalier, au moment où Tarbell atteignait le palier. Il commença à lever le fusil de chasse et se retourna.

Daniel était déjà sur lui, les doigts autour du canon, poussant Tarbell contre le mur du couloir. Le fusil heurta le plâtre et Tarbell n'arriva pas à le retenir d'une main, ni à mettre le doigt sur la détente, et l'arme tomba. Le jeune homme laboura le visage de Daniel et tenta

de le repousser, mais celui-ci empoigna sa tête d'une main et la cogna contre l'arête de la porte de la salle de bain, avant de le lâcher et de lui balancer son coude gauche dans l'arcade sourcilière. Quelque chose céda dans sa tête et il s'écroula au sol. Du sang coulait d'une entaille sur son front et sa paupière clignait frénétiquement pour se débarrasser du rouge qui s'accumulait dans ses yeux. Daniel le saisit par le col de sa chemise et le traîna dans la pièce. Le balança sur la gauche, puis ramena sa tête en arrière et la fracassa sur le lavabo. Une demi-lune de porcelaine se brisa et tomba au sol en même temps que son corps.

Daniel le frappa, encore et encore, et Tarbell ne se défendit pas. Mais il porta une main à sa hanche et sortit son couteau, qu'il enfonça profondément sous l'aisselle gauche de son assaillant. Daniel le lâcha et se releva, tituba dans le couloir sous l'effet de la douleur. Il marcha par inadvertance sur la crosse du fusil et le ramassa. Regarda son bras gauche et essaya de faire jouer ses doigts et l'articulation de son coude.

Tarbell se redressa dans l'encadrement de la porte, le couteau dans la main droite, un morceau de son cuir chevelu dressé sur sa tête. L'os sous l'orbite était fracturé et un de ses globes oculaires se trouvait plus bas que l'autre. Il avança. Daniel saisit le fusil de sa main droite, releva les deux chiens avec son pouce en même temps qu'il levait l'arme, puis il pressa la détente. Soudain Tarbell n'était plus là. Daniel se précipita vers la salle de bain, avant de chanceler sur le seuil. Le jeune homme était à terre près des toilettes. Il avait perdu une partie de son épaule, du côté où il avait été touché.

Daniel s'adossa lourdement contre le chambranle. Se redressa et entra dans la pièce. Il s'agenouilla et glissa la main dans la poche de Tarbell à la recherche de cartouches supplémentaires, tandis que le jeune homme gisait là, mourant. Daniel finit par se relever, cassa le fusil, le secoua pour libérer les douilles et le rechargea. Il se tint au-dessus du corps affalé au sol et pointa le canon sur le visage. Le coup partit, et la tête de Tarbell explosa.

Daniel se tint au-dessus du cadavre jusqu'à ce que les flammes atteignent le premier étage, puis il laissa tomber le fusil au sol. Quand il regagna le rez-de-chaussée, toute la façade de la maison se

racornissait déjà sous les flammes. Quelque chose explosa dans un placard de rangement du salon et mit le feu au plancher. Il se couvrit la bouche et emprunta le couloir jusqu'à atteindre la porte latérale. Il quitta la maison et escalada la côte qui menait à l'endroit où s'était garé Wallace. Depuis l'autre bout de la clairière, il pouvait le voir affaissé sur le siège avant de la voiture, la tête bizarrement tournée vers la vitre ouverte. Daniel rebroussa chemin et partit dans la direction opposée. Il contourna le bâtiment et descendit en trébuchant le sentier qui conduisait au lac.

Il descendait, descendait encore, ses pieds glissant dans l'herbe. Ses vêtements étaient trempés du côté gauche. Le sang s'accumulait, chaud, dans l'une de ses chaussures. Il était déjà devenu plus pâle quand il atteignit la rive en titubant. Arrivé au bout de l'appontement, il s'allongea, les pieds en direction de la maison. Les flammes avaient attaqué la galerie à l'arrière. Les pièces qui donnaient sur le lac étaient transformées en brasier et de la fumée commençait à s'échapper de partout.

Les poutres porteuses cédèrent sous la galerie et Daniel regarda la structure s'effondrer. Il avait du mal à respirer et son cœur battait trop vite. Le reflet des flammes jouait sur le lac, faisant tourner d'étranges couleurs à la surface. La peau échauffée de Daniel le faisait souffrir et il tendit son bras valide vers l'eau, en prit au creux de sa main en coupe et se mouilla le visage. Malgré la chaleur, il frissonnait.

Étendu là, en état de choc, Daniel commença à pleurer. Impossible de s'arrêter. Il sanglotait si fort qu'il ne voyait plus rien et il lui fallut très longtemps avant de porter la main à son visage pour couvrir sa bouche et étouffer les sons qui en sortaient. Pour s'essuyer les yeux. Il se disait qu'il allait mourir. Qu'il ne reverrait plus jamais sa fille. Il se disait aussi qu'il n'était pas encore mort. Et qu'elle était toujours en vie.

Il examina le ciel, changea de position et laissa échapper un cri digne d'un animal sauvage. Il roula d'avant en arrière, écrasant sa tête sur les planches du ponton et serrant les dents de toutes ses forces. Puis il se leva.

La maison brûlait tandis que les pompiers tiraient des tuyaux vers le lac et commençaient à pomper de l'eau. Smith se tenait près du corps de Wallace King et les observait éteindre les flammes. La chemise du mort avait disparu. Un policier faillit marcher dans la zone délimitée par un cordon de sécurité, mais Smith le rattrapa à temps. Puis il retourna près du cadavre. Il connaissait l'homme de vue, il savait où il était né, où il vivait. Un de ses collègues s'approcha.

« On a retrouvé le véhicule, dit-il.

– Où ça ?

– Route 6, juste à la sortie de la ville.

– Reste ici avec Wallace. »

Ils avaient découvert la voiture dans un champ, le fil de fer arraché à la clôture coincé sous le châssis avec des broussailles enroulées tout autour. Les pneus étaient déchirés et à plat jusqu'à la jante. Le moteur tournait encore au ralenti et une fine fumée sortait du pot d'échappement. Un taureau vagabondait un peu plus loin, les cornes épaisses et la tête comme un roc. La bête arriva près de la voiture et s'ébroua, regarda le policier de ses yeux noirs. L'homme sortit son pistolet et le laissa pendre au bout de son bras. Puis il se dirigea vers la voiture après avoir retiré la sécurité de son arme. Trois autres flics le suivaient.

Il contourna le véhicule par l'arrière et ne distingua rien à travers les vitres teintées. Ses collègues avaient leurs armes pointées sur la voiture et lui répétaient de ne pas s'approcher davantage. Mais Smith continua à avancer, se dirigea calmement vers la place du conducteur et tapota la vitre. Il essaya la poignée, qui n'était pas verrouillée. Il hésita une seconde puis ouvrit la portière.

Daniel était assis bien droit, le menton posé sur la poitrine, aussi immobile que possible. L'une de ses mains, imposante, pendait à l'intérieur du volant. Des cicatrices sur la peau. Smith appliqua ses doigts sur son cou, aussi froid que le marbre. Il tint le dos de sa main

devant la bouche et le nez de Daniel un court instant puis la laissa retomber. Le siège était couvert de sang et un garrot de fortune enserrait l'épaule gauche du combattant, confectionné avec la chemise de Wallace King et sa propre ceinture. Les collègues de Smith se tenaient maintenant derrière lui, rengainant un à un leur pistolet après avoir pris la mesure de la situation.

« Il est mort depuis un moment », dit l'un d'eux.

Smith hocha la tête et se releva lentement.

« Il s'est tiré une balle ? demanda un autre.

– Non. Je ne crois pas », dit Smith.

Il demanda à l'un de ses coéquipiers d'appeler le central, puis il envoya les autres plus loin sur la route à la rencontre du propriétaire du champ alors que celui-ci descendait de son pick-up. Il regarda ses collègues s'éloigner. Il avait des traces de sang sur les doigts, qu'il essuya tant bien que mal sur son pantalon. Puis il posa ses coudes sur le toit de la voiture et contempla les champs et la ville, au loin. Les lampadaires, encore allumés quand il était parti, étaient éteints maintenant. Quelque part dans la vallée, les bruits d'engins lourds qui démarraient, le grondement sourd des moteurs. Dans les maisons les plus proches, de la lumière avait jailli çà et là. D'autres étaient encore plongées dans le noir, et de fines colonnes de fumée de cheminée se détachaient sur le ciel qui s'illuminait peu à peu.

Au bout de quelques minutes, Smith retira ses mains du toit de la voiture et se baissa. Il regarda le visage de Daniel et lâcha un profond soupir. Ce dernier avait les yeux fermés et Smith en fut soulagé. C'est alors qu'il vit un éclat de métal précieux et tendit la main vers le cou du défunt. L'extrémité de ses doigts sur la surface froide d'une chaîne en argent. Quand il la toucha, la chaîne se libéra et glissa, mais Smith la rattrapa. Il la tint dans sa paume, les maillons rassemblés entre les lignes de sa main. Il la contempla un instant. Puis il se redressa.

Remerciements

Ce roman n'aurait jamais pu être écrit sans le soutien de ma famille, au Canada et en Angleterre, en particulier ma mère, mon père et mon frère. Ils sont à l'origine de tout ce qui compte dans ce livre. Ainsi que de toutes les autres pages et lignes que j'ai à ce jour couchées sur le papier.

Pendant plusieurs années, John Metcalf a posé son regard acéré d'éditeur sur ce roman et lui a donné une forme plus dynamique et efficace. L'un des jours les plus marquants de ma carrière d'écrivain est celui où John Metcalf a découvert une de mes nouvelles dans un journal, m'a téléphoné et m'a écrit pour m'en parler. Sans cela, et sans lui, je serais arrivé à quelque chose, mais sûrement pas à quelque chose d'aussi bien, même de loin. J'ai toujours dit, et cela reste vrai aujourd'hui encore, que John Metcalf et les éditions Biblioasis ont changé ma vie. L'équipe de cette maison, Dan, Chris, Natalie, Meghan et Casey, et d'autres encore, défendent mon travail depuis un moment maintenant et ils sont une référence en matière d'édition. Immense respect à vous tous.

Sincères remerciements aussi à tous les confrères écrivains qui m'ont apporté leur soutien pour ce roman, et pour mon travail en général. En premier lieu John Irving, qui a appuyé de tout son considérable poids littéraire mes deux livres, soit sous la forme de citations et d'interviews, soit en les mentionnant gentiment à quelqu'un. Il m'a aussi offert des conseils avisés sur ce que je devais faire alors que j'essayais de vivre de mon écriture. Je suis fier de pouvoir le qualifier d'ami. J'ai aussi eu la chance d'obtenir le soutien de Donald Ray Pollock, un de mes écrivains préférés de tous les temps, ainsi que de Waubgeshig Rice, qui a gardé un œil sur l'exactitude du milieu des MMA, et du jiu-jitsu. Merci aussi à la communauté littéraire au sens large, de Toronto et d'ailleurs, qui a lu et soutenu mon travail durant toutes ces années.

J'ai obtenu une bourse du Conseil des arts du Canada, du Conseil des arts de Toronto et du Conseil des arts de l'Ontario. Sans cette aide, je vivrais aujourd'hui sous un pont au bord de la rivière. Merci d'avoir donné à un type la chance de pouvoir écrire un roman sans avoir besoin de renoncer et de se retrouver à pleurer en écoutant les chansons d'Enya.

Enfin, je voudrais remercier certains lecteurs clés, qui m'ont aidé à peaufiner ce roman, dont Jenna Illies, Naben Ruthnum et, de façon très significative, Kris Bertin. Sans leurs remarques, vous auriez entre les mains un roman extrêmement différent et, durant les années que j'ai passées à l'écrire et à le corriger, j'ai eu besoin de leur point de vue afin de veiller à rester authentique et à toujours m'améliorer.

Remerciements tout particuliers à Jenna, qui m'a hébergé de si longs mois. Je n'espérais pas que tu entres dans ma vie, mais j'ai beaucoup, vraiment beaucoup de chance que ce soit arrivé.

« Terres d'Amérique »

Collection dirigée par Francis Geffard
(Extrait du catalogue)

CHRIS ADRIAN

Un ange meilleur, nouvelles

SHERMAN ALEXIE

Indian Blues, roman

Indian Killer, roman

Phoenix, Arizona, nouvelles

La Vie aux trousses, nouvelles

Dix Petits Indiens, nouvelles

Red Blues, poèmes

Flight, roman

Danses de guerre, nouvelles

TOM BARBASH

Les Lumières de Central Park, nouvelles

DAVID BERGEN

Une année dans la vie de Johnny Fehr, roman

Juste avant l'aube, roman

Un passé envahi d'ombres, roman

Loin du monde, roman

La Mécanique du bonheur, roman

JON BILLMAN

Quand nous étions loups, nouvelles

TOM BISSELL

Dieu vit à Saint-Pétersbourg, nouvelles

AMANDA BOYDEN

En attendant Babylone, roman

JOSEPH BOYDEN

Le Chemin des âmes, roman

Là-haut vers le nord, nouvelles

Les Saisons de la solitude, roman

Dans le grand cercle du monde, roman

DAN CHAON

Parmi les disparus, nouvelles

Le Livre de Jonas, roman

Cette vie ou une autre, roman

Surtout rester éveillé, nouvelles

Une douce lueur de malveillance, roman

KEVIN CANTY

Une vraie lune de miel, nouvelles

Toutes les choses de la vie, roman

De l'autre côté des montagnes, roman

MICHAEL CHRISTIE

Le Jardin du mendiant, nouvelles

CHRISTOPHER COAKE

Un sentiment d'abandon, nouvelles

TOM COOPER

Les Maraudeurs, roman

CHARLES D'AMBROSIO

Le Musée des poissons morts, nouvelles
Orphelins, récit

CRAIG DAVIDSON

Un goût de rouille et d'os, nouvelles
Juste être un homme, nouvelles
Cataract City, roman

ANTHONY DOERR

Le Nom des coquillages, nouvelles
À propos de Grace, roman
Le Mur de mémoire, nouvelles

DAVID JAMES DUNCAN

La Vie selon Gus Orviston, roman

DEBRA MAGPIE EARLING

Louise, roman

LOUISE ERDRICH

L'Épouse Antilope, roman
Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse, roman
La Chorale des maîtres bouchers, roman
Ce qui a dévoré nos cœurs, roman
Love Medicine, roman
La Malédiction des colombes, roman
Le Jeu des ombres, roman
La Décapotable rouge, nouvelles
Dans le silence du vent, roman
Femme nue jouant Chopin, nouvelles
Le Pique-nique des orphelins, roman

LaRose, roman

BEN FOUNTAIN

Brèves rencontres avec Che Guevara, nouvelles

Fin de mi-temps pour le soldat Billy Lynn, roman

TOM FRANKLIN

Le Retour de Silas Jones, roman

Braconniers, nouvelles

TOM FRANKLIN & BETH ANN FENNELLY

Dans la colère du fleuve, roman

HOLLY GODDARD JONES

Une fille bien, nouvelles

Kentucky Song, roman

ALAN HEATHCOCK

Volt, nouvelles

RICHARD HUGO

La Mort et la Belle Vie, roman

Si tu meurs à Milltown, textes

MARLON JAMES

Brève histoire de sept meurtres, roman

BRET ANTHONY JOHNSTON

Souviens-toi de moi comme ça, roman

THOM JONES

Le Pugiliste au repos, nouvelles
Coup de froid, nouvelles
Sonny Liston était mon ami, nouvelles

CHRISTIAN KIEFER

Les Animaux, roman

THOMAS KING

Medicine River, roman
Monroe Swimmer est de retour, roman
L'Herbe verte, l'eau vive, roman

SANA KRASIKOV

L'An prochain à Tbilissi, nouvelles

RICHARD LANGE

Dead Boys, nouvelles
Ce monde cruel, roman
Angel Baby, roman

MATT LENNOX

Rédemption, roman

BRIAN LEUNG

Les Hommes perdus, roman
Seuls le ciel et la terre, roman

ROBIN MACARTHUR

Le Cœur sauvage, nouvelles

DAVID MEANS

De petits incendies, nouvelles

DINAW MENGESTU

Les belles choses que porte le ciel, roman

Ce qu'on peut lire dans l'air, roman

Tous nos noms, roman

PHILIPP MEYER

Le Fils, roman

BRUCE MURKOFF

Portés par un fleuve violent, roman

JOHN MURRAY

Quelques notes sur les papillons tropicaux, nouvelles

MATTHEW NEILL NULL

Le Miel du lion, roman

KEVIN PATTERSON

Dans la lumière du Nord, roman

BENJAMIN PERCY

Sous la bannière étoilée, nouvelles

Le Canyon, roman

david james poissant

Le Paradis des animaux, nouvelles

DONALD RAY POLLOCK

Le Diable, tout le temps, roman

Une mort qui en vaut la peine, roman

ERIC PUCHNER

La Musique des autres, nouvelles

Famille modèle, roman

JON RAYMOND

Wendy & Lucy, nouvelles

La Vie idéale, roman

ELWOOD REID

Ce que savent les saumons, nouvelles

Midnight Sun, roman

La Seconde Vie de D.B. Cooper, roman

EDEN ROBINSON

Les Esprits de l'océan, roman

KAREN RUSSELL

Swamplandia, roman

Foyer Sainte-Lucie pour jeunes filles élevées par les loups, nouvelles

Des vampires dans la citronneraie, nouvelles

GREG SARRIS

Les Enfants d'Elba, roman

JON SEALY

Un seul parmi les vivants, roman

NATHAN SELLYN

Les Caractéristiques de l'espèce, nouvelles

HUGH SHEEHY

Les Invisibles, nouvelles

WELLS TOWER

Tout piller, tout brûler, nouvelles

DAVID TREUER

Little, roman

Comme un frère, roman

Le Manuscrit du Dr Apelle, roman

Indian Roads, récit

Et la vie nous emportera, roman

BRADY UDALL

Lâchons les chiens, nouvelles

Le Destin miraculeux d'Edgar Mint, roman

Le Polygame solitaire, roman

GUY VANDERHAEGHE

La Dernière Traversée, roman

Comme des loups, roman

Comme des feux dans la plaine, roman

CLAIRE VAYE WATKINS

Les Sables de l'Amargosa, roman

SHAWN VESTAL

Goodbye, Loretta, roman

VENDELA VIDA

Se souvenir des jours heureux, roman

JOHN VIGNA

Loin de la violence des hommes, nouvelles

WILLY VLAUTIN

Motel Life, roman

Plein nord, roman

Ballade pour Leroy, roman

La Route sauvage, roman

JAMES WELCH

L'Hiver dans le sang, roman

La Mort de Jim Loney, roman

Comme des ombres sur la terre, roman

L'Avocat indien, roman

À la grâce de Marseille, roman

Il y a des légendes silencieuses, poèmes

COLSON WHITEHEAD

Underground Railroad, roman

CALLAN WINK

Courir au clair de lune avec un chien volé, nouvelles

SCOTT WOLVEN

La Vie en flammes, nouvelles

Retrouvez toute l'actualité de Terres d'Amérique et de ses
auteurs
sur la page Facebook officielle de la collection :
www.facebook.com/Terres.Amerique

Table des matières

Titre

Copyright

Partie I

Chapitre 1.

Chapitre 2.

Chapitre 3.

Chapitre 4.

Chapitre 5.

Chapitre 6.

Chapitre 7.

Chapitre 8.

Partie II

Chapitre 9.

Chapitre 10.

Chapitre 11.

Chapitre 12.

Chapitre 13.

Chapitre 14.

Chapitre 15.

Chapitre 16.

Chapitre 17.

Chapitre 18.

Chapitre 19.

Chapitre 20.

Chapitre 21.

Partie III

Chapitre 22.

Chapitre 23.

Chapitre 24.

Chapitre 25.

Chapitre 26.

Chapitre 27.

Partie IV

Chapitre 28.

Chapitre 29.

Chapitre 30.

Chapitre 31.

Chapitre 32.

Chapitre 33.

Chapitre 34.

Chapitre 35.

Chapitre 36.

Chapitre 37.

Chapitre 38.

Partie V

Chapitre 39.

Chapitre 40.

Chapitre 41.

Chapitre 42.

Chapitre 43.

Chapitre 44.

